

JEAN ROSMER

LA TOUR MAUDITE



2 FRS

COLLECTION FAMA
94, Rue d'Alésia
PARIS XIV^e



Vous qui rêvez de voyages, d'expéditions lointaines, de vie libre et périlleuse...

Vous qui demandez à un livre de vous faire découvrir des horizons magiques, des peuples aux coutumes différentes des nôtres :

LISEZ LES RÉCITS CAPTIVANTS QUE PUBLIE

"La Belle Aventure"

Cette nouvelle collection de romans pour tous a fait appel à vos auteurs préférés, et c'est avec leur habituel talent que ceux-ci vous conteront de merveilleuses aventures, vécues par des héros intrépides et par des héroïnes mystérieuses.

DES PAYSAGES ENCHANTEURS...

DES PÉRIPÉTIES HÉROÏQUES...

DE L'AMOUR ENFIN !

Telle est l'heureuse formule que vous offre

"La Belle Aventure"

sous une présentation élégante et pour un prix modique

DERNIERS VOLUMES PARUS :

N° 8. **Siddartha, prince hindou**, par J. Morin-Sarrus.

N° 9. **L'Empreinte blanche**, par Robert Jean-Boulan.

PROCHAINS VOLUMES A PARAITRE :

N° 10. **La pêcheuse de perles**, par Magda Contino.

N° 11. **Le prisonnier de la forêt**, par H. J. Magog.

IL PARAIT UN VOLUME NOUVEAU

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

LE ROMAN COMPLET, 64 pages, sous couverture illustrée. 1 fr.

S. E. P. I. A. — 94, Rue d'Alésia — PARIS (XIV^e)

c 90863

LA TOUR MAUDITE

290863

JEAN ROSMER

LA TOUR MAUDITE

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^o LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)

LA TOUR MAUDITE

CHAPITRE PREMIER

La forme imposante du coche d'eau s'allongeait dans le brouillard jaunâtre qui pesait sur le Rhône et dont un pâle rayon de soleil couchant brisait à peine l'épaisseur.

La « Belle Héloïse » regorgeait de passagers.

Quelques jolies femmes frileusement emmitouflées se pressaient sur les banquettes de l'arrière. Des hommes, négociants pour la plupart, faisaient les cent pas sur le pont, discutaient du cours de la Bourse et du prix de la soie brute qui montait de jour en jour.

Des paysans, appelés à Lyon par la foire de novembre occupaient l'avant. Ils parlaient de leurs récoltes, du vin dont la qualité s'annonçait supérieure, et des travaux à achever avant l'hiver.

Indifférent à leurs propos, un voyageur se tenait à l'écart des groupes. Adossé à l'escalier des cabines, il promenait sur le paysage embrumé un regard empreint d'une mélancolie intense.

C'était un superbe garçon, grand, mince, distingué et d'une physionomie avenante, en dépit de la tristesse reflétée par ses traits.

Vêtu d'une redingote bleu barbeau boutonnée militairement et ornée au revers d'une rosette rouge, coiffé d'un castor à forme évasée, cavalièrement incliné sur l'oreille, il sentait son officier d'une lieue.

— C'est un demi-solde, murmurait une des coquettes passagères de l'arrière, occupées à le dévisager. Il est vraiment magnifique. J'aime ces visages douloureux.

Sa voisine hocha la tête :

— Pas moi, fit-elle. Je ne suis pas romantique pour un sol... Ces figures endeuillées me donnent les papillons noirs.

— Tous les anciens soldats de l'Ogre corse sont ainsi depuis la mort de leur Empereur vénéré. Ils ne peuvent s'en consoler. Ce Buonaparte était vraiment chéri de ses hommes...

Il y eut un silence approuveur La première reprit :

— Où peut-il se rendre par ici ?

— Il rejoint la résidence imposée par le gouvernement sans doute, répondit sa compagne. On en voit beaucoup par ici... Avignon. Tarascon en regorgent.

— Vous devez avoir raison, ma chère.

Une autre soupira :

— S'il pouvait débarquer à Viviers, comme moi, je serais joliment contente de l'accueillir. Il ferait le plus bel ornement de mes lundis.

Elle s'interrompit.

L'inconnu s'approchait du contrôleur chargé de percevoir le montant du passage, et demandait d'une voix nette, bien timbrée et à l'accent infiniment harmonieux :

— Roquenoire est bien le prochain arrêt, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Arriverons-nous bientôt ?

— Dans quelques instants... Tenez..

Il étendit le bras dans la direction de la rive droite du fleuve et montra des toits et des cheminées, à peine distincts à travers la brume, puis ajouta :

— Voici les premières maisons du faubourg !

— Merci !...

Le voyageur boutonna les brandebourgs de son manteau à triple collet, enroula la dragonne de sa canne autour de son poignet, prit son sac de nuit et se dirigea vers le débarcadère, au grand désespoir des jeunes femmes, déçues de le voir s'arrêter déjà.

Trois minutes plus tard, la « Belle Héloïse » touchait au ponton. L'étranger bondit sur les planches, et le coche reprit sa course...

La nuit tombait. Le brouillard drapait de son large voile d'ombre les berges du fleuve et la colline sur laquelle s'étagaient les maisons de la petite ville...

Une humidité pénétrante transperçait l'étranger. Un frisson le secoua. Comme ce pays paraissait lugubre. Une envie folle l'envahit de ne point bouger, de demeurer là, jusqu'au passage du prochain bateau et de se sauver très vite vers la côte fleurie, baignée de lumière blonde.

Son hésitation se prolongea pendant trente secondes à peine. Il haussa les épaules comme pour les décharger d'un pesant fardeau, quitta le débarcadère, s'engagea sur le pont qui reliait l'une à l'autre les deux rives du Rhône, le franchit en quelques enjambées et entra dans la voie principale du pays.

A la lueur des rares lanternes allumées, il inspectait les façades. Son regard allait de droite à gauche, en quête d'un gîte à l'apparence plus riante, mais il ne découvrit rien de tentant.

Au lieu de se dissiper, son angoisse se décuplait. Il respirait avec peine. Son cœur serré comme dans un étau battait à coups sourds. En dépit du froid glacial, la sueur perlait à son front...

Il murmura soudain :

— Comme je deviens nerveux !... Je ne me reconnais plus. Un vieux soldat habitué aux pires aventures ne devrait pas se laisser influencer par un paysage... C'est ridicule. Que diraient mes camarades de la brigade s'il leur était donné de me voir en ce moment ? Ils se moqueraient et n'auraient pas tort. Je suis trop stupide en vérité. Le colonel de Puyverdon, ce dur à cuire, laissé pour mort à Waterloo, trembler comme une femmelette pour un peu de brouillard ?... C'est du dernier comique !

En se raillant de la sorte, il avait atteint l'extrémité de l'avenue dont il déchiffra le nom à la clarté du réverbère allumé à l'angle d'une maison :

— Rue des Granges, fit-il.

Il s'y engagea, marcha pendant quelques secondes et s'arrêta devant une façade blanchie à neuf, et dont toutes les fenêtres éclairées lui parurent sympathiques.

Au-dessus de la porte à auvent, une magnifique plaque de tôle violemment peinturlurée se balançait en grincant sur sa tringle. Un artiste local y avait représenté, sur un fond bleu azur, trois fleurs de lys d'or

surmontées de la couronne royale avec cette inscription :

« Aux Armes de France ».

« Durieu, traiteur. ».

« Loge à pied et à cheval à toute heure ».

Le voyageur trouva belle apparence à cette hôtellerie. Par avance, il éprouva une joie réelle à se reposer entre ses murs. Après un bon repas et une nuit réconfortante, sa mauvaise humeur serait sûrement dissipée. Il pénétra dans la cuisine, vaste pièce un peu sombre, où plusieurs tables entourées de clients étaient rangées à droite et à gauche.

Aussitôt, une femme accorte, gracieuse et encore agréable à voir malgré la cinquantaine dépassée, quitta ses fourneaux auprès desquels elle s'activait et accourut au devant du voyageur.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? fit-elle dans un sourire éblouissant. Un souper ? Une chambre ?

Séduit par cet accueil, le nouveau venu répondit :

— Les deux, ma bonne dame, si c'est possible.

— Certainement, monsieur, et sans tarder même. Vous arrivez à propos. Mon dindon est rôti à point. Mon civet de lièvre parfait. Vous m'en direz des nouvelles. Avec cela, je vous donnerai d'un pâté de perdreaux et une carpe au bleu dont vous vous lècherez les doigts. Pendant le repas, Miette, ma servante, garnira de draps blancs le lit de l'évêque, notre meilleur, Monsieur, et vous pourrez vous retirer à la dernière bouchée.

Surpris de cette faconde, l'étranger sourit, se laissa guider vers une étroite salle à manger presque entièrement remplie par une table ovale et s'installa devant le couvert dressé à l'avance.

— Je suis à vous dans une minute, Monsieur, annonça l'hôtesse.

Resté seul, le jeune homme regarda autour de lui.

Tapissée d'un papier à personnages bruns sur fond ocre, la pièce était meublée d'un bahut garni de brocs d'étain et de chaises recouvertes de tapisseries fanées. Une fenêtre entourée de rideaux de reps olive occupait tout un panneau. Des chromos encadrés de noir étaient accrochés à la muraille. Le voyageur se leva pour les

admirer. Ils retraçaient, dans leur suite, la légende du Juif-Errant. On y voyait Isaac Laquédem quitter en hâte sa Jérusalem natale. Drapé dans un manteau rouge et chaussé de sandales dont la semelle imprimait sur le sol la forme d'une croix, le cordonnier fuyait, poursuivi par la malédiction divine. Un peu plus loin, on retrouvait cet homme impitoyable au milieu d'une plaine déserte. Il avait vieilli ; une barbe de neige ruisselait sur sa poitrine. On le rencontrait plus loin, à Bruxelles. Debout contre une table occupée par des basochiens, il refusait de boire en leur compagnie.

Le colonel en était là quand la porte s'ouvrit. La maîtresse du logis apparut. Elle tenait à deux mains une terrine dont un fumet savoureux s'échappait.

Elle la posa sur la table et proféra :

— Servez-vous à votre suffisance, Monsieur. Je reprendrai le reste tout à l'heure.

En dépit de sa mélancolie, le voyageur mourait de faim. Il ne se fit point prier pour goûter au potage. Il avalait à peine sa dernière cuillerée lorsque la brave femme reparut avec le poisson.

— Là !... fit-elle en posant une large part sur l'assiette de son hôte. Comment avez-vous trouvé mon bouillon ?

— Excellent, madame.

La bonne créature secoua la tête, pour déclarer :

— Point de madame, ici, je vous en prie... Je suis la mère Durieu pour tout le monde. On me nomme ainsi à dix lieues à la ronde. Vous me ferez plaisir en agissant comme mes clients habituels.

Elle sourit, dévisagea l'inconnu, puis compléta :

— Car, je l'espère bien, monsieur, vous serez l'un de mes pensionnaires, si votre séjour dans la région se prolonge. Vous appartenez, je suppose, à l'administration. Vous êtes peut-être un de ces inspecteurs envoyés par Sa Majesté pour surveiller l'état de la province ?

Le jeune homme esquissa un geste de dénégation :

— Pas du tout. Mon emploi est plus modeste. Je suis tout simplement le nouveau percepteur de Roquenoire. Nommé depuis un mois, je n'ai pu rejoindre mon poste tout de suite. Mais, puisque vous me paraissiez tellement obligeante, ma bonne mère Durieu, vous pourrez

peut-être me fournir un renseignement ? Mon prédecesseur est-il parti ?

— Hélas ! oui, monsieur ! Depuis dix jours. Il allait à Nice et devait y être rendu pour la Toussaint. Il a beaucoup regretté de n'être pas là pour vous recevoir et vous mettre au courant de la besogne. Il est si obligeant et gentil. Je le connais depuis longtemps. Il est d'Aix-en-Provence, comme moi. La famille Delespont compte parmi les plus anciennes du pays.

Elle baissa le ton pour expliquer :

— Il s'ennuyait ici, le pauvre Monsieur Maximin ! C'est un si drôle de coin ! Les gens sont tellement bizarres, sournois, hypocrites, faux, tristes, peu causants. On ne peut leur arracher deux paroles. Ils tremblent de se compromettre et laissent leur prochain s'embourber plutôt que de crier : Casse-cou ! Ah ! On peut le dire, ils sont prudents et graves, les naturels de la région. On ne les voit guère sourire. Tenez, Monsieur..., j'habite Roquenoire depuis trente ans ou presque, eh bien ! je ne les connais pas encore et n'ai jamais pu deviner leurs goûts. J'aime la franchise et la gaieté. Je suis du pays du soleil, des chansons... et me plaît aux galéjades.

Elle soupira et reprit de plus belle :

— Quand j'ai épousé mon brave Durieu... que le ciel reçoive, j'ai cru m'habituer aux façons des voisins. Cela ne m'a pas été possible. Mon mari est mort subitement, j'ai dû continuer le commerce, élever les enfants, marier les ainés. J'ai eu beaucoup de mal. Par bonheur, les affaires vont bien. La maison est suffisamment achalandée. Nous avons la clientèle des châteaux d'alentour. N'empêche, j'aspire à me retirer en Provence. J'achèterai un petit mas et ferai valoir. Mais j'ai encore deux filles à marier... Je dois arrondir leur magot et travailler un bout de temps encore. Par exemple, la soixantaine venue, adieu... Je prends ma retraite.

Elle riait de bon cœur en contant ces détails. Le voyageur la considérait, amusé par son caquet.

— Je suis votre compatriote, fit-il, lorsqu'elle se tut.

— Comme cela se trouve ! s'écria la commère ravie. Et sans indiscretion, de quel côté ?

— De Puyverdon, près de Marseille. Je porte le nom de ma commune. Mes ancêtres furent jusqu'à la Révolution les seigneurs du pays. Ils étaient riches et puissants. La tourmente emporta tous leurs biens. Mon père mourut à l'armée de Condé, en émigration. Ma mère le suivit de près. Je m'engageai à quinze ans. Je venais d'être fait colonel de la Garde Impériale, lorsque je fus gravement blessé à Waterloo. Depuis la mort de Napoléon, j'ai fait ma soumission aux Bourbons.

Une larme voila son regard.

La bonne hôtesse l'aperçut :

— Il ne faut point vous désoler, fit-elle à mi-voix. Il est heureux au paradis, le pauvre Empereur... Il ne souffre plus. Il se trouvait si délaissé, là-bas, sur son rocher...

Elle s'inclina vers l'ancien officier ; ses lèvres s'approchèrent de l'oreille du jeune homme pour conseiller :

— Ne parlez jamais de ces choses, ici, monsieur. Il y a des espions à tous les coins de rue... Méfiez-vous bien, Monsieur, gardez vos amitiés pour vous.

Elle se redressa, sourit de nouveau et s'écria :

— Je bavarde, je suis une vraie pie borgne. Vous allez avoir une bien vilaine opinion de moi. J'oublie de vous servir et je fais languir les clients de la grande salle. Excusez-moi... Miette vous donnera la suite dans un instant.

Elle se sauva. La servante apporta le rôti, puis le dessert, le café et un verre de vieux marc.

Lorsque son repas achevé, le voyageur passa dans la cuisine pour gagner sa chambre, la mère Durieu n'était plus là. Un petit marmiton la remplaçait derrière ses casseroles.

La jeune Miette conduisit le colonel à son appartement, alluma les flambeaux de cuivre de la cheminée et se retira sur une belle révérence.

Un grand feu brillait dans l'âtre.

M. de Puyverdon s'en approcha, tendit ses bottes à la flamme claire, avisa une bergère, l'attira contre la cheminée, s'y laissa tomber, se cala au creux des coussins, et, les yeux fixés sur les braises rougeoyantes, se mit à songer...

Il se revoyait tout enfant dans l'antique manoir an-

cestral, aux tours démantelées, aux murailles rongées de lichens, auprès de sa mère à la longue robe noire, au visage noyé de pleurs. Il était presque un bébé encore, puisqu'il comprenait à peine le sens des événements, lorsqu'un soir, un homme au visage sévère l'avait emporté sur son cheval. Tout d'abord, le garçonnet s'était divertie de cette façon de voyager, puis la fatigue l'avait gagné, il avait pleuré. D'une voix revêche, le cavalier l'avait prié de se taire. Comme il n'obéissait pas immédiatement, on l'avait rudoisé. Le petit Armand s'était souvenu longtemps de cette étreinte brutale. Enfin, las de se désoler, il s'était endormi. Au réveil, il se trouvait dans une grande maison noire, triste, hostile, auprès d'étrangers, ses cousins éloignés, lui dit-on... Il réclama sa mère :

— Elle est allée rejoindre son époux, répondit son tuteur.

L'enfant attendit son retour. Hélas ! il ne devait plus la revoir, il le comprit un jour en entendant deux valets se lamenter sur sa triste destinée d'orphelin.

De cet instant, il n'eut qu'un désir : s'évader de cette demeure lugubre, où nul ne s'intéressait à lui, où personne ne lui adressait la parole, sinon pour le réprimander. Jamais un mot de tendresse, un geste protecteur ne se dirigeaient vers lui. Traité en paria par son entourage, il ne s'attachait pas à ses parents au cœur sec ; au contraire, en grandissant, il s'efforça de maîtriser ses élans affectueux et garda cachées au fond de lui-même ses moindres impressions.

A quinze ans, il parla de s'engager. On ne s'opposa point à ce désir. Un beau matin, il prit le coche. Débarqué à Marseille, il se fit indiquer le bureau de recrutement. Quelques heures plus tard, il était incorporé comme cavalier au régiment de dragons cantonné dans la ville.

Dès lors, une vie d'aventures s'ouvrit devant l'adolescent. Très vite distingué par ses chefs il franchit en peu de mois les grades subalternes. Lieutenant à Essling, il était capitaine et chevalier de la Légion d'honneur à Wagram. Il avait reçu la rosette et son quatrième galon à la Moskowa. Gravement blessé pendant la retraite de Russie, il se remettait à peine lorsque l'ab-

dication de l'Empereur était venue détruire ses beaux rêves d'avenir.

Pendant les Cent Jours, il avait repris son grade. La veille de Waterloo, il recevait son brevet de colonel. Ce fut sa dernière grande joie. Laissé pour mort sur le champ de bataille, il avait langui pendant près de trois années dans les hôpitaux militaires. A sa sortie, il apprit que le régime nouveau l'avait mis en demi-solde et désignait Lyon pour sa résidence.

Depuis longtemps, il était sans nouvelles de son tuteur. Rentré dans la vie civile, il ne tenta pas de se rapprocher de ces parents indifférents et égoïstes. Afin de se procurer quelque argent liquide, il donna l'ordre au notaire de mettre en vente la Tour de Puyverdon et les terres avoisinantes, puis, comme il fallait vivre, il fit sa séumission à Louis XVIII.

Un mois plus tard, il recevait sa nomination de percepteur à Roquenoire.

Voilà pourquoi il se trouvait ainsi, seul et triste, dans une chambre d'auberge, par cette humide soirée du 4 novembre 1822.

...Un frisson secoua le rêveur.

En dépit des bûches flamboyantes, la chambre demeurait glaciale. Armand ramena sur ses jambes frileuses les pans de sa houppelande fourrée et promena son regard pensif autour de lui.

A la lueur vacillante des bougies, il distingua le banal décor environnant. Le lit drapé de bourette bouton d'or, une commode d'acajou, une table aménagée en toilette, un guéridon couvert d'un tapis de laine tricotée et le fauteuil où il était assis en componaient l'ornement. C'était triste, désolé, impersonnel. Une angoisse étreignit le jeune homme.

Devrait-il trainer longtemps encore une pareille existence de solitude et d'abandon ? Ne connaîtait-il jamais la douceur d'un foyer à lui ? Ne goûterait-il point un jour la joie d'une présence féminine affectueuse et prévenante à ses côtés ? Ne se verrait-il pas revivre dans ses enfants ?

Comme cela devait être bon de se sentir aimé, entouré, choyé. Il ignorerait le bonheur d'exister pour quelqu'un, de se sacrifier à la félicité d'autrui, et il aspi-

rait de toutes ses forces à la tendresse saine et forte de l'existence à deux.

Un nouveau frisson le secoua.

Il se leva, étira ses bras raidis par le froid, prit sa valise, l'ouvrit et sortit son vêtement de nuit ; puis, il revint à la cheminée au-dessus de laquelle un miroir verdi reflétait son image légèrement déformée et s'examina longuement :

— J'ai trente ans, murmura-t-il enfin. Je suis fort et solide à présent. L'avenir me sera peut-être favorable ?

Une pensée amère traversa son esprit et assombrit son visage. Il revécut son passé solitaire, réfléchit un moment, haussa les épaules, puis acheva :

— Allons, vieux fou, cesseras-tu de te forger des chimères ? Prends la vie comme elle se présente et remercie la Providence de ne point l'avoir faite plus mauvaise...

CHAPITRE II

— Eh bien ! monsieur le percepteur, s'écria la mère Durieu, en apercevant son nouveau pensionnaire, avez-vous bien dormi ?

Armand avait passé une nuit traversée de cauchemars. Il répondit :

— Merci. J'ai pu me reposer pendant quelques heures.

— Votre chambre était chaude ?

— Je suis très frileux, et...

— Je comprends, coupa la brave femme. Vous vous êtes gelé... Ces vieilles maisons sont vraiment impossibles à rendre confortables. Tous les courants d'air s'y donnent rendez-vous. On a beau prodiguer le bois...

Elle s'interrompit pour répondre à un client, puis revint à M. de Puyverdon et proposa :

— Si vous désirez déjeuner, la soupe est prête.

L'ancien dragon de la Garde se dirigea vers la salle où il avait diné la veille.

Au grand jour, elle lui apparut moins lugubre. Donnant sur un jardinet ensoleillé, fleuri de dahlias d'arrière-saison, elle devenait presque coquette, avec ses buires étincelantes étagées sur le dressoir, et les chromos alignés contre la muraille.

Après le potage, l'aubergiste apporta une omelette au jambon. Tandis que le jeune homme se servait, la cuisinière le considérait avec un intérêt non dissimulé.

— Avez-vous songé à votre installation, Monsieur le percepteur ? demanda-t-elle soudain.

— Pas encore, ma bonne mère Durieu.

Il hésita un moment, puis acheva :

— Justement, je songeais à vous demander avis sur tout cela. Mon prédécesseur habitait ici, n'est-ce pas ?

L'hôtesse hocha la tête :

— Il prenait ses repas aux « Armes de France », mais il avait sa chambre et son salon de compagnie dans la maison où se tient la perception.

— Vraiment ? fit le nouveau fonctionnaire. En ce cas, je pourrai l'imiter peut-être ?

— M. Delespont m'a prié de le conseiller à son successeur. La maison de M. le comte Amet est la plus belle de la ville. Confortable, aérée, dans une rue paisible, entre les Carmélites et le Séminaire, on n'y entend aucun bruit. En été, c'est un vrai paradis. Les jardins et le parc passent pour les mieux tracés de France, après Versailles. Les propriétaires sont accommodants, pleins de prévenances pour leurs locataires, et fort paisibles. M. Maximin ne tarissait pas d'éloges sur le compte de ces messieurs, et s'il n'y eut eu la fameuse « Tour Maudite » pour faire ombre au paysage, il n'eut rien eu à désirer.

Armand regarda la bonne femme pour répéter :

— La « Tour Maudite » ? La « Tour Maudite » ? En voilà un nom terrible. Puis-je savoir ?

— On appelle ainsi un ancien donjon planté au sommet de la propriété Amet. Les savants prétendent que c'est un des ultimes vestiges du Château fort, construit sous Philippe le Hardi et démolî par les vandales en 93.

— Eh bien ?

La commère reprit de plus belle :

— Du temps des guerres de religion, il tint lieu de forteresse, de prison... On y égorgea maints prisonniers, d'où son nom.

— Je comprends...

Il y eut un silence. Le percepteur le rompit pour demander :

— Le propriétaire de ce logis et de la tour s'appelle Amet.

— Oui, monsieur : le comte Amet...

— Quelle espèce d'homme est-ce ?

Une gêne assombrit le visage de l'hôtelière. Très vite, elle répondit :

— Je ne le connais guère. Il sort peu en ville, ne vient jamais par ici.

Sa volubilité s'accrut pour ajouter :

— Il fait le commerce des céréales, malgré son titre, et sa grosse fortune. Ses entrepôts sont immenses ; ils se trouvent sur la rive gauche du Rhône et dans le Quartier Vieux. Alors, il n'a rien à faire dans notre rue...

— Avec une fortune comme celle que vous lui prêtez, il consent à loger des étrangers chez lui ? C'est bien étrange.

— Il a loué à M. Delespont, et simplement pour lui rendre service, un pavillon indépendant de son hôtel. En arrivant ici, votre prédécesseur avait été fort ennuisé. Tout était en désordre. Celui qu'il remplaçait s'était sauvé au lendemain de Waterloo. Ce monsieur nommé par l'Empereur redoutait d'être inquiété par Sa Majesté, il avait passé la frontière. Devant l'embarras où s'éternisait le nouveau venu, M. Amet lui fit offrir, par notre maire, un asile dans sa maison.

M. de Puyverdon hocha la tête...

— Tout cela devient clair, à présent.

Il avala rapidement un verre de vin et demanda :

— Croyez-vous que ce gentilhomme consentira à m'agréer pour commensal ?

La commère eut un signe affirmatif :

— Certainement, fit-elle. Pourquoi ne le voudrait-il point ? Les bureaux de la perception occupent deux pièces au rez-de-chaussée de ce pavillon dont je vous parle. A vrai dire, elles ne font aucunement partie de l'hôtel... On les a rajoutées depuis la réfection et l'agrandissement des communs. Elles ont une entrée particulière, je crois. Vous pourrez vous y installer sans crainte ; vous ne serez pas dérangé.

— J'irai tantôt, conclut le voyageur.

Il dépêcha la fin de son repas, but son café, alluma une cigarette, remonta dans la chambre où il avait passé la nuit, changea de manteau, prit son chapeau, sa canne, ses gants et redescendit.

— Où se trouve la maison de M. le comte Amet ? demanda-t-il à l'hôtesse, installée sur le pas de la porte.

— Dans la rue des Carmélites, vous la reconnaîtrez facilement ; c'est la plus belle entre cour et jardin.

Elle ajouta quelques précisions et le regarda disparaître au tournant de l'avenue.

Ses renseignements facilitèrent les recherches d'Armand. Il n'eut à interroger aucun des curieux attirés à leurs fenêtres par son passage, pour se reconnaître dans le dédale de ruelles tracées autour de la résidence du riche négociant.

Dix minutes après son départ des « Armes de France », il arrivait devant un bel hôtel à façade ornée d'écussons dont un portail monumental défendait l'accès.

Un vieux valet, tout en noir, et d'apparence austère, vint ouvrir.

— Je désire parler à M. le comte Amet, dit le visiteur. Je suis le nouveau percepteur de Roquenoire. Voulez-vous m'annoncer ?

— Oui, monsieur, répondit le vieillard. Donnez-vous la peine de me suivre.

Il précéda le visiteur à travers une cour finement sablée, jusqu'à un vestibule dallé de marbre noir et blanc, ouvrit une porte recouverte d'une lourde tenture de velours groseille et dit :

— Si Monsieur veut prendre la peine d'attendre quelques instants, je vais prévenir mon maître.

M. de Puyverdon promena son regard autour de lui.

La pièce où il était devait être le salon d'apparat de la famille Amet. Meublée, dans le plus pur style Louis XVI, de fauteuils, de consoles, de bahuts de bois marqueté et doré, et tendue de brocatelle à bouquets multicolores, elle présentait un aspect confortable, luxueux et même raffiné.

Peu de bibelots chargeaient les tablettes, mais les porcelaines, les émaux, les bronzes qu'on y voyait étaient

parfaits de formes et de couleurs. De magnifiques portraits d'ancêtres, pour la plupart magistrats ou abbés, étaient accrochés à la muraille. Tout dans ce décor sobre et harmonieux montrait un réel souci d'élégance et d'ordre.

Un bruit de pas résonna derrière M. de Puyverdon.

Il se retourna. Un homme grand, fort, large d'épaules et de visage entraît. Très brun de peau, il avait les yeux clairs et pénétrants. Des cheveux blancs, légèrement crépus, recouvraient son front volontaire.

Il s'inclina devant le jeune homme, puis, sans qu'un muscle de sa figure ait bougé, il prononça :

— Soyez le bienvenu, Monsieur. Notre fidèle Auguste m'a dit votre désir de me parler. Vous venez sans doute vous entendre avec nous au sujet du logement laissé vacant par le départ de M. Maximin Delespont ?

Un peu dérouté par cette brusque entrée en matière, Armand répondit :

— En effet, Monsieur. Je serais ravi d'être votre locataire.

M. Amet acquiesça :

— Nous vous attendions, Monsieur. Votre prédécesseur nous avait fait part de son intention de vous indiquer le petit refuge où il avait eu l'indulgence de se trouver bien. C'était un garçon fort aimable et d'un commerce journalier très agréable. Le connaissez-vous ?

— Je n'ai pas cet avantage.

— C'est regrettable. Il vous eut initié aux mille complications d'un métier nouveau pour vous, je crois.

Le fonctionnaire soupira :

— Hélas ! oui, monsieur ! Je suis novice dans l'administration. Jusqu'à ce jour, j'ai porté l'uniforme et ne suis pas encore accoutumé à mes vêtements civils. Je ne sais même pas si je saurai m'accoutumer à une vie sédentaire et calme. Il est dur pour un soldat de renoncer à combattre.

Il y eut un silence. Plongés dans leurs réflexions, ils étudièrent un moment les fleurs semées sur le tapis de la Savonnerie étalé sur le parquet.

Le comte Amet redressa la tête le premier. Il énonça :

— Les questions intérieures regardent ma sœur. Elle s'occupe avec plaisir du bien-être de nos commensaux.

Vous réglerez avec elle les détails de votre installation. Elle va venir, avec mon fils Johannès. En l'attendant, je m'empresse de vous apprendre que l'appartement de M. Delespont vient d'être remis à neuf à votre intention.

Ces paroles étaient aimables, correctement assemblées mais le comte les débitait d'une voix monocorde, sans timbre et presque par force, eût-on dit.

M. de Puyverdon en faisait la réflexion intérieure. Cette façon de s'exprimer comme un automate bien remonté le déconcertait. L'absence de gestes, les traits obstinément figés de son interlocuteur l'impressionnaient. Il ne savait que penser de cette attitude.

Cependant, le propriétaire poursuivait :

— Notre demeure est calme. Il ne s'y fait aucun bruit. Mon fils et moi sommes rarement au logis. Notre commerce de céréales absorbe tous nos loisirs, et nous retiennent le plus souvent au dehors. En notre absence, ma sœur et ma fille se feront un devoir de se mettre à votre disposition, si vous désirez modifier l'aménagement intérieur du pavillon.

A cet instant, une femme entre deux âges se glissa sous la portière soulevée. En plus mince et moins grand, elle était la réplique exacte de M. Amet.

Celui-ci présenta :

— Ma sœur Roseline.

Armand se courba devant elle.

— Je te présente notre nouveau percepteur, continua le propriétaire. Si tu n'y vois aucun inconvénient, il occupera les pièces habitées naguère par M. Maximin Delespont.

Un pâle sourire crispa les lèvres de la vieille fille.

Son frère continuait. De son même ton glacial, il affirmait :

— Je tiens à vous savoir parfaitement bien là-haut, Monsieur. Je serais navré si vous n'y trouviez pas toutes vos aises.

Confus de tant de complaisance, Armand ne savait comment remercier. Il commença une phrase, afin d'exprimer toute sa gratitude, mais son hôte ne lui permit pas d'achever. De sa voix morne, il demandait à sa sœur :

— As-tu prévenu Johannès ?

— Oui... Il descend. Il terminait une lettre.

— Ce courrier était donc bien urgent ?

Le visage de la vieille demoiselle s'illumina :

— Il donnait à Floriane des nouvelles de...

— C'est bien, coupa le comte.

Tourné vers son visiteur, il expliqua :

— Ma fille absente depuis quelques semaines, prolonge encore son séjour à Lyon. La famille de feu la comtesse Amet réside dans cette ville. Ma femme était une de Chamarande de Villefranche. Ses frères et nous sommes intimement liés. Nous nous voyons beaucoup. Quant à Floriane, elle passe le plus clair de son temps là-bas, au grand déplaisir de son aîné. Mon fils et sa sœur se chérissent tendrement. Ils correspondent quotidiennement... Johannès passe toutes ses soirées à mander à sa cadette les plus intimes événements de notre existence.

Le visage du percepteur retint mal une expression de surprise. Il ne pouvait croire ces paroles. Ces gens figés ne lui semblaient guère susceptibles de ressentir de tels élans affectueux.

Ces réflexions furent interrompues par l'arrivée de l'héritier du nom. C'était un tout jeune homme de vingt-cinq ans, à peu près, très élégamment habillé de prunelle héliotrope, cravaté de dentelles et finement chaussé d'escarpins vernis à l'oeuf. Loin d'être grand et fort comme son père, il était mince et frêle. Une pâleur jaunâtre s'étendait sur sa face aux méplats accusés, que deux yeux bruns et profondément enfouis dans l'orbite éclairaient d'une lueur flévreuse.

Sans desserrer les dents, il tendit la main au nouveau percepteur, se jeta dans un fauteuil et promena sur le groupe un regard flamboyant et chargé de fureur.

La conversation reprit entre le comte Amet et l'ancien colonel de la garde impériale. Ces messieurs usèrent quelques minutes à parler de Paris, où le vieillard avait séjourné à trois reprises et à vanter les charmes de la capitale. Ensuite, on chanta les louanges de l'Italie, de l'Espagne, de l'Autriche, où M. de PuyVerdon avait guerroyé, après quoi le visiteur prit congé.

Mademoiselle Roseline émit doucement :

— S'il vous plaît, monsieur, je vous conduirai à votre logis. Si vous daignez me suivre ?

Elle le précéda vers l'escalier de marbre à rampe de cuivre poli, lui fit traverser le premier étage dans toute sa longueur et l'introduisit dans une étroite antichambre décorée dans le goût du XVIII^e siècle, à l'angle de laquelle apparaissait la première marche d'un escalier à vis s'enfonçant dans l'épaisseur du parquet.

— L'entrée des bureaux, monsieur, expliqua Mlle Amet. Cela vous sera très commode pour surveiller vos sous-ordres sans sortir de chez vous.

Elle poussa une porte, puis ajouta :

— Voici votre salon.

Armand ne put retenir une exclamation. Il se trouvait dans un adorable réduit tendu de brocatelle abricot à fleurs d'or. Une table marquetée en occupait le centre. Deux consoles, un bonheur du jour, quatre petits fauteuils et une cheminée à trumeau complétaient l'ameublement.

— Comme c'est joli ! s'écria M. de Puyverdon, émerveillé. C'est trop élégant pour un vieux soudard, mademoiselle ; je serai mal à l'aise parmi d'aussi délicats bibelots.

Un nouveau sourire étira les lèvres pourpres de Roseline Amet :

— Tant mieux si ces choses vous agréent, fit-elle, avec un calme réfrigérant. Nous en serons charmés.

Elle soulevait une portière :

— J'espère que votre chambre sera à votre convenance.

La pièce était décorée comme le boudoir. La même soie à rameaux drapait les murs, retombait autour du lit doré et des fenêtres. Le tout était harmonieux, sobre et d'une grâce infinie.

M. de Puyverdon se confondit en remerciements. Mlle Amet interrompit ce dithyrambe pour déclarer :

— Vous pouvez vous installer dès à présent, si cela vous est agréable. Les auberges de Roquenoire doivent manquer de confort... Dans laquelle êtes-vous descendu ?

— Aux « Armes de France ».

— Chez la mère Durieu ? C'est une brave femme.

Elle s'interrompit, rougit violemment, puis acheva :

— On le dit du moins. Sa cuisine passe pour excellente. M. Delespont s'en déclarait satisfait.

Un silence tomba. La vieille fille le rompit pour proposer :

— Si vous désirez demeurer ici, Monsieur, j'enverrai notre jardinier à l'hôtel. Il préviendra l'hôtesse et ramènera votre bagage. De la sorte, vous aurez le temps de ranger vos affaires avant le dîner. Lorsque vous rentrerez ensuite, pour la veillée, vous vous sentirez chez vous.

Le jeune homme se défendit de causer le moindre embarras à ses hôtes.

— Le garçon des « Armes de France » apportera mon portemanteau, dit-il.

La vieille demoiselle insista :

— Pas du tout... Joseph, notre cocher, ira le prendre. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. Installez-vous : je vais faire allumer votre feu.

Elle disparut.

Resté seul, Armand se rémémora les détails de sa visite. En songeant à l'amabilité de ses hôtes, il ne put s'empêcher de la trouver excessive et prématurée. Ce père impassible, ce fils hagard, cette tante glaciale l'ahurissaient. Jamais il n'avait rencontré de gens faits sur ce modèle. Leur politesse, leurs prévenances, le gênaient. Il paraissait difficile de s'accoutumer à leurs façons...

CHAPITRE III

Depuis son installation, Armand avait à peine aperçu deux fois ses propriétaires. Constattement en voyage, Pétrus Amet et son fils séjournait rarement à Roquenoire. Ils s'en remettaient à la tante Rosie, comme ils nommaient la vieille demoiselle, pour toutes les questions qui touchaient l'organisation intérieure.

De son côté, le jeune percepteur ne demeurait guère au logis. En rapports constants avec les notables de la contrée, il n'avait pas tardé à se faire apprécier par eux. A la ronde, ces messieurs vantait sa bonne grâce, sa parfaite courtoisie, son éducation. Sa société

fut vite recherchée. De plus, il fréquentait assidument le cercle, où il rencontra les gentilshommes de la province, les riches négociants, les industriels les mieux cotés.

Il eut bientôt une existence extrêmement remplie.

Après une matinée employée à régler les affaires de la perception, il allait déjeuner aux « Armes de France ». La bonne mère Durieu avait fait de lui son pensionnaire de prédilection. Elle lui réservait les plus fins morceaux de sa table, lui contait les moindres nouvelles du pays, les potins locaux et le tenait au courant de la situation de chacun.

Cependant, au grand étonnement du jeune homme, elle ne nommait jamais les Amet.

Par elle, le percepteur apprit la haute situation de M. d'Anoncier, dont les filatures multiples étaient dispersées aux environs.

— Il ne connaît pas sa fortune, assurait-elle. Aussi, il mène un train de roi. Vous verrez, Monsieur, lorsque vous assisterez aux soirées de « sa dame ». Elle reçoit souvent. Chaque semaine, on joue aux cartes chez elle. On s'amuse beaucoup aussi dans les salons de M. de Bance, l'armateur des transports sur le Rhône. La maison de ce personnage est un véritable palais. Mais les plus belles réceptions se donnent chez Mme la comtesse de Cardonne, la tante de M. le baron de Buel. Vous rencontrerez ce dernier au café, un de ces soirs, lorsqu'il sera rentré en ville. En ce moment, il réside au château de Cœur de Roi. Il y chasse le renard et le loup.

Armand écoutait ces renseignements et en faisait son profit.

Lorsqu'il quittait l'auberge, satisfait du savoureux repas servi, il allait lire les journaux au Club. Il y rencontra les habitués, faisait avec l'un une partie d'échecs, discutait chasse, pêche, cheval avec les autres ; puis, à trois heures sonnant, regagnait l'hôtel Amet. Il y parcourait le courrier officiel reçu en son absence, feuilletait un roman à la mode, puis s'habillait pour le dîner.

Il passait ses soirées au Cercle de la Grand' Place ; ou bien, il accompagnait ses camarades au Grand Café.

pour jouer au billard. A dix heures, la patronne de l'établissement, la belle Madame Nègre, donnait le signal de la retraite. Alors, les oisifs se dirigeaient vers le tapis vert, et le percepteur, que les cartes n'amusaient pas, rentrait chez lui.

Dans sa chambre paisible, où le feu clair répandait une tiédeur délicieuse, il avait l'agréable surprise de trouver à son chevet un grog tout préparé. Une bouillotte chantait sur une veilleuse de porcelaine fleurie ; la lampe voilée d'aurore brillait sur la table ; et, sur le fauteuil, auprès du foyer, sa robe de chambre et ses pantoufles tiédisaient.

C'étaient là les mille attentions quotidiennes de Roseline Amet. En se couchant, l'ancien dragon bénissait la bonne demoiselle et la remerciait intérieurement de ses gâteries multiples et de ses soins.

Cependant, la douceur de sa vie présente n'empêchait pas le fonctionnaire de regretter son activité passée. Il eut donné beaucoup pour se retrouver subitement en selle, chargeant à la tête de son régiment une horde ennemie. Avec quelle allégresse il eut repris les longues attentes au bivouac, les conversations coupées de brusques départs, les nuits sans sommeil, les haltes brèves de jadis. Comme il eut été joyeux de sentir encore le vent d'une poursuite éperdue dans une plaine jalonnée de cadavres autrichiens ou russes...

C'était la vraie vie, cela. Entendre le bruit du canon, le fracas de la mitraille, et pour dominer le tumulte, la voix aigrelette et sautillante des fifres et les roulements sonores du tambour...

Jamais, il le sentait à présent, il ne pourrait oublier ces heures où l'ivresse du danger se mêlait au triomphe de la victoire. A chaque minute du jour, il pleurait en son âme sur ces joies passées. Ces regrets constants étendaient sur son beau visage un voile de mélancolie qu'aucune distraction, même la plus attrayante, ne parvenait à dissiper.

...Son existence si parfaitement régulière fut soudain modifiée par le retour à Roquenoire des quelques personnes dont les salons s'ouvriraient pour l'hiver.

La société des petites villes est toujours avide de nouveauté. M. d'Anoncier, le comte de Bance, le comte

de Cardonne avaient chanté les louanges du jeune percepteur à leurs compagnes.

Celles-ci désirèrent de juger par elles-mêmes des mérites de l'oiseau rare proné par leurs maris. D'un commun accord, elles inviterent M. de Puyverdon à leurs soirées.

Un beau matin, Armand trouva dans son courrier trois cartons le conviant, l'un aux jeudis de la comtesse, l'autre aux mardis de Madame de Bance, le dernier aux dimanches de Madame d'Anoncier.

Il n'eut garde de manquer ces réunions. Cela l'amusaît de voir de près le monde des petites villes.

Partout, on lui fit le meilleur accueil. Ces dames le fêtèrent à l'envi. Ensemble, elles se confrèrent le charme produit sur leurs amies par le grand air triste, la beauté male, l'élégance raffinée du percepteur.

— Il est terriblement isolé dans notre province, soupirait Céline d'Anoncier. Cet infortuné dragon n'a pas eu de chance. Seul au monde ; la chute de l'Empire a brisé son épée.

Consolante, la comtesse de Cardonne affirmait :

— Il se mariera, ma chère. Le deuil de son Ogre corse ne l'enténèbrera pas éternellement. Les chagrins durent peu ici-bas, en somme. Peu à peu, il oubliera le passé, se réjouira de ne plus courir les routes et se sentira à l'aise parmi nous. A ce moment, je lui chercherai une gentille fiancée...

La languissante Adèle de Bance n'était pas de cet avis. Avec effort, elle protestait :

— Il me semble peu disposé au mariage. Rien ne m'ôtera de l'idée qu'il a un secret...

— Un amour malheureux, suggérait la brune Céline. Pauvre garçon... Je comprends la tristesse de son regard...

Et les trois femmes, y compris la peu sentimentale douairière, se prirent de pitié profonde pour le nouveau venu...

Le jeune fonctionnaire devint pour elles une sorte de martyre de l'amour contrarié ; elles le parèrent d'une auréole sublime et résolurent de le consoler.

Dès cet instant, Armand n'eut plus une heure à lui. Consulté par Mme d'Anoncier sur ses toilettes, il

dut parler chiffons, dentelles, tuniques et volants.

Auprès de Mme de Bance, il joua le rôle de conseiller artistique, jugea les œuvres à la mode, les romances célèbres, les comédies à succès. Mme de Cardonne, que son âge éloignait des futilités, le choisit pour confident de ses charités. Elle le chargea de découvrir les misères à soulager, les infortunes à soutenir. Elle jugeait avec son grand bon sens que la présence d'une être jeune et de bonne humeur serait d'une société agréable pour l'ancien officier de l'Empire et rappela d'urgence Gontran de Buel, afin qu'il devint au plus vite l'ami du percepteur.

Le baron obéit sur le champ.

C'était un homme de trente-cinq ans, dont la belle prestance prouvait la magnifique santé. Il avait cinq pieds six pouces, les épaules larges, le teint coloré, les cheveux drus, les muscles vigoureux et la taille cambrée, en dépit d'une légère tendance à l'embonpoint. Sa force herculéenne était enviée de tous ses camarades. Il pouvait sans fatigue apparente passer des journées entières à cheval, chasser à pied du matin au soir et danser toute la nuit.

Grand mangeur et buveur endurant, il se plaisait à prolonger ses repas ; à conter, après le café, d'étonnantes histoires dans lesquelles il jouait parfois le rôle principal.

Armand se montra ravi de le connaître. Ce géant blond, au front large, à l'œil doux, à la barbe frisée, devint vite pour lui un compagnon parfait. Bientôt, les deux gentilshommes prirent goût à chasser ensemble. Chaque après-midi, ils arpentaient les rocs et la plaine, rentrèrent harassés, mais grisés de grand air et d'espace, quelques minutes à peine avant l'Angélus.

Après le repas, ils se retrouvaient au cercle ou dans le monde. La soirée terminée, ils partaient en même temps, s'accompagnaient, bavardaient et se quittaient sur le seuil de leur maison, réjouis et contents de se retrouver le jour suivant.

Maintes fois, au cours de ces randonnées, M. de Puyverdon avait prononcé le nom de ses propriétaires ; mais, à sa vive surprise, le baron n'avait point paru l'entendre. Cette façon d'agir donnait beaucoup à pen-

ser au fonctionnaire.

Seul chez lui, il se remémorait l'attitude embarrassée de son ami, et se demandait avec angoisse ce qui la provoquait. M. de Buel avait donc quelque chose à reprocher aux Amet ?

Peut-être en voulait-il aux marchands de grains gentilshommes de leur réserve, de leur sauvagerie, de l'isolement auquel ils se condamnaient.

Après tout, ils en avaient bien le droit. S'ils n'aimaient point le monde, ils étaient libres de ne pas s'y mêler.

Il résolut de s'en expliquer avec le baron.

Le soir même, il dinait chez la comtesse de Cardonne.

Par hasard, la conversation obliqua vers l'appartement du percepteur :

— Mon neveu m'a dit comme vous êtes bien installé, énonça soudain la douairière. Il y a des merveilles, chez vous ?

— Je suis en effet entouré de meubles ravissants, et beaucoup trop précieux pour un soudard de ma sorte. J'ai maintes fois prié mes hôtes de simplifier le décor dans lequel ils m'hébergent ; ils ne veulent rien entendre. Ils sont tellement aimables.

— Il paraît... prononça évasivement la comtesse.

— Ne les connaissez-vous point, madame ? interrogea le percepteur, déterminé, cette fois, à ne pas laisser bifurquer l'entretien.

— Je ne les ai jamais rencontrés, fit-elle.

Armand ébaucha un sourire de surprise, puis observa :

— C'est bien étonnant... Dans une ville aussi petite, on doit tomber constamment les uns sur les autres, sans se chercher, il me semble...

Le comte intervint pour déclarer :

— Nous ne circulons point dans leur quartier, assez éloigné du centre ; ils ne sortent jamais à pied, nous non plus. Par leur négoce, ils sont forcément en rapports avec des gens d'un genre différent du nôtre. Ils ne fréquentent nulle part...

Le baron ajouta vivement :

— Ils ne manifestent d'ailleurs aucun désir de nous

approcher. Ils séjournent peu ici ; leurs voyages les appellent surtout à Lyon, où ils résident le plus long-temps. Pour ma part, je les connais à peine de vue. Un jour, j'ai croisé le père dans la cour de la poste. Je n'ai jamais aperçu le fils.

M. de Puyverdon constata :

— Je les rencontre rarement moi-même. Mlle Roseline se montre quelquefois, pour s'inquiéter de mon bien-être... Elle est si prévenante et m'entoure de telles gâteries... Jamais je n'ai été pareillement choyé.

Un silence suivit cette phrase.

La comtesse le rompit pour conclure :

— Ce sont de braves gens ; il n'y a rien à dire sur leur compte... Très riches, ils distribuent de larges aumônes, offrent régulièrement le pain bénit. Je ne saurais rien leur reprocher, sinon...

Elle n'acheva point. Armand n'osa insister. Ce soir-là, il rentra chez lui, tout songeur. Derrière les paroles de la douairière, il devinait des réticences. La phrase demeurée en suspens l'inquiétait... Pourquoi l'avait-elle interrompue ?

Il n'ignorait pas le caractère prudent et renfermé des habitants de Saint-André. Jamais aucun d'entre eux ne s'exprimait clairement. Ils avaient une telle peur des responsabilités, une crainte si vive de se créer des ennuis. Pour rien au monde, on n'aurait obligé ces êtres timorés à donner franchement leur opinion. Du haut en bas de l'échelle, ils étaient tous les mêmes. Cependant, M. de Puyverdon aurait bien voulu savoir...

Il s'endormit en rêvant à ces choses.

Quand il s'éveilla, le lendemain, les phrases de M. de Cardonne étaient encore présentes à sa mémoire. Il y pensa tout le jour.

Le soir, il s'abstint d'aller au cercle et rentra chez lui de bonne heure. De la soirée de la veille, une impression de malaise subsistait en lui. Mille détails hantait sa mémoire. Il se rappelait la première visite aux Amet. Il revoyait les traits impassibles du vieillard ; il entendait sa voix monotone, son débit morne. Puis, la physionomie du coquet Johannès passa devant ses yeux. Il revit les prunelles de chat sauvage du jeune dandy, sa pose alanguie, son air absent... Il se représen-

ta le cadre luxueux, aristocratique de cette maison silencieuse, où nul visiteur ne pénétrait jamais. Tout cela lui parut de plus en plus étrange. Une gêne le saisit. Dès lors, il éprouverait une angoisse à rentrer chez lui, à loger dans cet hôtel, derrière ces murs, où, peut-être, des choses répréhensibles s'étaient passées...

A ce moment, le visage honnête, le bon regard de caniche fidèle de Mlle Roseline se superposa à ces vilaines pensées. Il se sentit rassuré.

Subitement, il oublia les paroles ambiguës de la douairière, ses soupçons s'envolèrent, et seul, subsista en son âme reconnaissante, le souvenir des bontés de la vieille demoiselle.

... Quelques semaines s'écoulèrent. M. de Puyverdon les usa à surveiller ses propriétaires. Il eut beau épier leurs allées et venues, il ne remarqua rien de suspect dans leurs manières.

Ils menaient une existence particulièrement réglée et tranquille, ne recevaient aucune visite et vivaient entre eux, sans se soucier de l'opinion d'autrui. Cependant une angoisse persistait dans l'esprit d'Armand; mais elle était causée par la froideur désespérante de ses propriétaires. Ceux-ci demeuraient presque constamment hors de chez eux. Lorsque, par hasard, ils résidaient à Roquenoire, ils demeuraient invisibles. Si, pendant un de leurs brefs séjours, le percepteur les rencontrait, il lui était impossible de leur adresser la parole. Après un échange de saluts, entre deux portés, le négociant en grains et son héritier disparaissaient rapidement, sans permettre à leur locataire d'entamer un entretien.

Armand finit par s'accoutumer à cette façon d'être, et se reprit à vivre, sans se préoccuper des doutes dont il avait été un instant torturé.

Un après-midi, il chassait avec Gontran de Buel sur le plateau. La journée avait été rude; le gibier rare. Il gelait à pierres fendre. De plus, une bise aigre balayait la montagne, et le percepteur, un peu las, souhaitait de regagner son logis.

Il le dit au baron :

— Vraiment, mon cher, fit-il soudain. Vous me voyez navré de me montrer si piètre compagnon. Cette tempé-

rature sibérienne ne me vaut rien du tout. Mes vieilles blessures supportent mal le froid excessif. Ne seriez-vous point d'avis d'interrompre cette randonnée ?

M. de Buel sourit :

— Comment, mon ami. Je suis à votre disposition. Descendons si cela vous est agréable.

Ils reprit le chemin de la ville. Tout à coup, le chien du baron leva un renard et se lança à sa poursuite.

— Oh ! Oh ! s'écria Gontran. Voilà qui devient intéressant. Vous en conviendrez, mon bon. Il m'est impossible d'abandonner la partie. Je vous demande donc la permission de suivre mon vaillant Pluton. S'il force la bête, ou si je l'abats, je vous offrirai son pelage...

Il prit ses jambes à son cou, se jeta sur les traces de l'animal et disparut au tournant d'une roche, tandis que le percepteur continuait à dévaler la colline.

Armand avait compté sur sa mémoire pour le guider à travers la montagne. Il s'aperçut bientôt qu'il avait trop présumé de sa fidélité. Parti sur une fausse piste, il revint sur ses pas, s'élança de nouveau dans un sentier sans issue, retourna à son point de départ.

Il désespérait de se mettre sur la bonne voie, lorsqu'il aperçut au bas de la colline, les premières maisons du bourg.

La nuit tombait. Un brouillard épais rasait le sol. Bientôt, l'obscurité serait complète. Armand regarda autour de lui et découvrit l'orée d'un chemin creux qui paraissait aboutir directement à la ville. Il hâta le pas et s'y engagea. Pendant un quart d'heure, il marcha dans un sentier tournant comme une vrille autour de la roche abrupte sans en trouver le bout. Tout à coup, la route s'aplanit, devint plus large et le conduisit au milieu d'une vaste construction aux murailles en ruines, dans lesquelles de larges pierres blanches ornées de croix étaient disséminées.

M. de Puyverdon reconnut un cimetière. Infiniment troublé à la vue des tombes à demi éclairées par la lanterne des morts allumée au centre des monuments funéraires, il ne put réprimer un frisson, se signa pieusement et poursuivit sa course.

Il s'en souvenait à présent. Mme de Bance lui avait

maintes fois parlé de cette particularité. Elle lui avait décrit la nécropole, établie dans les vestiges de l'ancien château-fort de Roquenoire. Elle lui avait même longuement dépeint le « Camposanto » entouré de hautes murailles crénelées et de portes à machicoulis.

Il fit quelques pas autour des stèles et chercha une issue. Comme il déplorait d'être séparé de Gontran, d'errer seul au milieu des tombeaux, et de troubler, peut-être, le repos des êtres à jamais endormis !...

Il se signa de nouveau, s'égara encore et aboutit enfin à l'entrée d'une allée de cyprès, la suivit de bout en bout, déboucha dans un large hémicycle tracé autour d'une poterne surmontée d'une tour géante et massive, la franchit et poussa un soupir de soulagement.

Il se trouvait au faîte de la ville. A ses pieds, une avenue s'ouvrait, tortueuse et semée de galets pointus. Armand la prit.

Il avait à peine fait dix pas, quand il aperçut, à un mètre devant lui, une silhouette féminine.

Drapée dans une mante de couleur sombre, dont elle resserrait autour de son buste les plis amples et lourds, la promeneuse attardée allait lentement, sur la pente raide et cahoteuse.

Elle était jeune, tout l'indiquait : sa démarche souple, cadencée, en dépit du pavage défectueux du chemin. Elle portait noblement une petite tête flèche, enroulée dans une dentelle, et laissait flotter derrière elle une robe dont le bruissement soyeux accompagnait chacun de ses mouvements d'une harmonie discrète.

Profondément intrigué, Armand se demandait quelle pouvait être cette personne dont il admirait la grâce souveraine. Il ne connaissait à aucune élégante de la ville, cette allure de déesse marchant sur les nuées. Pas une des dames amies chez lesquelles il fréquentait ne pouvait s'enorgueillir d'une distinction aussi parfaite.

... Cependant l'inconnue traversait le quartier de la Miséricorde, entrait dans une ruelle étroite, s'arrêtait un instant, fouillait dans sa poche. Cela lui permit d'entendre le pas du jeune homme se régler sur le sien. Instinctivement, elle se retourna.

Armand aperçut un merveilleux visage encadré de cheveux ardents. Cette vision dura l'espace d'un éclair. La jeune femme se devina suivie et se hâta. M. de Puyverdon fit de même. Malheureusement, il ne marchait pas assez vite. Lorsqu'il tourna l'angle de la maison où il l'avait vue s'engager, la belle créature avait disparu.

CHAPITRE IV

.. Cependant, le baron poursuivait son renard. Celui-ci ne semblait pas disposé à se laisser prendre. Au bout de quelques centaines de mètres courus en ligne droite, il obliqua brusquement et disparut dans une fente du rocher.

Furieux de s'être attardé en pure perte, le chasseur siffla son chien et reprit le chemin du logis.

Le froid redoublait d'intensité. Un brouillard épais rampait sur le plateau. M. de Buel s'était échauffé en galopant derrière son gibier ; il ne s'en préoccupa point ; il en avait subi de pires. Mal lui en prit. A peine rentré, il se sentit horriblement las. Des frissons le secouèrent ; il voulut lutter et s'asseoir à table, comme de coutume. Il avait trop présumé de ses forces. Après le potage, un malaise général le gagna. Sa tête devint lourde, la fièvre brûla ses tempes ; il eut à peine le temps de monter à sa chambre et de se coucher.

Dans la nuit, une congestion pulmonaire se déclara.

Prévenu dès l'aube suivante, Armand accourut, s'installa à son chevet, et lui consacra toutes les heures qui n'appartenaient pas à son travail.

Pendant une semaine, Gontran lutta contre la mort.

Enfin, à l'aurore du neuvième matin, un mieux sensible fut constaté. Le lendemain, les docteurs répondirent de le sauver. Peu après, il entrait en convalescence. Celle-ci fut très longue, avec des alternatives de haut et de bas ; des recrudescences de fièvre et des crises d'abattement invincibles.

Armand se multiplia pour soigner son ami, pour l'aider à ne pas se laisser envahir par les idées noires. Patient, attentif, il lui faisait la lecture, jouait aux

cartes ou aux dominos avec lui, lui tenait lieu de gazette et lui contait les moindres nouvelles du pays.

Un beau jour enfin, Gontran, tout à fait mieux, put quitter sa chambre et descendre au salon. De cette minute, les visites affluèrent. Toutes les relations de Mme de Cardonne s'empressèrent auprès du fauteuil du chevalier.

M. de Puyverdon profita de cette affluence mondaine pour se reposer à son tour. Pendant la maladie du baron, il n'avait pu consacrer au sommeil que trois heures à peine par nuit, afin de mener de front les obligations de sa charge et ses devoirs d'ami. A présent, il éprouvait l'impérieux besoin de se reposer. De plus, le mois de janvier touchait à sa fin. Retenu au chevet de M. de Buel, Armand n'avait rendu aucune des visites obligatoires au début de l'année. Il était fort en retard avec les maîtresses de maison chez qui il fréquentait assidûment. Il devait se hâter de présenter ses hommages à ces dames, s'il ne voulait passer pour malappris.

Le lendemain donc, il fit sa plus belle toilette, et, comme il désirait de commencer sa tournée par l'excellente Mademoiselle Roseline, il se fit annoncer chez ses propriétaires.

A sa vive surprise, le vieil Auguste ne l'introduisit pas dans le grand salon Louis XVI, où il avait été reçu la première fois. Silencieusement, il le précéda à travers une longue galerie tapissée de tableaux, le guida dans un jardin d'hiver fleuri d'orangers et de mimosas, puis dans une vaste bibliothèque encombrée de livres, jusqu'à un boudoir en rotonde, tendu de cachemire des Indes semé de fleurs vives, dans lequel Mlle Roseline et une jeune personne, assises l'une en face de l'autre, devant la cheminée, tiraient l'aiguille avec application.

Au bruit de la portière soulevée, la vieille demoiselle leva la tête, esquissa l'ombre d'un sourire, s'avança au devant du visiteur, et dit :

— Soyez le bienvenu, monsieur.

Elle désigna de la main la brodeuse installée auprès d'elle et présenta :

— Ma nièce Floriane, enfin de retour parmi nous.

Celle-ci se redressa, tourna vers le visiteur un visage radieux, esquissa une courte révérence et se rassit...

Le perceuteur eut à peine envisagé la jeune fille qu'il tressaillit. Elle était merveilleusement belle et

Armand se sentit bouleversé. Jamais il n'avait admiré splendeur pareille. Grande, svelte, souple, elle avait la grâce des nobles Sarrasines et la pureté de lignes des marbres grecs. Sa grâce un peu sévère peut-être, était empreinte d'une dignité, d'une réserve sans pareilles. Comme son père, dont elle avait les yeux bleus, elle était uniformément pâle...

Cependant, Mlle Roseline s'intéressait à la santé de son locataire. Elle lui trouvait mauvaise mine et lui conseillait un tas de médications extravagantes pour le remonter. Sa froideur habituelle semblait s'être légèrement dissipée. M. de Puyverdon attribua ce changement à sa nièce et il s'en réjouit.

Tandis qu'il exprimait à la vieille fille ses sincères regrets pour le retard apporté à ses devoirs de politesse, il ne cessait d'examiner Floriane. Celle-ci ne prononçait pas une parole, se contentait de hocher la tête pour approuver sa parente et gardait ses mains longues et fines croisées sur les genoux.

Mlle Roseline prononçait :

— Nous avons appris avec peine la maladie de votre ami le baron. Plusieurs matins de suite, M. le curé nous a demandé des prières à son intention. Dieu merci, il est guéri. Mais, comme vous avez dû être inquiet. C'est tellement pénible de voir souffrir un être cher...

A ces mots, le visage de la jeune fille se contracta. Ses paupières s'abaissèrent ; ses mains se crispèrent sur sa jupe de faille prune ; un soupir souleva sa poitrine.

Armand la considérait avec intérêt. Il la voyait pour la première fois et pourtant, elle ne lui était pas inconnue. Où avait-il admiré déjà, cette chevelure fauve ? Dans quel lieu s'était-il trouvé face à face avec cette ravissante personne, au port de tête impérial ?... Il se torturait l'esprit à le chercher, tandis qu'il répondait aux questions amicales de son interlocutrice.

Celle-ci déclarait :

— Mon frère est absent pour quelques jours encore.

Mon neveu également. Leurs affaires les absorbent... Ils nous abandonnent souvent. Cette maison est bien vaste pour deux femmes seules... Floriane et moi tenons si peu de place. Heureusement, nous aimons la musique, nous en faisons ensemble le soir, après souper ; cela nous aide à passer la veillée.

M. de Puyverdon se tourna vers la jeune fille pour demander :

— Vous jouez du piano-forte, mademoiselle ?

— Oui, monsieur.

Sa voix légèrement assourdie, en tout semblable à celle de son père, résonna harmonieusement dans l'étroit boudoir. Sa tante ajouta :

— Ma nièce possède un fort joli talent d'exécutante. Elle tient les orgues, parfois, à la paroisse, et s'accompagne sur la harpe quand elle chante.

Confuse de ce panégyrique élogieux, la belle créature baissa la tête et se perdit dans la contemplation du foyer. Elle demeura désormais complètement étrangère au reste de l'entretien. Mlle Roseline et son locataire bavardèrent quelques instants encore de choses et d'autres, puis le perceuteur se mit debout pour prendre congé.

Aussitôt, et avec une hâte non dissimulée, la jeune fille se leva et se tourna vers M. de Puyverdon. Elle se trouva ainsi en pleine lumière. Armand considéra une fois encore les lignes sculpturales de cette silhouette absolument parfaite. En s'inclinant devant elle, il admira l'impassible dignité de ce beau visage, puis, après une formule de politesse adressée aux deux femmes, il se dirigea vers la porte.

Mlle Amet s'avança pour le reconduire. Floriane la suivit et fit quelques pas à côté de sa tante. A ce moment, une lueur soudaine traversa le cerveau du visiteur. Comme en un miroir, il se revit errant à travers les tombes par cette triste soirée de décembre, où M. de Buel avait pris son mal. Il se rappela sa descente dans les rues tortueuses du quartier de la Miséricorde, et la rencontre imprévue de l'inconnue à la démarche souveraine, dont la distinction parfaite l'avait intrigué. Il faillit pousser un cri, rappeler à la jeune fille cet incident sans doute effacé de sa mémoire.

mais il se contint et quitta la maison, emportant en lui la certitude que la nièce de la vieille demoiselle et la promeneuse attardée sur le chemin du cimetière étaient une seule et même personne.

... La maison de Mme d'Anoncier était l'une des mieux tenues de Roquenoire. Pour lui plaire, son mari en avait fait un véritable musée. Les meubles rares, les porcelaines précieuses, les tapisseries s'entassaient dans les pièces de réception.

Armand était trop troublé, ce jour-là, pour leur accorder le moindre coup d'œil.

Tout au souvenir de sa visite chez les Amet, il traversa distraitemment l'enfilade des salons et gagna le cabinet oriental où la maîtresse du logis avait coutume de se tenir.

Quand celle-ci aperçut le visiteur elle s'écria :

— Voilà un revenant, en vérité. Sans reproches, Monsieur, vous m'avez gentiment oubliée.

Elle lui tendit sa main. Le percepteur posa ses lèvres sur ses ongles nacrés, et murmura une phrase d'excuses.

Elle l'interrompit :

— Je sais, je sais, fit-elle aimablement. Vous étiez retenu au chevet de notre cher baron. Il a été fort malade, n'est-ce pas ? Je l'ai vu hier et l'ai trouvé très amalgri. Il sera longtemps avant de reprendre sa belle apparence, ne croyez-vous pas ?

M. de Puyverdon espérait que son ami se remettrait vite.

— Il est robuste, malgré tout, fit-il. Il y a en lui des forces vives insoupçonnées. Aux premiers beaux jours, il partira pour son manoir de Cœur-de-Loup. Lorsqu'il reviendra parmi nous, il sera solide comme devant.

La conversation engagée sur la santé de M. de Buel se poursuivit pendant quelques minutes sur le même thème. Mme d'Anoncier posa mille questions à son visiteur sur les diverses phases de la maladie de Gontran, puis ce thème épousé, elle se mit à parler chiffons...

Elle était fort coquette et passait le plus clair de ses journées à combiner des robes et des ajustements. Abonnée à plusieurs journaux de modes, elle les lisait

de la première à la dernière ligne, s'efforçait de suivre à la lettre les conseils dont leurs colonnes étaient farcies.

Elle déclara soudain :

— J'ai l'intention de me rendre à Lyon, la semaine prochaine, je veux y commander mes toilettes de printemps. Au moment de Pâques nous aurons quelques jolies réunions dans les châteaux du Valentinois. Je désire être pourvue. Mon mari tient à mon élégance.

M. de Puyverdon sourit pour observer :

— Il est bien tôt pour se préoccuper des modes de la prochaine saison. Nous ne sommes pas encore au Mardi-Gras.

— C'est juste... Dans dix jours, nous entrerons en Carême. Les exercices religieux absorberont tous mes loisirs... je n'aurai plus une minute à perdre en futilités. C'est pourquoi je désire de régler cette importante question vestimentaire, dès à présent.

Elle se cala sur ses coussins, regarda le jeune homme et poursuivit :

— Je rêve d'une robe prune. Je la voudrais de grosse soie et ourlée de biais de velours assortis.

Armand ne répondit pas tout de suite. En lui-même, il songeait à la toilette de la jolie Floriane, revoyait l'étoffe aux lourds plis violet bleuté, le col et les manchettes ornées de fines dentelles et surtout la grâce royale de la jeune fille...

— Eh bien ? demanda Mme d'Anoncier. A quoi pensez-vous ? Vous êtes joliment distraite aujourd'hui. Pourquoi ne donnez-vous pas votre avis ? Ai-je donc mauvais goût ? La teinte choisie ne vous agrée pas ?

Arraché à ses souvenirs, Armand tressaillit, fit un effort pour revenir à la conversation et répondit, un sourire aux lèvres :

— Au contraire, Madame. Je la trouve charmante et distinguée. Elle siéra parfaitement à votre chevelure dorée, à votre teint rosé. Les couleurs foncées s'harmonisent si bien avec les boucles blondes.

Il se tut, respira longuement et se perdit de nouveau dans ses réflexions. Son interlocutrice le considérait d'un œil étonné. Elle articula :

— Vraiment ?... Vous n'êtes guère loquace... Je ne

puis vous arracher deux paroles. Seriez-vous souffrant ?

Le percepteur hocha la tête négativement.

— Pas le moins du monde. Votre phrase m'a simplement rappelé un costume absolument semblable à celui que vous souhaitez. J'ai vu, cet après-midi, une robe de faille prune, cerclée de rubans veloutés.

Madame d'Anoncier écarquilla de grands yeux. Elle demanda :

— Où cela ?

— Ici.

— Dans une boutique ?

Armand fit un geste négatif.

— Pas du tout. Je l'ai admirée sur le dos d'une jeune personne et l'ai trouvée en tous points réussie.

La maîtresse de maison eut une moue dépitée pour murmurer :

— C'est fort contrariant. Je comptais choisir cette nuance. Roquenoire est très petit ; la société y est trop clairsemée pour que je puisse revêtir une toilette semblable à une autre. Si une amie et moi portions le même jour des robes identiques, nous aurions l'air d'être en uniforme.

Elle se renversa sur son siège ; un silence tomba sur le boudoir. La jeune femme le rompit tout à coup.

— Pourrais-je savoir sur quelle élégante vous avez remarqué un ajustement ainsi combiné, fit-elle.

Armand s'inclina :

— Certainement, dit-il.

Il s'interrompit, amusé d'intriguer son interlocutrice.

— Eh bien ? questionna l'impatiente.

Le percepteur prit un temps, puis d'une voix pompeuse, répondit :

— Mlle Floriane Amfet arborait tantôt cette ravissante toilette.

Le visage de Madame d'Annencier se rasséréna ; une lueur joyeuse traversa son regard ; elle soupira coup sur coup, puis, redevenue radieuse, déclara :

— Me voici allégée d'un grand poids. Vous m'avez fait une de ces peurs... Je redoutais de vous entendre nommer Adèle de Bance ou la petite Gertral... mes intimes. Il s'agit de l'héritière du négociant en grains ?

Je respire et puis sans danger prier ma couturière de tailler mon étoffe. Cette jeune fille ne va nulle part, ne fréquente aucune des maisons où nous nous trouvons toutes ; ses robes ne porteront point ombrage aux mien-nes.

Elle débita ces paroles d'un petit air impertinent, dont M. de Puyverdon se sentit secrètement irrité. Il demanda :

— Pourquoi ne voit-elle personne ?

La jeune femme haussa les épaules, dans un geste d'ignorance.

— Je ne sais pas... Je constate un fait, voilà tout. Jamais, depuis mon arrivée dans le pays, et cela remonte à vingt ans, je n'ai aperçu vos propriétaires. Je ne les connais pour ainsi dire pas. Ils ne s'occupent point des œuvres. Mlle Roseline n'est dame patronnesse d'aucun comité, on ne la rencontre nulle part. Elle ne sort jamais. Quant à sa nièce, je l'ignore absolument. A peine apparaît-elle une fois l'an à la paroisse ; les autres jours, elle suit les offices à la chapelle des Carmélites et ne se montre pas en ville. Une fois, je l'ai croisée dans l'escalier du presbytère. Elle était enfouie dans une ample pèlerine à triple collet ; un voile épais dissimulait son visage, je n'ai pu discerner ses traits.

Armand fronça les sourcils :

— C'est dommage, fit-il. Mlle Amet est parfaitement belle. La contempler est un véritable régal des yeux.

La physionomie de Mme d'Annoncier prit une expression indifférente.

— C'est possible, dit-elle, je vous crois...

Un bruit de pas résonna dans le salon précédent. La jeune femme s'interrompit et tourna la tête vers la porte.

A ce moment, un domestique soulevait la tenture et annonçait Madame de Bance.

La maîtresse de la maison se leva, courut vers la visiteuse, la serra dans ses bras avec mille protestations d'amitié.

— Comme vous êtes gentille de venir à moi par ce vilain jour gris, fit-elle. Asseyez-vous, nous goûterons de compagnie.

L'ancien dragon de la Garde salua l'arrivée, demanda des nouvelles de sa santé.

— Je comptais aller tantôt vous présenter mes hommages, Madame, ajouta-t-il.

— Vous remettrez la visite à demain, ordonna-t-elle languissamment. Je vous montrerai quelques romans reçus ce matin. Vous me donnerez votre avis.

— Je n'aurai garde d'y manquer, assura le jeune homme en s'inclinant.

Mme de Bance se tourna vers son amie et lui raconta très vite une histoire de chasse à courre où son mari avait manqué de faire une chute mortelle.

— Comme vous avez dû avoir peur, ma chère Adèle, s'écria Mme d'Anoncier avec élan.

Les suites de l'accident minutieusement commentées, la conversation fléchit.

La maîtresse de maison renoua l'entretien pour énoncer :

— Lorsque vous êtes entrée, ma bonne chérie, M. de Puyverdon et moi parlions de Floriane Amet.

— Ah ! oui, fit la gentille créature.

Après un long silence, elle ajouta :

— Vous en disiez quoi ? Du mal ? Du bien ?

Mme d'Anoncier exagéra son indifférence.

— Ni l'un ni l'autre, fit-elle, je ne la connais pas.

— Elle est fort belle, intercala le percepteur.

La charmante Adèle hocha la tête :

— Elle ressemble à sa mère, sans doute, j'aimais beaucoup cette excellente Elvire... Nous fûmes élevées ensemble, au Sacré-Cœur, à Lyon... Elle était ma plus chère compagne. Vous dire si je fus ravie quand on m'apprit son mariage avec le comte Pétrus Amet... Je me réjouissais de la retrouver. J'avais tort... Je l'ai rencontrée deux fois, à peine... pendant les huit années où elle survécut à son union.

Elle regarda son amie pour ajouter :

— Je n'ai jamais eu l'occasion de vous raconter cela, ma chère Céline. On pense si peu à ces gens-là... On ne les aperçoit jamais, d'abord, alors, on les oublie. En les nommant, vous m'avez rappelé un tas de détails depuis longtemps sortis de ma mémoire.

Elle jeta un sourire à la ronde et poursuivit :

— Elvire Amet était une des plus riches héritières du pays lyonnais. Son père Alfred de Chamarande de Villefranche passait pour millionnaire. Ce fut un vif étonnement parmi ses pairs quand on annonça les fiançailles de sa fille avec un négociant en grains, fils d'un ancien fournisseur aux armées de la République... et comte de l'Empire... Ma compagne me communiqua elle-même la grande nouvelle. Elle paraissait ravie ; sa corbeille était une merveille de splendeur. Sa belle-famille la comblait. Son futur mari, orphelin de mère, se montrait fort épris. Pour installer dignement la jeune épousée, il abandonnait l'antique logis de la montée du cimetière pour l'hôtel de la marquise de Ruvigny qu'il venait d'acheter tout meublé aux héritiers de la douairière. Il le fit remettre à neuf ; les tentures furent renouvelées, des meubles anciens choisis parmi les plus beaux furent disposés dans les salons ; un personnel soigneusement trié sur le volet fut engagé, et la cérémonie eut lieu.

« Au retour du voyage de noces, Amet ne présenta sa femme à personne. Habituelle à vivre dans le monde, Elvire s'enferma dans la somptueuse demeure aménagée pour elle et n'en sortit plus. Je croyais mon amie malheureuse de cet isolement et résolus de m'en enquérir. Je la guettai, un dimanche, à la sortie de la messe. Elle vint à moi, avec élan, me vanta avec enthousiasme la bonté de son mari, la douceur de son existence comblée et les joies où la plongeait sa maternité prochaine.

Etonnée, je n'osai lui adresser aucune remarque ; puisqu'elle était satisfaite de son sort, à quoi bon me tourmenter ?

« D'ailleurs, je venais de me marier moi-même ; j'étais ravie, je voyageais énormément et j'oubiais mon amie de couvent. Un jour, j'appris, par hasard, la naissance de son fils. Cinq ans plus tard, elle me fit savoir la venue au monde de Floriane. Six mois après, elle s'éteignait doucement entre son mari et sa belle-sœur désespérés tous deux.

« Plusieurs années s'écoulèrent. Les Amet continuaient à vivre entre eux, sans se mêler au monde. Ils mirent leurs enfants en pension : le fils en Angle-

terre, au collège d'Eton. La fille au Sacré-Cœur, à Rome.

« Le temps passa. Johannès rentra à Roquenoire, s'associa avec son père dans son commerce, s'éloigna avec persistance de la jeunesse du pays et s'absenta souvent.

« Je ne m'intéressais plus du tout à cette famille. Je finis par la chasser tout à fait de ma mémoire. Les Amet ne me recherchaient guère, d'ailleurs. D'un autre côté, mon mari...

Un imperceptible mouvement d'yeux de Céline d'Annoncier l'arrêta. Elle devint écarlate. Pour masquer son interruption, elle feignit d'être prise d'une violente quinte de toux.

L'accès passé, elle conclut très vite :

— Je n'ai jamais aperçu Floriane. Sans doute, fidèle aux traditions des siens elle se tient confinée au logis. Vous me dites, Monsieur de Puyverdon, qu'elle est jolie, j'en suis charmée et m'en réjouis pour elle. La beauté est un don si précieux...

Elle soupira, tapota sa robe, enfonça les mains dans son manchon, changea brusquement le cours de l'entretien et demanda à brûle-pourpoint :

— irez-vous au prochain bal de Madame Rochère, Monsieur ?

Armand avait écouté avec un intérêt passionné l'histoire racontée par Adèle. Un peu étourdi par la question si différente de l'objet de ses pensées intérieures, il fut un instant sans répondre. Il se ressaisit enfin et murmura :

— Oui, je pense...

Le domestique apportait le thé.

Mme d'Annoncier se leva pour le verser dans les tasses. Le percepteur était trop nerveux ; il n'en accepta point et se retira.

En regagnant l'hôtel Amet, il ne pouvait s'empêcher de songer :

« Pourquoi mes propriétaires se tiennent-ils ainsi à l'écart ? Quelles sont les raisons de leur sauvagerie ? »

CHAPITRE V

Avril était venu. Un printemps précoce réchauffait la campagne enfin allégée des brumes de l'hiver. Dans le jardin de l'hôtel Amet, les arbres étalaient leurs feuilles tendres et d'un vert éblouissant. Déjà, les lilas redressaient leurs thyrses orgueilleux, les aubépines embaumait et les grappes dorées des cytises étincelaient parmi la ramure fraîche des fourrés.

Depuis près d'un mois, le baron de Buel, tout à fait rétabli, était parti pour Cœur-de-Loup. La comtesse de Cardonne et son mari l'y avaient accompagné. Mme de Bance, attristée par un deuil récent, avait fermé son salon. Céline d'Anoncier voyageait en Provence, avec sa famille, et M. de Puyverdon, privé de ses intimes, trouvait le temps long. Sa mélancolie native, un instant atténuée, reparut. Insensiblement, l'ancien colonel de la Garde se prit à songer à ses années de gloire militaire et les regretta.

Du temps de son Empereur vénéré, le début de la belle saison amenait toujours une nouvelle entrée en campagne. Bien reposés pendant la trêve hivernale, les officiers se montraient radieux de repartir. Avec fièvre, ils faisaient leurs préparatifs, renouvelaient leur équipement et se mettaient en route, le cœur battant d'espérance en des victoires prochaines.

Quand Armand comparait sa vie mouvementée d'alors avec l'existence monotone et calme qu'il menait depuis son arrivée à Roquenoire, il se sentait devenir enragé. Il déplorait la nécessité d'occuper un poste si peu fait pour son âme ardente et chevaleresque.

Ses nouvelles habitudes, uniformément semblables, l'irritaient. Il eut donné beaucoup pour repartir très vite aux armées. Les feux du bivouac, les nuits sous la tente lui manquaient ; sa quasi-inaction pesait à sa jeunesse vigoureuse, mais il se sentait incapable de secouer la torpeur qui l'accabliait.

A force de ruminer ces souvenirs, il prit en dégoût ses obligations nouvelles. Son isolement devint plus lourd. Au lieu de chercher à l'atténuer et à se mêler aux quelques hommes de son âge demeurés à la ville, il

déserta le cercle, dédaigna la société de ses semblables et se confina au logis. Bientôt, son unique distraction consista à s'accouder à sa fenêtre, et à regarder le jardin dont les épaisses frondaisons s'étageaient aux flancs de la montagne.

Chaque soir, après le repas solitaire qu'il prenait toujours chez la mère Durieu, il regagnait à la hâte la rue des Carmélites, dépouillait son habit de ville, passait un vêtement de chambre, en molleton blanc, et s'installait à son observatoire.

Il y demeurait longtemps. Son front, exposé à la brise nocturne, se rafraîchissait peu à peu... Sa fièvre se calmait ; la paix descendait en lui. Une à une, les heures s'égrenaient dans l'ombre des bosquets déserts. L'horloge du couvent voisin sonnait minuit. Alors, l'ancien dragon de la Grande Armée refermait sa fenêtre, rentrait dans sa chambre et se couchait.

Un soir, il était comme de coutume appuyé au rebord de sa croisée, quand un murmure qui s'élevait du massif de grenadiers sauvages plantés au-dessous de son appartement, attira son attention. Deux personnes, assises sur un banc demi-circulaire logé parmi les arbustes, devisaient ensemble. L'écho de leurs voix montait aux oreilles du jeune homme ; mais aucune des paroles échangées ne lui parvenait. Au bout d'une heure de chuchotements, un bruit de feuillages froissés retentit, des pas légers craquèrent sur le sable de l'allée, et deux silhouettes vêtues d'étoffes claires se dirigèrent vers les fontaines creusées au centre du parterre.

Armand reconnut Floriane et sa tante.

La belle créature avait toujours son allure royale. Elle marchait légèrement inclinée vers sa marraine, dont elle entourait la taille de son bras nu. Sa longue robe blanche aux multiples volants balayaît le gravier et les pans de son écharpe de mousseline flottaient autour d'elle comme d'immenses papillons azurés.

A la clarté de la lune, dont les pâles rayons argentaien le groupe de marbre disséminé au hasard des pelouses, le percepteur admirait les soyeuses boucles fauves massées en couronne sur le front de la promeneuse. Il voyait les mouvements de ses épaules, l'on-

dulation de son buste. Elle parlait avec animation. Armand en fut étonné. Comment ? La merveilleuse statue sortait donc quelquefois de son immobilité ? Elle était capable de perdre son indifférence impassible ?

Cependant Mlle Roseline et sa filleule se dirigeaient vers le fond du jardin, à l'endroit où les ruines d'un petit temple grec se dissimulaient au milieu d'un massif de sapins, de mélèzes et de sycomores, et se perdirent parmi les arbres.

M. de Puyverdon attendit longtemps leur retour. Ce fut en pure perte. Les promeneuses ne reparurent point.

Alors, las de compter les heures, le percepteur tira ses volets et gagna son lit. Mais il ne put fermer l'œil de la nuit. Sans cesse, il songeait aux deux femmes attardées dans le parc et se creusait la cervelle pour deviner ce qu'elles y faisaient.

Le matin suivant, il croisa tante Rosie dans le vestibule :

— Je suis ravie de vous rencontrer, Monsieur, dit-elle. Mon frère m'a chargée d'un message verbal pour vous. Il m'a priée de mettre le parterre et le parc à votre disposition. Vous pourrez y descendre à toute heure et vous y installer tout l'après-midi avec vos livres, si cela vous agrée.

Le jeune homme se confondit en remerciements, mais se défendit d'accepter.

— Je crains d'être indiscret, ajouta-t-il.

— Pourquoi ? Vous ne nous gênez guère. Le domaine est vaste. Vous pourrez y circuler à loisir sans nous importuner.

Elle sourit, puis, une légère timidité dans le regard, elle acheva :

— Si nous ne craignions d'abuser de votre complaisance, nous serions enchantées, Floriane et moi, si vous daigniez nous rejoindre, lorsque nous sommes au jardin, après souper. Ma nièce désire de prendre votre avis sur certaines lectures dont on lui a parlé chez sa tante Chamarande, à Lyon.

Elle eut un sourire pâle et acheva :

— Nous sommes de vraies ignorantes ; nous nous tenons tellement éloignées du siècle. Vous êtes Parisien d'habitudes ; votre documentation, votre expérience

nous seraient précieuses.

Le cœur d'Armand battit dans sa poitrine. Il allait revoir de près la belle jeune fille au regard de bleuet foncé ; la contempler à son aise, entendre le son harmonieux de sa voix d'or.

Avec empressement et reconnaissance, il se mit à la disposition de ces dames.

— Vous nous trouverez dans le bosquet de grenadiers, sous vos fenêtres ; nous nous y tenons habituellement, compléta la bonne demoiselle.

... De cette minute, l'ancien officier de la Garde ne trouva plus le temps de s'ennuyer. Chaque après-midi, lorsque le courrier de la perception était expédié, le nouveau fonctionnaire descendait dans le parc. Il y trouvait la tante et la nièce. Installées sur leur banc favori, les deux femmes l'accueillaient gracieusement. Toujours extrêmement froide, Floriane parlait peu ; mais elle écoutait avec une attention religieuse les paroles de M. de Puyverdon. Tout en tirant l'aiguille, elle ne perdait pas un mot des explications de l'aimable causeur. Sous son apparence effacée, la jeune fille était extraordinairement cultivée. Elle avait beaucoup lu. Son adolescence s'était passée à courir les routes entre Roquenoire et l'Italie, où elle avait été élevée, et ces randonnées perpétuelles avaient largement ouvert son intelligence et meublé son esprit.

Armand éprouva bientôt une satisfaction profonde à se sentir le guide artistique et littéraire de cette charmante fille. Peu à peu, la douceur de cette existence si régulièrement peuplée de joies saines, l'envahit. Ses désirs anciens le reprurent. Il se remit à former ce rêve éblouissant de vivre pour quelqu'un, et il aspira de tout son être à la félicité sublime de se consacrer à une femme, pour l'aimer et la protéger.

Jusqu'alors, il n'avait jamais réellement songé au mariage. Bien qu'il fût le dernier de son nom, il avait oublié, au milieu de la vie turbulente des camps la loi aristocratique, dont les termes interdisent aux vieilles races de s'éteindre.

Ses entretiens quotidiens avec les dames Amet le jetèrent dans un monde d'idées nouveau. Cette existence conjugale, à laquelle il ne s'était point préparé en-

core, passa devant ses yeux comme une vision enchanteresse. Insensiblement, il se prit à envisager une longue suite de jours heureux et calmes, passés tout entiers au coin du foyer familial, entre le berceau d'un enfant et le regard d'une compagne aimante et fidèle.

Sans y prendre garde, il souhaita l'existence si noble, si paisible et si bien remplie du gentilhomme campagnard. Il s'imagina le bonheur qu'il éprouverait à terminer ses jours dans un riant manoir planté au versant d'une colline et entouré de forêts giboyeuses, où il pourrait chasser à cœur joie.

Un long mois s'écoula de la sorte. Les entretiens de M. de Puyverdon avec ses propriétaires se prolongeaient chaque soir un peu plus.

Un jour, à l'occasion d'une fête locale, la tante Roseline pria son locataire à dîner. Sans l'ombre d'une hésitation, le fonctionnaire accepta. Il eut l'étonnement de se trouver dans une salle à manger somptueuse entièrement tendue de verdures de Flandre et devant une table servie avec une profusion d'argenterie de cristaux et de porcelaines précieuses.

Deux domestiques en livrée sombre venaient au service. La chère était abondante et choisie. Armand passa une soirée délicieuse.

L'intimité de M. de Puyverdon et des dames Amet s'accrut de ce fait.

Maintenant, il soupa tous les dimanches avec elles, et devenait moins cérémonieux, plus familier avec la nièce. Souvent, il demandait à Floriane de jouer de la harpe pour lui. Elle s'exécutait sans se faire prier. Musicienne délicate et sensible, elle faisait preuve d'un sens exquis des nuances et de l'harmonie. Son jeu brillant et souple enchantait l'ancien colonel. Il lui exprimait son admiration en termes chaleureux. Touchée de ses éloges, l'artiste rougissait, détournait la tête et pour mieux lui dérober son émoi, quittait le salon.

La belle statue s'animait. Son cœur jusqu'alors glacé se réchauffait, battait moins régulièrement. Un trouble inconnu pénétrait son âme candide. Elle attendait avec impatience la venue quotidienne du perceleur. Sans se l'avouer à elle-même, elle comptait les heures écou-

lées entre chacune de leurs rencontres. Mais ces impressions si vives et si profondes n'étaient perceptibles pour personne autour d'elle. Toujours aussi distante, perpétuellement silencieuse et glaciale, elle cachait sous une réserve sévère, la tempête naissante dont son être était agité.

Le dimanche suivant, M. Amet et son fils rentrèrent au logis. Leur retour ne modifia rien aux habitudes prises. Le repas fut seulement un peu plus copieux. La présence du maître de la maison ajouta néanmoins quelque solennité au repas de famille. Le négociant se montra particulièrement courtois avec le perceuteur. En termes choisis, il le remercia de sa complaisance à l'égard de sa sœur et le pria de considérer sa maison comme la sienne.

En dépit de ces aimables phrases, il demeurait d'une impassibilité invraisemblable. A son contact, Armand se sentait pris de ce malaise étrange dont il avait été obsédé au début de son séjour dans la maison. Ce colosse rigide l'impressionnait. Pour comble, Johannès, de plus en plus hagard, conservait un silence menaçant. A peine articulait-il quelques syllabes incohérentes en réponse aux compliments de M. de Puyverdon. Par exemple, il se rattrapait de son mutisme lorsqu'il se trouvait auprès de sa sœur. Dès que Floriane lui adressait la parole, il redevenait souriant et calme; sa conversation se faisait normale et il s'exprimait, comme son père, avec une rare distinction.

M. Amet ne fut pas long à s'apercevoir du plaisir que prenait son locataire à rencontrer sa fille. Très vite, il devina quel merveilleux espoir germa dans le cœur de cet officier désesparé par la ruine de ses ambitions militaires ; il comprit à quel point ce jeune colonel navré de la chute de son Empereur, serait heureux de trouver enfin le port et de s'y ancrer entre une épouse choisie entre toutes et une famille disposée à le choyer. Il résolut avant de repartir en voyage, de permettre aux jeunes gens de se connaître davantage et de s'apprécier mieux.

De cet instant, Mlle Roseline se créa d'impérieux prétextes pour s'éloigner au milieu d'une discussion entamée. Tout d'abord, une légère contrainte en résulta.

Génés d'être seuls, Floriane et Armand éprouvèrent une sorte de timidité à s'entretenir tête à tête. Mais, bientôt, ils s'accoutumèrent à cette liberté et, sans se l'avouer, ils désirèrent de la prolonger.

Pendant un mois, ils se virent à toute heure. Assis côte à côte, comme frère et sœur, ils s'abandonnaient à cette causerie intime et charmante de deux enfants qui s'aiment et l'ignorent encore.

Lorsque M. de Puyverdon regardait la jeune fille, celle-ci rougissait. Lorsqu'elle levait ses grands yeux d'azur sombre sur Armand, il tressaillait.

Un matin, le percepteur se leva complètement subjugué par la grâce souveraine et l'angélique réserve de Floriane. Il n'en doutait plus : la fille de son propriétaire était la compagnie idéale pour lui.

« Auprès d'elle, songeait-il, je serais l'être le plus heureux de l'univers. Elle me ferait goûter à une existence nouvelle... Tous mes vœux seraient comblés. »

Ce rêve de bonheur, cette espérance d'un avenir à deux dont ses songeries solitaires étaient peuplées, se fit tout à coup si tenace, que l'idée de mariage s'ancra définitivement dans son esprit.

Une seule chose arrêtait son élan : la froideur persistante et vraiment incompréhensible de Mlle Amet.

Certes, il n'en pouvait douter, Floriane l'aimait. Un homme habitué à courir le monde ne saurait se tromper à certains indices. Les pâleurs suivies de silences, l'incarnat subit de la jeune fille parlaient éloquemment pour elle. Cependant, elle demeurait toujours distante, réservée dans son attitude et tellement déconcertante, dans sa façon d'agir, qu'il ne savait à quel parti s'arrêter.

Néanmoins, ses dernières hésitations tombèrent. Déterminé à passer outre à toutes ces considérations, il demanda un entretien confidentiel au marchand de grains.

— Monsieur, lui dit-il, j'aime Mlle Floriane ; je viens vous prier de me faire l'honneur de m'accorder sa main.

Sa voix tremblait en prononçant ces mots. Subitement, il redouta une réponse négative. Il n'en fut rien. Conservant toute sa raideur habituelle, M. Amet

le remercia de la faveur qu'il faisait à sa maison. Sans même consulter l'intéressée, comme s'il eût connu depuis longtemps les sentiments de sa fille, il donna le consentement souhaité.

En véritable homme d'affaires, habitué à régler sur le champ les questions les plus importantes, le vieillard continua :

— Je constitue six cent mille francs de dot à ma fille. Les valeurs représentant cette somme seront déposées chez mon notaire à Avignon. Il vous les remettra ou vous en servira les revenus, à votre choix. En outre, j'ai l'intention d'aménager, pour votre usage particulier, le premier étage de cette maison. En raison de l'isolement où se trouve fréquemment ma sœur, je vous demanderai de continuer à prendre vos repas avec elle. Je suis souvent absent. La pauvre fille s'ennuierait trop si elle se trouvait privée de la société de sa filleule.

Etourdi par cette fortune énorme, ahuri de la désinvolture de ce père qui réglait le mariage de son héritière comme la vente de ses sacs de blé, M. de Puyverdon fut dans l'impossibilité absolue de prononcer une parole.

Cependant, et sans paraître surpris du mutisme de son interlocuteur, M. Amet continuait :

— Si vous m'en croyez, la cérémonie pourra avoir lieu au milieu du mois d'août. Vous partirez le jour même pour votre voyage de noces. Les lacs italiens sont splendides à cette époque de l'année. En y conduisant Floriane, vous réaliserez un de ses désirs.

Il se leva. L'entretien était terminé. Armand avait encore une foule de choses à dire. Il n'en eut pas le temps. Le comte poursuivait :

— Les fiançailles auront lieu ce soir. Nous vous attendrons à six heures pour dîner.

Il tendit la main à son futur gendre et ferma la porte derrière lui.

Bouleversé par la rapidité de ces décisions, Armand remonta chez lui. Sa tête tournait un peu. Ses jambes flageolaient. Comme tout avait été vite terminé ! Pourquoi le vieillard n'avait-il pas appelé sa fille ? L'heureux promis eût aimé à la voir. Décidément, ces Amet

ne faisaient rien comme les autres.

Le percepteur passa l'après-midi à échafauder cent projets riants. Sur le soir, il revêtit son plus beau costume, prit dans sa cassette un superbe diamant, suprême vestige des splendeurs de sa famille, et comme six heures sonnaient, il se présenta chez son propriétaire.

La famille était réunie dans le salon Louis XVI. Johannès et son père occupaient les angles de la cheminée. Vêtus de redingotes de velours noir à jabots de Malines, ils avaient fort grand air. Aux côtés de son frère, Mlle Roseline étalait les innombrables petits plissés de sa robe de taffetas amarante. Des bijoux splendides ornaient son col et ses bras. Une ferronnière de brillants retenait ses cheveux crépus.

Un peu à l'écart, Floriane, tout en rose, des jacinthes dans ses boucles ardentes, brodait au tambour.

A l'entrée de M. de Puyverdon, la famille se leva. Les femmes plongèrent dans une révérence ; les hommes tendirent la main.

Avec la permission du maître de la maison, Armand glissa au doigt de la jeune fille l'anneau des accordailles.

— Toutes les fiancées de ma race l'ont porté avant vous, dit-il. Elles furent d'heureuses épouses. Je vous promets d'user toutes mes forces à réaliser votre félicité.

— Je vous crois, balbutia Floriane.

Une minute d'agitation suivit. Tout le monde se congratulait, puis le salon retomba dans son calme habituel, et la conversation s'engagea sur des sujets d'une banalité navrante.

Au moment de passer à la salle à manger, Johannès, muet à son habitude, s'approcha de son futur beau-frère :

— Je suis fier de vous voir entrer dans notre famille, dit-il. Ma petite sœur sera heureuse avec vous.

Puis, il sombra dans son silence accoutumé.

La cérémonie eut lieu le 25 août à minuit.

L'heure tardive et aussi le désir formel de la jeune épousée empêchèrent Armand de convoquer ses relations à la bénédiction nuptiale. Elle leur fut donnée, à la chapelle des Carmélites, par l'évêque d'Héliopolis.

Les témoins des mariés : deux anciens dragons de la Garde, pour M. de Puyverdon ; Johannès et son oncle de Chamarande, pour Floriane, y assistèrent seuls.

Les amis du percepteur étaient, comme par hasard, éloignés de Roquenoire. Ils écrivirent des lettres complimenteuses, envoyèrent de riches cadeaux, mais aucun ne fit l'effort de se rapprocher à cette occasion.

Tout à sa joie, le jeune homme ne remarqua pas cette indifférence. Sa fiancée était si belle ! Jamais, les lignes parfaites de son visage ne lui avaient paru aussi pures. Sous les dentelles précieuses, dont sa toilette était drapée, elle avait l'air d'une impératrice. Armand ne cessait de la contempler. Son enthousiasme rayonnait ailleurs, mais il n'était pas assez vibrant sans doute, car il ne put dégeler sa nouvelle parenté. Rides, graves, impassibles, les Amet accomplissaient les moindres rites du cérémonial sans qu'un muscle de leur visage trahît leurs impressions intimes.

A l'issue du souper offert par sa nouvelle famille, le jeune marié et sa femme montèrent en chaise de poste.

Selon la volonté de Floriane, ils partaient pour le Lac Majeur.

CHAPITRE VI

Leur voyage fut un véritable enchantement. Ils l'effectuèrent par petites étapes, dans leur voiture, avec leurs chevaux et leurs domestiques particuliers. Pendant six semaines, ils allèrent au gré de leur fantaisie, obéissant à leurs seuls caprices et s'arrêtant dans la première auberge venue, lorsque le site environnant les séduisait.

Par une entente tacite, ils choisissaient, de préférence, pour y séjourner, les bourgades écartées de la grand'route, trop encombrée de véhicules pour leur goût.

Armand était au comble de la joie. Chaque jour, il découvrait à sa femme une perfection nouvelle. De son côté, Floriane semblait ravie de son nouvel état. Soumise aux désirs de son mari, elle se montrait, dans les moindres choses, tout à fait attentive à lui obéir ;

cependant, sa froideur native ne s'atténua pas.

Constamment silencieuse, réservée, elle ne manifestait aucun de ces enthousiasmes puérils dont les nouvelles mariées sont prodigues. Aucun paysage ne lui arrachait des cris d'admiration ; elle regardait les montagnes et les lacs avec cette gravité sereine qui lui était familière, conservait par devers elle ses impressions et ne les communiquait jamais à son compagnon.

Armand prenait cette attitude pour de la timidité. Il croyait sa jeune femme encore étonnée de son changement d'état et il comptait sur le temps pour dégeler cette belle statue.

Cependant, les jours s'envolaient. Le congé du percepteur touchait à son terme. Bientôt, le couple dut prendre le chemin du retour.

Mme de Puyverdon ne montra aucun regret de quitter les rives enchanteresses de l'Isola Bella. Avec son impassibilité ordinaire, elle s'éloigna de ce pays où elle avait apprécié les qualités délicates et tendres de son époux et regagna Roquenoire sans avoir laissé paraître la moindre amertume.

Dès le lendemain, elle reprit ses habitudes passées. Installée avec son mari au premier étage de la demeure paternelle, Floriane se montra fort satisfaite du mobilier luxueux disposé dans son appartement. Mlle Roseline et le comte Amet avaient accumulé les merveilles dans les salons et les chambres réservés au nouveau ménage. Cependant, elle en jouissait fort peu. Dès le matin, elle descendait chez sa tante, s'asseyait auprès de la fenêtre du boudoir chinois, cherchait sa broderie dans sa corbeille à ouvrage et se mettait au travail. Son mari la retrouvait à la même place lorsqu'il apparaissait au moment du déjeuner. Elle s'y tenait encore le soir, lorsqu'il rentrait.

Toujours empressée à lui être agréable, la jeune femme lui demandait à quoi elle pourrait s'employer pour le distraire, se mettait au piano, prenait sa harpe, ou préparait les pièces de l'échiquier.

Après le repas, le ménage demeurait avec la bonne tante Roseline. Celle-ci était radieuse. Le mariage de sa nièce l'enchantait. Elle avait rajeuni. Sa froideur s'était considérablement adoucie... Rassurée sur l'ave-

nir de sa filleule, elle se laissait aller à la douceur de vivre et s'employait de son mieux à prévenir les moindres désirs de ceux qu'elle considérait comme ses enfants.

Des semaines s'écoulèrent. Le mois de novembre s'achevait ; la ville se repeuplait. Mme d'Annoncié était rentrée ; la comtesse de Bance reprenait ses réceptions. La douairière de Cardonne réinstallée pour l'hiver organisait une fête de charité.

— Nous devrons faire quelques visites, annonça un soir M. de Puyverdon, en s'asseyant auprès de sa compagne. Mes amis sont là, je tiens à vous présenter chez eux.

Les lèvres de Floriane se contractèrent ; ses paupières battirent. Coup sur coup, elle tira l'aiguille et ne répondit point. Le percepteur continua :

— Vous avez certainement de jolies toilettes à étrenner. S'il en était autrement, je vous prieraient de courir chez votre fournisseur habituel et de commander un ajustement de gala... Je désire vous voir parfaitement habillée. Les femmes dont vous ferez désormais votre société sont toutes élégamment parées... Je serais navré si vous leur étiez inférieure sur ce point.

La jeune femme persista dans son mutisme, s'inclina davantage sur son métier à broder et travailla activement.

Armand poursuivit :

— Le préfet d'Avignon annonce un grand bal pour le 26 décembre. Toutes nos relations y sont conviées. Je suis fonctionnaire, je dois y paraître. Vous êtes belle, mon amie, je serai fier de vous, ce soir-là.

Floriane échangea avec sa tante un regard épouvanté. Avec effort, elle redressa la tête et leva sur son mari ses prunelles effarouchées :

— Comment, fit-elle, vous désirez me contraindre à voyager en cette saison ?

— Mais oui, ma chère, j'ai cette exigence...

Mlle Roseline intervint pour articuler :

— Vous n'y songez pas, mon neveu. Ma filleule n'est pas accoutumée à courir les routes au cœur de l'hiver. Ce serait folie de lui demander de vous accompagner à cette fête... pour laquelle...

— Je l'en prierai néanmoins, coupa le percepteur. Je dois remplir les obligations de ma charge. Le milieu dont je suis l'ordonné. Et puis, je veux éviter de permettre aux curieux de clabauder... à nos dépens.

— Nous vivons pour nous, sans nous préoccuper de l'avis des autres.

— Je ne saurais dédaigner le bavardage de mes semblables et ne pourrais tolérer que la malignité publique s'exerçât à mon endroit.

Il avait haussé le ton. Une expression sévère durcissait ses traits. Il se leva, fit deux tours rapides dans la pièce, revint vers sa femme et articula d'un ton ferme :

— Je vous ai priée de vous tenir prête à m'accompagner à la Préfecture, le 26, ma chère amie. Je renouvelle ce désir. Je compte sur votre bonne volonté pour y céder. Je serais désolé si vous me forciez à insister.

Il s'inclina devant la bonne tante Roseline, fit un geste de la main à Floriane, puis conclut :

— Un rapport important m'oblige à vous quitter plus tôt, ce soir. Excusez-moi. Je passe dans mon cabinet. Vous me retrouverez chez nous, lorsque vous vous retirerez.

Il était contrarié. Cette discussion, la première depuis son mariage, le plongeait dans une irritation profonde. Il regrettait presque d'avoir abordé la question des visites. Cependant, il était indispensable qu'il présentât Floriane aux notables du département. Pourquoi la jeune femme s'en étonnait-elle ? Elle devait pourtant s'attendre à suivre son époux dans le monde. Au temps de leurs fiançailles, Armand avait maintes fois décrit le salon de ses amis ; il était sous-entendu qu'elle connaîtrait à son tour, le boudoir indien de Mme de Bance, les galeries Louis XIV de Mme d'Anoncier et qu'elle rencontrerait chez la comtesse de Cardonne le baron de Buel, sans lequel nulle fête élégante ne pouvait avoir lieu.

Vraiment, la sauvagerie des Amet était excessive. Devenue marquise de Puyverdon, leur fille ne pouvait persister dans cet isolement ridicule et étrange.

Insensiblement, les doutes dont il avait été si long-temps hanté, l'envahirent à nouveau. Assis devant son

bureau, la tête enfouie entre ses mains, il réfléchit longtemps.

Pourquoi sa femme s'obstinait-elle à fuir le prochain ? Pour quelles raisons Mlle Roseline paraissait-elle trouver naturelles les habitudes de sa nièce ? D'où leur venait à tous, ce mépris du monde et de ses lois ?

Il en était là de ses réflexions, lorsque la portière se souleva ; le visage éblouissant de Floriane apparut dans l'encadrement de l'étoffe soyeuse.

— Je ne vous dérange pas ? fit-elle doucement.

Un sourire égaya le visage pensif du percepteur. Il affirma :

— Votre présence n'est jamais importune, ici ; et vous le savez bien.

La jeune femme s'avança, prit son courage à deux mains, et proféra :

— Je venais pour...

Elle hésita, posa sa main blanche sur le bras de son mari et acheva, d'un trait :

— Pour vous demander pardon. Je suis vraiment trop sotte créature, et ma crainte des étrangers me rend stupide à l'excès. Puisque cela vous fait plaisir, je vous accompagnerai chez la Préfète. Dès demain, je m'occuperais de ma toilette.

Rouge comme une cerise, elle ajouta :

— Je tiens à vous faire honneur.

... Lorsqu'Armand entra chez sa femme dix minutes avant de monter en voiture pour se rendre à la réception préfectorale, un cri d'admiration lui échappa.

Debout devant son miroir, Floriane mettait la dernière main à sa toilette. Entourée d'une vapeur de tulle bleuté dont les bouillonnés formaient autour d'elle une mousse légère, la jeune femme semblait une déesse au milieu des nuées.

Un admirable collier de saphirs entourés de brillants retombait sur sa poitrine ; les mêmes pierreries pendait à ses oreilles, brillaient à ses bras, agrafaient sa ceinture et s'arrondissaient en diadème parmi ses boucles fauves. Une écharpe faite d'un tissu semblable à celui de sa robe, un bouquet de myosotis, et un éventail à monture d'or complétaient son ajustement.

— Comme vous êtes belle, mon cher trésor, s'écria le jeune mari. Toutes les femmes vous jalouseront, tantôt...

Il baissa la petite main tendue vers lui et ajouta :

— Je suis fier de vous...

Elle baissait la tête, confuse de ces compliments. Des minutes passèrent, au bout desquelles elle leva ses grands yeux vers Armand, puis demanda :

— Je vous plais ? Vous me trouvez assez élégante ?

— Pouvez-vous poser cette question ? Vous ne vous êtes donc pas regardée ? Vous éblouissez, tout simplement...

Il l'enveloppa dans une pelisse de velours azuré, doublée d'hermine, lui prit le bras et descendit avec elle au rez-de-chaussée, où Mlle Roseline tricotait, seule, au coin du feu.

Après quelques exclamations et recommandations de la vieille fille, les jeunes époux montèrent en voiture.

En une heure, ils franchirent la distance qui les séparait du chef-lieu. Une foule d'équipages encombrait les abords de la Préfecture. Tout un peuple de valets chamarrés de dorures se tenaient dans la cour, prêts à s'élancer pour ouvrir les portières, abaisser le marchepied des voitures, dont le défilé se poursuivait sans interruption.

M. de Puyverdon prit le bras de sa femme et la guida vers l'escalier. Entre une double haie de curieux massés sur les degrés, il la conduisit au premier étage où se tenaient les maîtres du logis.

La voix du majordome glapit :

— Monsieur le percepteur de Roquenoire et la marquise de Puyverdon.

Floriane plia le genou dans une révérence savante. Le haut fonctionnaire formula un compliment. Sa femme lui tendit la main. Dans la salle de bal, un silence se fit. Toutes les têtes se tournèrent vers la porte.

L'immense pièce étincelait de lumières. Des fleurs et des plantes vertes la garnissaient à profusion. Une véritable cohue élégante et bariolée se pressait entre les lambris dorés. Dans un angle de la salle, tout au fond, auprès d'une fenêtre drapée de rideaux pourpres, la petite coterie de Roquenoire avait élu domicile.

Le bras de sa compagne pressé contre le sien, M. de Puyverdon se dirigea vers ses amis, leur présenta Floriane et manifesta une grande joie de les rencontrer.

En écoutant ses amabilités, Adèle de Bance et Céline d'Anoncier s'écartèrent pour faire place entre elles à la marquise. D'un œil expérimenté, elles jugeaient la toilette, les bijoux de la nouvelle venue, ne trouvaient rien à critiquer à sa parure et se mettaient à l'accabler de compliments.

Sous l'averse de louanges dont elle était submergée, Floriane devenait écarlate. Ballotée de l'une à l'autre de ces mondaines habituées au commerce du monde, la malheureuse perdait pied.

Une angoisse visible se lisait sur ses traits. Elle tournait vers son mari ses larges prunelles écarquillées par l'effroi, comme pour lui demander de venir à son aide, de l'arracher aux deux bavardes dont les questions extravagantes l'ahurissaient.

Armand ne s'occupait pas d'elle. Aux prises avec la comtesse de Cardonne, il décrivait par le menu les splendeurs de l'automne italien et la satisfaction qu'il avait éprouvée à visiter Milan.

Heureusement pour la jeune femme, l'orchestre pré-ludait une contredanse. Aussitôt, les couples se formèrent ; le perceuteur se retourna vers Floriane, lui offrit la main :

— Si vous le voulez, mon amie, fit-il, je serai votre cavalier.

Un sourire heureux fut la réponse de la jeune femme. Ils se mirent en place pour le quadrille. Mme de Bance et M. d'Anoncier leur faisaient vis-à-vis. Madame de Puyverdon dansait comme un sylphe. Le rythme de la musique seyait délicieusement à sa taille élancée ; chacun de ses mouvements avait une grâce infinie.

De sa place, la comtesse de Cardonne dévisageait la marquise. Son lorgnon sur le nez, elle étudiait les moindres évolutions de la charmante créature.

— Elle est vraiment fort belle, cette fille de négociants anoblis, confia-t-elle à son neveu de Buel, assis à sa droite. Sa robe est un chef d'œuvre de goût et

d'élégance... Ses joyaux valent une fortune... Il fait bon.

Le baron l'interrompit :

— Prenez garde, ma tante, souffla-t-il à mi-voix ; on pourrait entendre ; je ne voudrais en rien désobliger Armand.

La douairière approuva :

— Vous parlez sagement, mon ami... Cependant, cette histoire est fort ennuyeuse pour nous. Je serais obligée d'accueillir aimablement cette belle personne et de lui rendre ses visites pour l'amour de son mari.

Elle soupira avant d'ajouter :

— Ah ! s'il ne vous avait pas si affectueusement soigné lors de votre congestion pulmonaire, je ne lui pardonnerais point de s'être si sottement encanaillé... Car enfin, ces Amet sont riches, comtes de l'Empire, mais...

Le quadrille s'achevait ; les danseurs regagnaient leurs sièges. Floriane et le marquis reprenaient leurs places.

— Comptez-vous recevoir beaucoup, cet hiver ? demanda tout à coup Céline d'Anoncier à la nouvelle venue.

Un trouble profond se lut sur le visage de l'interpellée :

— Je ne sais pas encore, bégaya-t-elle. Je n'y ai pas songé. Peut-être... si mon mari le désire...

Son interlocutrice eut un air étonné.

— Vous êtes cependant largement installée, votre hôtel est vaste ?

— Bien sûr ! répondit Floriane.

Elle se tut, regarda le baron occupé à discuter avec Armand et le comte de Cardonne ; puis, pour se donner une contenance, ouvrit son éventail et se mit à étudier le coloris des fleurs dont il était décoré.

Mme d'Anoncier comprit qu'elle ne désirait pas poursuivre l'entretien ; elle porta vers le comte de Bance ses frais d'amabilité et se lança avec lui dans une conversation éperdue. Bientôt un officier vint la chercher pour une rédova. De cette minute, elle ne cessa de danser.

Floria ne demeurait pas sur sa chaise. Elle valsa avec le baron de Buel, figura dans une polonaise avec

M. d'Anoncier, dans un quadrille avec le préfet et une mazurka avec le général.

Pendant ces divertissements, elle ne cessa de provoquer l'admiration de l'assemblée :

— Elle est trop belle, en vérité, confessait un jeune attaché au parquet ; ce colonel de Puyverdon a beaucoup de chance.

— Sans doute... Néanmoins, je ne l'envie pas, riposta un capitaine de lanciers. Cette ravissante poupée fait preuve d'une sottise incomparable. Chez elle la grâce du visage égale la pauvreté de l'esprit. Lorsque son mari aura pris l'habitude de l'avoir à ses côtés, il s'apercevra de sa nullité, et le ménage battra de l'aile. Vous verrez...

Cependant, Floriane, seule, dans son coin, demeurait impassible et distante. A côté de la liberté d'allures des autres invitées, sa réserve devenait de la gaucherie. Tout en discutant avec un avocat du barreau de Marseille, dont il avait été naguère le camarade de table, Armand s'apercevait du vide fait autour de sa femme et, secrètement, il en souffrait.

Pourquoi cette splendide créature demeurait-elle guindée et revêche au milieu de tous ces gens aimables, empressés à lui adresser des louanges ? Sa haine du monde était donc bien grande ? D'où lui venaient cet air accablé, cette expression effrayée, sa tristesse ?

Il abandonna son interlocuteur, s'approcha de la belle délaissée et demanda :

— Vous ne vous amusez guère, mon amie ? Désirez-vous rentrer.

— Oh oui ! répondit-elle avec élan.

— Je suis à vos ordres.

Il lui offrit son bras, et sans prendre congé des maîtres de la maison retenus au buffet ils gagnèrent la sortie.

Cinq minutes plus tard, ils trottaient rapidement, sur la route de Roquenoire.

Blottie contre son mari ; sa jolie tête bouclée posée au creux de son épaule, la jeune femme demeurait silencieuse. Une à une, elle savourait les minutes de ce tête-à-tête, se réjouissant vivement d'avoir échappé aux lumières, au bruit du bal.

Incliné vers elle, Armand la considérait avec une tendresse angoissée.

— Que vous a dit Mme d'Anoncier ? fit-il soudain.

Floriane se redressa, plongea son regard humide dans les yeux interrogateurs de son époux et murmura :

— Elle m'a demandé si je comptais recevoir souvent, cet hiver.

Armand fronça le sourcil pour s'enquérir :

— Quelle fut votre réponse ?

Elle rougit violemment :

— Je lui ai dit... que je n'en savais rien...

Le percepteur esquissa un geste de mécontentement :

— C'est ridicule, gronda-t-il. Vous deviez lui annoncer votre intention d'ouvrir toutes grandes les portes de votre salon.

Floriane jeta sur lui un regard dilaté par l'épouvante :

— Comment, vous voudriez... fit-elle...

Et brusquement, elle éclata en sanglots.

CHAPITRE VII

Pour complaire à son mari, Mme de Puyverdon consentit à rendre quelques visites. Sans se faire prier, elle assista au premier mardi de la Comtesse de Bance, au jeudi de la douairière, et au thé dominical de Céline d'Anoncier. Un soir encore, elle dansa chez les Gertal ; après quoi, elle considéra ses obligations mondaines comme suffisamment remplies et ne sortit plus.

Les jours s'éparpillèrent. L'année nouvelle entreprit sa course ; la jeune femme n'inaugura point ses salons ; chaque fois que son mari parlait de recevoir, elle faisait la sourde oreille, et, pour éviter de donner son avis, détournait la conversation.

De même, lorsque le dimanche venu, Armand insistait pour qu'elle l'accompagnât chez ses amis, elle répondait invariablement :

— Je n'ai aucune envie de m'habiller ce soir. Mais, je vous en conjure, ne vous croyez pas obligé de vous priver de cette distraction pour cela. Allez faire le whist de M. d'Anoncier. Vous m'excuserez auprès de sa femme.

Pendant les premières semaines, le percepteur s'absentait de sortir seul ; mais devant la mauvaise grâce prolongée de sa compagne, il se décida à reprendre ses habitudes de célibataire.

Floriane parut le trouver tout naturel. Avec la même tendresse prévenante, elle l'accompagnait jusqu'au seuil du logis, lui souhaitait beaucoup de plaisir et regagnait le salon chinois où la tante Roseline l'attendait en faisant des patiences.

Bientôt Armand retrouva dans le monde la plupart de ses succès passés. Puisque le mariage n'avait rien modifié à sa manière d'être, les maîtresses de maison chez lesquelles il fréquentait le considéraient comme libre, recommencèrent à réclamer son avis sur les sujets les plus divers et peu à peu l'accaparèrent complètement.

Néanmoins, pour sauver les apparences, elles parurent s'intéresser passionnément à la santé de Floriane. Dès son arrivée, elles l'accablaient de questions, s'apitoyaient sur ses migraines, indiquaient des calmants ; puis, cette concession faite, ne la nommaient plus.

Le percepteur mit sur le compte de la jalousie féminine l'indifférence croissante de ces dames. Toujours en admiration devant Floriane, il ne pouvait se lasser de la comparer aux autres et de la trouver supérieure aux plus jolies. Cent fois par jour il déplorait la misanthropie qui la retenait au logis et formait des vœux pour qu'elle cessât.

Pendant ce temps, Mme de Puyverdon redoublait de piété.

Plusieurs fois, depuis leur retour d'Italie, Armand ne l'avait pas trouvée à sa place habituelle, le soir. A ses questions étonnées, la tranquille Mlle Roseline répondait d'un air évasif :

— Elle est à la chapelle ; elle sera là dans un instant.

En effet, peu après, Floriane entrait dans le salon. Sans donner aucune explication de son retard, elle s'installait devant son métier et d'un air absorbé se mettait à tirer l'aiguille.

Almablement, le jeune mari avait tenté d'arracher à sa compagne les causes de cette dévotion exagérée, mais, comme elle paraissait éprouver une grande gêne

de ces questions il n'avait pas insisté.

Pourtant, il demeurait intrigué de ces absences de plus en plus fréquentes et prolongées depuis le début de la nouvelle année.

Tous ces menus faits irritaient le percepteur. Constamment obligé de sortir seul, il en souffrait. Son caractère s'aigrit, et sa mélancolie native, un instant disparue, réapparut, plus forte et plus profonde.

Dès lors et pour chasser les impressions mauvaises, il multiplia ses sorties, effectua quelques voyages au chef-lieu, plusieurs déplacements de chasse et termina au cercle la plupart de ses soirées.

Floriane ne lui en manifesta aucun déplaisir. Au retour de ces parties joyeuses, elle l'accueillait avec la même sérénité affectueuse, et se réjouissait franchement, s'il avouait s'être beaucoup amusé.

...Ce soir-là les membres du petit club local célébraient l'anniversaire de Gontran de Buel.

Après un dîner où les vins les plus généreux avaient été prodigues, le héros de la fête témoigna le désir de faire une partie de cartes.

— Un whist, voulez-vous ? dit-il en consultant du regard ses camarades.

Armand se récria :

— Ne comptez pas sur moi, mon ami ; je déteste ces sortes de distractions.

Le baron haussa les épaules : il protesta :

— Une fois n'est pas coutume, dit-il. Vous pouvez bien tenter un petit effort pour m'être agréable... En l'honneur de ma trente-sixième année.

M. de Puyverdon sourit :

— Si vous y tenez tellement, je ne vous contrarierai pas. En un jour pareil, tous les caprices sont permis ; notre devoir est de les réaliser.

— Bravo, mon cher... Voilà qui est parler.

Il s'assit devant la table à jeu et demanda :

— Comment nous plaçons-nous !

M. d'Anoncier intervint :

— Tenez-vous beaucoup à cette partie sérieuse ? Pour ma part je trouve cela fort ennuyeux.

— Je préférerais une bouillotte volante, risqua M. de Bance.

Gontran acquiesça :

— Comme vous voudrez, dit-il.

Les quatre joueurs s'installèrent et la partie commença. La veine ne favorisait pas le gentilhomme campagnard. Au bout d'une demi-heure, il perdait fort leste-
ment une centaine de louis. Sa bonne humeur s'était envolée. D'un œil furieux, il dévisageait Armand devant lequel s'amassait tout le gain de la soirée.

La voix amère, il constata :

— Décidément, très cher, la chance vous favorise.

Le perceuteur hocha la tête.

— On a raison de l'affirmer, dit-il ; aux innocents les mains pleines. Pour ma première épreuve, je suis gâté.

La partie se poursuivit pendant vingt minutes au bout desquelles M. de Buel, dont les pertes ne s'étaient pas démenties, posa les cartes et se leva brusquement ; d'une voix aigre, il observa :

— Je vous demande pardon ; mais je n'ai pas les moyens de continuer au même taux. Je ne suis pas riche et ma fortune ne saurait résister à pareils accrocs. Cinq mille francs formeront une large brèche dans mes modestes rentes.

Comme pour lui-même, et entre ses dents, il acheva :

— Tout le monde n'a pas les ressources de ce veinard d'Armand. Bien des hommes auraient réfléchi avant d'épouser la fille d'un millionnaire dont personne ne connaît la source des revenus.

Si bas qu'ait été prononcée cette phrase, elle parvint entière aux oreilles de Puyverdon.

Il se retourna, prêt à sauter à la gorge du médisant. Au même instant, M. de Bance et M. d'Anoncier saisirent le bras du mauvais joueur, et l'entraînèrent vers la fenêtre en protestant très fort :

— Vous êtes excessif, mon cher. Vous nous obligez à prendre les cartes ; vous nous fixez le taux de la partie, et vous nous mettez en colère parce que nous perdons... Permettez-moi de vous le dire, vous faites preuve d'un bien fâcheux caractère... Notre ami...

Ils appuyèrent sur le terme et poursuivirent :

— Notre ami Armand, est doué d'une patience à toute épreuve. Tout autre, à sa place, se fut fâché... et nous l'aurions approuvé...

L'armateur tira sa montre et conclut :

— Il est minuit passé. A cette heure les honnêtes gens sont depuis longtemps couchés. Je vous invite à regagner l'hôtel de madame votre tante. Demain lorsque les vapeurs de notre festin seront dissipées, vous comprendrez combien vous avez été... désagréable...

Le baron ne résista point, serra les mains à la ronde, s'arrêta plus longuement auprès d'Armand, lui fit des excuses et quitta la salle.

Un quart d'heure plus tard, la table de bouillotte était déserte. M. de Bance et M. Gertal étaient partis. Le filateur lisait la « Quotidienne »... et le percepteur, enfoui dans un fauteuil parcourait la dernière œuvre de Sophie Cottin.

Le malheureux ne déchiffrait aucun des mots imprimés. Les lignes dansaient sous ses yeux. Un nuage de sang voilait son cerveau. Affolé de honte, il revivait les mois passés. Il comprenait maintenant pourquoi les habitants de Roquenoire ne fréquentaient point l'hôtel Amet. Il devinait aussi d'où venait l'éloignement de Floriane pour le monde et ses plaisirs. Elle connaissait, sans doute, la fâcheuse réputation des siens et s'écartait de ses semblables dans la crainte d'être dédaignée ou injuriée par eux.

Il demeura longtemps perdu dans ses réflexions. Soudain deux heures sonnèrent. Il releva la tête et regarda autour de lui. La grande salle était vide. Depuis longtemps sans doute, les derniers joueurs avaient fui. Il ferma son livre, et se dirigea vers la porte. Le gardien du Cercle lui remit son chapeau et son pardessus, puis éteignit la lumière derrière lui...

Longtemps Armand erra, comme une fée en peine à travers les rues et les quais de la ville. Au petit jour, il se décida enfin à regagner sa demeure. En quelques pas, il atteignit son appartement, pénétra dans l'antichambre et entra chez lui...

Quelques heures plus tard, lorsqu'il s'assit à la table du déjeuner, toute trace de trouble avait disparu.

En outre, il eut la surprise de trouver son beau-père au logis. Le comte et son fils étaient rentrés pendant la nuit. Cependant M. Amet seul assistait au repas de famille. Johannès très enrhumé gardait la chambre.

La rencontre entre les deux hommes fut glaciale, comme à l'ordinaire, en dépit des frais d'amabilité du voyageur.

Tandis qu'il décrivait sa randonnée, Armand le considérait. A le voir si digne, si brave, si précis dans les termes, il ne pouvait s'imaginer qu'un passé dououreux put ternir sa réputation. Et pourtant, les paroles injurieuses grommelées par le baron chantaient encore à son oreille.

« Nul ne connaît la source de ses revenus », avait dit le gentilhomme...

...Le café à peine servi, le percepteur prétexta d'un d'un travail urgent pour se retirer. Il avait hâte de se retrouver seul dans le coquet boudoir abricot pour songer à son aise. Certes, il ne pouvait supporter l'idée que la famille à laquelle il était allié possédait une fortune mal acquise. Il voulait savoir à tout prix sur quelles précisions étaient basées les accusations de M. de Buel. Il entreprendrait une enquête, obtiendrait l'assurance de la parfaite loyauté des siens, et muni de preuves, demanderait à Gontran de rétracter ses accusations.

Le front collé à sa fenêtre, il réfléchissait à ces choses, en regardant, sans la voir, la perspective défeuillée des arbres du jardin.

Soudain un pas léger fit crier le sable de l'allée ; une silhouette féminine traversa la terrasse et entra dans le pavillon qui précédait les bâtiments de la perception.

Le jeune homme la reconnut ; il murmura :

— La mère Durieu... Cette bonne créature connaît donc mes beaux-parents ? Elle entre ici comme chez elle...

Il haussa les épaules pour continuer :

— Je me trompe sûrement... Elle m'affirme avoir rencontré deux fois le père de Floriane. De son côté, tante Roseline paraît en parler par ouï-dire, lorsqu'elle vante l'excellence de la cuisine des « Armes de France... » Je vois partout des mystères à présent... Je deviens ridicule...

Il descendit à son bureau.

Ses employés avaient quelques paperasses à lui soumettre ; il dut écouter leurs rapports. Lorsqu'il en eut achevé avec les devoirs de sa charge, il songea à re-

joindre sa femme ; il l'avait à peine vue de la journée...

Il allait s'enfoncer dans le couloir qui reliait cette partie de l'hôtel avec les appartements de sa famille, quand l'écho d'une voix courroucée parvint jusqu'à lui. Une femme clamait :

— C'est trop de méchanceté !... Je ne puis endurer vos exigences...

— Tant pis ! faisait l'organe sévère du comte Amet. Son interlocutrice balbutia quelques mots confus et frappa du pied.

Poussé par une curiosité irrésistible, Armand s'approcha de l'endroit d'où surgissaient les cris et se trouva devant une porte vitrée garnie à l'intérieur d'un rideau de serge verte. L'étoffe mal tirée permit à l'in discret de distinguer l'intérieur de la salle.

C'était une petite pièce entièrement lambrisée de chêne et dont les murs se recouvrerent de rayons chargés de dossiers. Une large table chargée de registres occupait le centre. Des chaises très simples complétaient lameublement.

Incliné vers un papier ouvert sous ses yeux, M. Amet s'entretenait à mi-voix avec une personne dont la silhouette restée dans l'ombre demeurait invisible.

— Je ne puis accepter vos conditions, affirmait un organe ferme. Je n'aurai pas le temps de...

— Je le regrette, coupa le négociant.

La femme trépigna :

— C'est trop de mauvaise volonté. Pourquoi vous acharner de la sorte contre moi ? Je ne vous ai causé aucun tort. Personne n'a connu...

— Je ne dis pas le contraire...

— Si j'avais voulu pourtant, j'aurais pu... Vous le savez... Que voulez-vous ? J'avais confiance.. Tout à coup, vous réclamez le pavillon où j'ai logé mes enfants sur votre permission...

Il y eut un bruit de chaises repoussées. M. Amet se levait. Sa voix nette articula :

— J'ai besoin de ce local sur le champ. Je vous donne un mois pour l'évacuer ; faute de quoi, je prierai mon huissier d'instrumenter.

Furieuse, son interlocutrice proféra une foule d'ob

jections inintelligibles ; puis, devenue soudain vénémente, accéléra son débit :

Armand entendit encore les mots :

— Mariage, disparition... neige... fille... manquer de tout... vengeance... fortune... argent...

Il ne put en traduire le sens, mais il devinait un peint mystère dans les propos incohérents de la visiteuse.

Implacable, le vieillard concluait :

— Je ne reviendrais jamais sur ma décision. Ou vous sortirez librement de chez moi ou je prierai le tribunal de vous faire expulser...

Le percepteur eut à peine le temps de se jeter dans l'ombre du corridor. La porte du cabinet s'ouvrait avec fracas ; une femme, drapée dans une lourde mante brune, sortit en grondant.

A la lueur du quinquet allumé à l'extrémité du passage, Armand reconnut avec stupeur la coiffe arlésienne et les cheveux brillants de l'hôtesse des « Armes de France »... Il sursauta :

— Madame Durieu... Je ne m'étais pas trompé... Ah ! ça, tous ces gens m'ont donc menti ? Pourquoi ?

Il fit quelques pas à la suite de la bonne femme, tourna sur lui-même, traversa l'antichambre et gagna le boudoir chinois.

Floriane tirait l'aiguille près de la fenêtre, elle s'écria :

— Quelle aimable surprise, mon ami ; je vous croyais sorti. J'ai entendu la porte se refermer, il y a juste deux minutes.

— Votre père avait une visite. Elle vient de partir. Il l'a reçue dans cette pièce constamment fermée jusqu'à présent... Vous savez bien, dans le pavillon de la perception, de l'autre côté du couloir.

La jeune femme hocha la tête avant d'expliquer :

— Papa l'a transformée en cabinet de réception. Ses clients, l'y trouvent à heure fixe, lorsqu'il est ici. Comme la plupart sont de braves cultivateurs, il préfère ne pas les introduire dans nos appartements privés. La richesse de notre installation pourrait froisser leur délicatesse.

Armand ne répondit pas. Doucement, il prit la main

de sa femme, s'assit auprès d'elle et soupira. Il était blême ; une tristesse profonde embuait son regard. Floriane le remarqua ; elle dit :

— Comme vous êtes grave ! Auriez-vous perdu au jeu cette nuit ? Vous êtes rentré si tard... J'étais inquiète...

Le percepteur s'étonna :

— Vous m'avez donc attendu ?

— Certainement. Vous m'avez accoutumée à me retrouver dans ce boudoir, lorsque vous revenez du Cercle. Vous avez omis de le faire, ce matin... Cela m'a peinée...

Puyverdon devint écarlate. Les paroles du baron tintèrent à ses oreilles. Il se revit, pendant sa course folle à travers la campagne, dans la nuit brumeuse et l'aube terne... Il avoua :

— Trois heures venaient de sonner... J'ai supposé que vous étiez remontée et n'ai pas osé vous déranger pour...

Il s'interrompit, plongea ses yeux sombres dans les prunelles azurées de sa femme et reprit :

— Je désirerais vous poser quelques questions. Le permettez-vous ?

— Certes...

Elle le dévisagea, une inquiétude dans le regard ; il demanda :

— Vous me répondrez franchement ?

— Je ne mens jamais.

Floriane comprit qu'il se passait quelque chose de grave ; elle voulut apaiser l'angoisse visible sur les traits de son époux et ajouta :

— Parlez, voyons, qu'y a-t-il ?

Le percepteur ne savait comment entamer l'entretien ; pourtant, il s'arma de tout son courage et commença :

— Vous avez prétendu ne pas connaître Madame Durieu ?

— Je ne l'ai jamais vue.

— Vous n'ignorez pas son nom, cependant ?

— On l'a prononcé très souvent devant moi.

— Qui donc ?

— Votre prédécesseur, d'abord.

Elle se troubla légèrement ; sa voix fléchit :

— Quelques membres de ma famille, ensuite.

Son mari fronça les sourcils :

— Votre tante Roseline paraissait l'ignorer. Cette brave hôtesse se défendait très fort de vous avoir rencontrés. Or, je viens de l'apercevoir en bas ; elle sortait du cabinet de votre père et semblait hors d'elle... Dans sa fureur, elle proférait des menaces, faisait allusion à certain secret soigneusement gardé...

Il passa un bras autour des épaules de sa compagne, avant de continuer :

— Je suis de la famille, à présent ; je fais partie des vôtres ; j'ai le droit de connaître ce qui les intéresse... je ne sais rien sur eux. Pourquoi me cachez-vous tant de choses ? Au moment de notre mariage, je ne vous ai rien demandé... je n'ai pris aucun renseignement au dehors ; ce fut imprudent de ma part, peut-être. Mais j'avais en vous la plus parfaite confiance. Ai-je eu tort ?

Une émotion intense bouleversa le visage si calme de Madame de Puyverdon. Ses paupières battirent à coups pressés ; ses lèvres se contractèrent. Avec effort, elle affirma :

— Non... Vous m'êtes très cher. Mais je ne puis répondre aux questions que vous me posez. Je ne sais rien de ces choses. Mon père ne m'a jamais mise au courant de ses affaires ; il a ses relations, ses clients. Marraine et moi ne savons rien de cela.

Elle secoua la tête, comme pour éloigner un souci pesant et expliqua :

— Nous sommes de race arabe. Chez nous, les hommes sont les maîtres ; ils agissent à leur guise sans rendre des comptes à leurs compagnes, à leurs filles, à leurs sœurs... Je n'ai jamais essayé de transgresser des lois aussi anciennes... Je les respecte au contraire... Jamais, je ne tenterai d'enquêter sur les actions des chefs de notre maison.

Et elle retomba dans son mutisme.

CHAPITRE VIII

De toutes les phrases prononcées par Floriane au cours de cet entretien mémorable, une seule frappa l'esprit d'Armand :

« Mon père est le maître ; il agit à sa guise sans nous consulter ni nous informer de ses décisions. »

Le jeune homme était sorti dans le jardin. Sans souci du froid piquant il allait à travers les pelouses, droit devant lui, dans la demi-obscurité du crépuscule.

Dans le ciel limpide, la lune naissante montrait sa fauille d'or ; le vent se levait, agitait les aiguilles des pins et les sombres ramures des chênes verts.

Le marquis marchait. Il était comme affolé par l'angoisse et se demandait s'il vivait un rêve ou une réalité.

Il avait fait plusieurs fois le tour des parterres, lorsqu'il déboucha devant un banc de pierre à demi recouvert de mousses et ombragé par un massif d'arbustes défeuillés. Il reconnut les grenadiers où venaient s'abriter Mlle Roseline et sa nièce. A cette place, il avait passé des heures inoubliables. Il revoyait sa fiancée d'alors. Elle était si chaste, si grave, si sincère. Il entendait la musique de sa voix ; il se remémorait la douceur de son regard posé sur le sien. Il évoquait les promesses échangées, les serments de confiance absolue. Et pourtant, Floriane avait conservé sa raideur, ses silences ; elle manquait d'abandon. Un secret terrible murait ses lèvres, et les gens s'étonnaient qu'il ait osé donner son nom illustre et sans tache à la fille de ces marchands de grains anoblis.

Assis sur l'hémicycle de granit verdi, il songeait à cela. Le front dans ses mains, les coudes aux genoux, il laissait passer les heures. Une horloge sonna. Il se mit debout ; une résolution invincible dans le regard, il murmura :

— Je veux savoir.. ne rien ignorer de cette famille dont je fais partie.. Je connaîtrai les causes de l'ostracisme prononcé contre les miens.. et les défendrai si les accusations portées sont mensongères.. Par contre, si elles sont justifiées, je quitterai le pays et nul ne saura ce que je suis devenu.

Pendant les jours qui suivirent, il entreprit une minutieuse enquête. Sans cesse aux aguets, il épia les allées et venues des clients reçus par son beau-père.

Ce fut en vain. Il eut beau écouter, il ne surprit rien d'anormal.

La semaine écoulée, le comte Amet repartit avec Johannès et le silence retomba sur la maison.

Alors, Armand porta ses investigations au dehors. Ses obligations de percepteur le mettaient en rapports constants avec les propriétaires de la région. Habillement, et sous couvert de s'intéresser au cours des céréales, il interrogea les contribuables sur leurs rapports possibles avec ses beaux-parents. La réponse de ces braves gens fut unanime. Sans se compromettre, ils déclarèrent l'un après l'autre :

— Les Amet sont des richards. Personne n'a rien à dire contre eux. Ils font largement l'aumône et sont d'une honnêteté scrupuleuse en affaires. Ils ont eu beaucoup de chance.

Furieux de son insuccès, le mari de Floriane se tourna vers les bourgeois et les commerçants. Il ne réussit pas davantage.

Certes, il aurait pu s'adresser à la mère Durieu et lui demander compte des propos incompréhensibles entendus. Une pudeur bien naturelle le retint. Il répugnait à se muer en juge d'instruction. Les paroles à peine surprises le hantaient pourtant. Il ne cessait d'y songer. Ah ! s'il avait eu le courage de lui ordonner de préciser ses accusations. Hélas ! cette tentative eût été inutile... Jamais la brave aubergiste ne dirait rien. En dépit de ses tendances au bavardage, elle savait se taire à l'occasion. Si elle avait dû parler, elle l'eût fait au moment du mariage de son pensionnaire. Et, à cette époque, Armand se le rappelait comme d'hier, elle s'était bornée à le féliciter.

Des jours passèrent ; le carême tout entier s'écoula ; avril vit refleurir les illas et les cythises ; puis il neigea sur les vergers. Mai et ses fleurs odoriférantes régnèrent sur les jardins.

A l'hôtel Amet, la situation demeurait tendue. Floriane, toujours douce et soumise, essayait de se faire pardonner ses silences prolongés par une humilité d'attitude vraiment touchante. Cependant, elle multipliait ses absences nocturnes. Souvent elle sortait, le soir, pendant que son mari était au cercle... mais ces

courses demeuraient ignorées de tous...

Un matin, comme il descendait pour le repas de midi, Armand trouva un visiteur installé au salon chinois. Incliné vers la jeune marquise, l'inconnu lui parlait à mi-voix. Au bruit de la porte refermée, Mme de Puyverdon dressa la tête. Un sourire étira ses lèvres.

— Voici mon mari, annonça-t-elle.

Elle désigna de la main le personnage immobile à sa droite et présenta :

— Notre cousin, Anatole de Chernaz. De passage dans la région, il a eu l'heureuse idée de nous surprendre. Tante Roseline compte le retenir au moins une journée.

Les deux hommes échangèrent une poignée de mains, s'assirent face à face et la conversation s'engagée. Provençal d'origine et tout à fait expansif et bavard, le parent des Amet ne tarit pas de nouvelles. Il connaissait la terre entière, savait des histoires sur tous et ne cessait de palabrer. Tour à tour, il parla de la hausse constante de la soie brute, puis d'une maladie des mûriers ; se lança dans la politique, accusa le régime de mille fautes graves, tomba à bras raccourcis sur le ministère et se prit à regretter l'Empereur. Sans permettre aux auditeurs de donner leur avis, il fit un brusque crochet, enfourcha un nouveau coursier et se jeta à corps perdu dans la littérature.

Il s'exprimait avec une vélocité sans seconde, précipitait son débit, prenait à peine le temps de respirer. On eut dit, à l'entendre, qu'il n'avait pu parler depuis des années, et que désireux de rattraper le temps perdu, il tenait à débiter toutes les nouvelles accumulées dans sa mémoire depuis cette période silencieuse.

Après avoir énuméré ces sujets d'ordre général, il entama des questions plus précises et se mit à interroger ses hôtes sur leurs rapports avec leur parenté lointaine. Plusieurs personnes fixées dans la région lyonnaise furent citées. Armand apprit ainsi l'existence de nombreuses tantes et cousines dont il n'avait jamais entendu le nom.

Mlle Rosalie entra sur ces entrefaites : elle se mit de la partie, s'intéressa aux gens dont on évoquait le sou-

venir, déclara être en correspondance avec plusieurs.

Quant à Floriane, elle demeurait muette à son ordinaire ; mais ses yeux brillants, son teint animé prouvaient le plaisir qu'elle prenait à cette énumération.

... Le cartel d'écaille de la salle à manger marquait deux heures lorsque les convives regagnèrent le salon où le café était servi.

M. de Chernaz dit alors :

— Je serais content de revoir les jardins. Naguère, ils m'enchaînaient et m'effrayaient à la fois. Les statues disséminées dans les bosquets troublaient ma jeune cervelle. Je n'étais pas éloigné de les prendre pour des revenants.

Il se tourna vers le percepteur pour proposer :

— Si vous le voulez, mon cousin, nous ferons le tour du propriétaire ; vous me montrerez les fontaines nouvellement restaurées.

Armand acquiesça. Ils sortirent, s'engagèrent dans l'allée centrale du parc, gagnèrent un quinconce d'ormes dont les verts ombrages formaient une voûte épaisse, impénétrable aux rayons du soleil, et s'arrêtèrent au bas de l'escalier de la première terrasse.

M. de Puyverdon expliqua :

— Mon beau-père a relevé les balustrades de ces parapets. On les avait renversées pendant la Révolution. Il a eu l'heureuse chance de trouver chez un entrepreneur de démolitions la plupart des pilastres manquants. Cela lui a permis de reconstituer, sans trop de frais, cette partie du domaine des Ruvigny.

Après un court silence, il ajouta :

— Vous ne l'ignorez point, n'est-ce pas, les Amet n'ont pas toujours habité cet hôtel ? Ils l'ont acheté, tout installé ou presque.

— Je connais ce détail ; j'ai même su le prix de l'acquisition. Pétrus a réalisé là, une opération magnifique. Il a payé le tout un prix dérisoire. Les meubles, les tableaux, l'argenterie valaient à eux seuls le double. Mais je dois le dire à sa louange, il ne cherchait pas une spéculation possible en se fixant ici. Il voulait simplement établir dignement sa future épouse, ma cousine Elvire de Chamarande.

Il soupira :

— Je l'aimais comme une sœur, la pauvre ! Nous fûmes élevés ensemble par notre aieule. Elle mourut après huit années de mariage, et son époux ne s'est jamais consolé...

— C'était un bon ménage ?

— Le meilleur de tous. Mes parents ont vécu l'un pour l'autre, uniquement, je puis le dire. Ils ne voyaient personne et s'isolaient ici... Ils avaient tout pour être heureux, n'est-ce pas ? Leur fortune grandissait chaque jour ; le négoce des Amet prenait des proportions énormes. Les guerres de l'Empire lui procurèrent une fourniture de céréales importante. Aujourd'hui il ne connaît certainement pas le chiffre de sa fortune.

Il éclata d'un rire sonore avant de compléter :

— Vous pouvez vous vanter d'avoir eu la main heureuse, mon cher. Votre femme est une beauté unique et millionnaire. Vos enfants, si le ciel vous en envoie, ne redouteront pas la misère... Vous pourrez leur faire donner une éducation princière...

Il considéra Puyverdon, hésita un moment, puis insinua :

— Je sais bien. Il y a le cas Johannès. C'est dommage... Bien sûr, tout le monde n'aurait pas eu le courage d'entrer dans une famille pourvue d'un... dément... La folie est une tare sur laquelle on passe rarement... Mais vous étiez fort épris de Floriane, je crois ? Ces considérations ne vous ont point retenu...

Il marcha un instant sans mot dire... Il observait son compagnon et s'apercevait du trouble où ses paroles avaient jeté le percepteur.

Celui-ci n'avait pas bronché. Le front baissé vers le gravier, il allait parmi les arbustes fleuris, tout sonores de chants d'oiseaux, sous le ciel clair où pas un nuage ne semait sa masse laiteuse... Une angoisse le tenait à la gorge. L'envie de fuir, d'abandonner Anatole au milieu du jardin et de courir s'enfermer dans la retraite paisible du salon abricot le hanta. Il résista pourtant. Il voulait pousser plus avant son enquête, apprendre de la bouche de ce bavard les choses qu'on lui avait cachées.

À cette minute, le cousin de Chernaz, tout à son su-

jet, prononçait nettement :

— Oui, mon bon, vous avez eu du courage.

— En quoi donc ?

— En vous alliant aux Amet, donc...

Il se redressa, une lueur narquoise glissa sous sa paupière ; il s'attendit à une foule de questions et prépara sa réponse.

Il eut la déception de constater l'indifférence d'Armand. Il voulait raconter son histoire, pourtant. Incapable de taire ce qu'il savait, il s'empara du bras de son interlocuteur, l'entraîna vers un retrait en forme de colonnade, ménagé à l'extrémité de la terrasse, le força à s'asseoir ; puis, sans le lâcher, d'une voix contenue et hâtive à la fois, il articula :

— Comment ? Vous ignoriez cette particularité ? Au fond, cela ne me surprend guère. Pétrus est tellement cachottier. Il eut dû se départir de sa réserve, en votre faveur, néanmoins. En vérité, vous avez eu beaucoup de chance de me trouver ; je vous raconterai tout ; de la sorte, vous serez au fait de... de... de ces détails, enfin...

Il espérait un mot d'encouragement. Puyverdon ne le prononça point. Il poursuivit :

— Johannès a vingt-cinq ans. Dès l'enfance, il montra une humeur farouche, sauvage, mélancolique, ne jouait guère avec ses camarades, au collège, et passait pour un ours. Dès sa vingtième année, il partit pour un long voyage en Orient, séjourna en Turquie, en Grèce, au Caucase. Lorsqu'il rentra, il amenait une jeune femme, Georgienne, la fille d'un des plus importants commissionnaires en grains de l'Ukraine ; il l'avait épousée à Odessa, trois mois auparavant.

« Cette Nadia était extrêmement jolie. Son mari l'aimait passionnément, réalisait tous ses caprices, la comblait de piergeries, de fourrures. Cependant, la malheureuse s'ennuyait dans sa maison. Accoutumée à l'existence libre, au soleil, à l'espace, aux interminables chevauchées, elle ne put se faire aux exigences étroites de la vie de province. Elle devint flévreuse, pâlit, perdit sa gaieté, son entrain, puis se mit à tousser. Atterré par tant de faiblesse, Johannès la conduisit à Lyon. Une consultation de docteurs fut tenue ; ces sa-

vants furent unanimes à ordonner le retour immédiat de la malade au pays natal.

* Ils s'embarquèrent aussitôt.

* Il était trop tard. L'infortunée n'était pas guérissable. Elle languit quelque temps, puis, un beau soir, à bout de résistance, elle s'éteignit. Johannès crut mourir de désespoir. Pendant une année entière, il agonisa de détresse morale. A force de soins, on le remit sur pieds, mais sa cervelle demeurait à jamais détraquée. Sa sauvagerie native, son mutisme, s'étaient accrus. Quand il reparut à Roquenoire, il ne parlait plus, ou presque. De plus, il était à jamais incapable de s'occuper des affaires ; il dut abandonner le commerce et vivre seul. La société des siens lui était devenue intolérable. Il quitta l'hôtel paternel et s'installa à la « Tour maudite », celle dont l'ombre se profile de très haut sur ce jardin. Depuis, il y passe tout son temps, auprès d'une image de cire, reproduction exacte de sa chère morte. Sa folie, très douce, consiste à croire la jeune femme vivante, mais endormie. Assis à son chevet, il épie son réveil sans bouger, de peur d'interrompre le repos de sa bien-aimée.

Il s'arrêta, une expression de triomphe au fond des prunelles. Vraiment, il était le plus heureux homme du monde d'avoir pu débiter son étrange récit. Le regard fixé sur Armand, il contemplait l'effet de son discours. Le percepteur demeurait immobile, impassible aussi. Les mains croisées sur ses genoux, il avait entendu sans manifester les paroles révélatrices.

Soudain, il redressa la tête ; sa voix se fit rude pour protester :

— Votre conte est des plus divertissants, mais tout à fait incroyable. Mon beau-frère ne vit point au donjon. Je saurais sa présence ici... Il voyage avec son père.

— Certainement. En ce moment-ci, par exemple, il est à Marseille, chez l'aliéniste, dont il suit le traitement. Il fait de fréquents séjours dans cette Maison de santé. Mais ordinairement, il se terre là-haut...

Sa main tendue désignait la masse sombre à peine visible entre les hauts cyprès de l'enceinte... puis il précisa :

— Un domestique russe, le frère de lait de Nadia, habite avec lui et le soigne.

Il s'interrompit, pour remarquer :

— Vous semblez douter de mes affirmations ; je le comprends, d'ailleurs... Eh bien, je vous prouverai combien je suis sincère. Le logis de Johannès est désert aujourd'hui : allons le visiter. Vous jugerez par vous-même.

Armand ébaucha un geste de consentement. Il était trop effondré pour répondre. En silence, il suivit son compagnon dans le sentier pratiqué aux flancs de la colline, et grimpa vers l'énorme tour aux murailles tapissées de lierre, de roses grimpantes, de vignes sauvages, dont la silhouette imposante dominait le roc ensoleillé.

Entre temps, Anatole expliquait :

— Ce donjon appartient aux Amet depuis plus d'un siècle. Le bisaïeul de Pétrus l'acheta pour une bouchée de pain au seigneur de Roquenoire ruiné par la faillite de Law. Cette bâtie tombait en ruines. Songez donc... Elle était inhabitée depuis si longtemps !... Restaurée, elle fit belle figure. Le vieil Amet la débarrassa des pierres éparpillées alentour, planta une espèce de parc devant sa porte, et y logea ses réserves de grains. A cette époque, il habitait dans la demeure ancestrale, sur la Montée du Cimetière, cela lui était fort commode. Il avait des greniers solides et pas éloignés de son appartement... Depuis, la fortune de ses descendants s'est décuplée ; Pétrus s'est installé à l'hôtel de Ruvigny et les entrepôts de céréales ont été transférés au bord du Rhône, sur les quais... Cependant, ils ne renoncèrent pas à la « Tour Maudite ». Au contraire, ils aménagèrent un coquet appartement qui resta inoccupé. Après son veuvage, Johannès s'y retira. Il n'en est guère sorti depuis... »

Ils atteignaient le seuil du donjon. Un jardin parfaitement entretenu et planté d'une foule de fleurs rares était autour de l'énorme bâtie la correction de ses parterres rectilignes. Un triple rideau de cyprès voilait l'horizon. A travers leurs fûts élancés, Armand distinguait des pierres alignées, des monuments surmontés de croix, des stèles. Il reconnut la nécropole où il

s'était égaré, un soir, parmi la brume froide de l'hiver...

Cependant, Anatole poussait doucement une porte taillée en ogive, et précédait son compagnon dans un escalier de pierre, dont les marches tournaient entre de chatoyantes tapisseries d'Orient, et l'introduisait dans une immense salle circulaire aux murs tendus de soie violette brochée d'or. Les meubles, les consoles, deux divans très bas, recouverts de fourrures amoncelées, s'y alignaient dans un ordre impeccable. Au milieu, dans une large caisse de verre posée sur une estrade de bois doré, une jeune femme vêtue du somptueux ajustement des Géorgiennes, était étendue et semblait dormir.

Chernaz murmura :

— Vous ai-je trompé ?

Armand fit un signe négatif. Il s'approcha du cercueil. Sur une tablette placée au chevet de l'image, une superbe gerbe de roses rouges s'épanouissait dans une buire de vermeil incrusté de turquoises. Une assiette d'argent, posée contre les fleurs, contenait un poulet en gelée ; des fruits, des pâtisseries, dressés sur deux compotiers, encadraient la volaille.

Anatole dit encore :

— Des vivres sont préparés. Si la malheureuse se réveillait pendant l'absence de Johannès, elle pourrait se restaurer...

Il toucha son front dans un geste de pitié :

— Pauvre garçon ; il est fou... Mais sa démence est douce.. silencieuse... et les docteurs espèrent le guérir...

Incapable de proférer un son, M. de Puyverdon vivait en plein rêve. Comme tout ce dont il était agité lui paraissait simple, à présent. Le mystère, la solitude, l'isolement voulu de ses parents étaient rendus plausibles par la maladie de Johannès. Les habitants du pays connaissaient sans doute cette infirmité, la considéraient comme une tare et se tenaient loin des malheureux, comme ils l'eussent fait vis à vis de pestiférés.

Le cœur du jeune homme battait d'allégresse. Une joie l'inondait, le mystère s'éclaircissait. Il volait sur

la sente rocallieuse, sans entendre les discours ininterrompus du cousin Chernaz. Il avait hâte de regagner le boudoir chinois où Floriane, grave et pensive, l'attendait en brodant...

Soudain, la voix haletante du cousin bavard arrêta son élan :

— Ah ! tout n'a pas été rose... à cette époque, croyez-moi, disait l'impénitent indiscret. Des drames pénibles se sont déroulés dans cette maison. Je parle de long-temps, et depuis, Pétrus ne pouvait arriver à marier sa fille. Nombre de prétendants agréés par lui se dérobèrent au dernier moment. On a beaucoup chuchoté, là-dessus. Un certain chevalier de Rosières était bien accueilli, puis ce fut un Toulonnais, Andréas... Un duc napolitain vint ensuite... Tous filèrent avant les fiançailles... J'ai su les histoires par la baronne Chasserieux... Celle-là était enragée pour faire épouser son héritier : Edmond à Floriane. Les jeunes gens se voyaient beaucoup. La petite semblait contente ; le galant la quittait peu... Ils s'écrivaient avec l'assentiment des parents... Un beau matin, il disparut... pour ne plus revenir. Cela fit un bruit terrible dans la contrée. Les Chamarande, les de Laverd, les Monthureux étaient atterrés...

En guise d'explication, il ajouta :

— Ce sont les parents maternels de votre femme.

Un gros rire secoua ses épaules massives... Entre deux éclats de gaieté, il conclut :

— Dieu merci, les mauvais jours sont passés. Vous avez passé outre tous ces commérages... Vous les ignoriez, d'ailleurs, n'est-ce pas ?... Vous avez bien fait. Votre compagne est une créature idéale ; votre intérieur un palais, la fortune de Pétrus à l'abri des surprises ; et la tante Roseline un miracle de bonté. Si vous m'en croyez, vous vous laisserez vivre sans vous occuper du reste... et vous serez heureux...

Il tira l'énorme montre guillochée dont le boîtier en savonnette gonflait son gousset et résuma :

— Tout ceci entre nous, n'est-ce pas ? Si mes cousins n'ont pas cru devoir vous parler de la Tour Maudite et des fiancés fugitifs, n'y faites aucune allusion... Ils ont eu leurs raisons pour se taire. Ils m'ac-

euseraient de m'être mêlé de ce qui ne me regardait pas.

Il sourit gaiement, puis acheva :

— En attendant, je me sauve. Mon notaire m'attend. A ce soir...

Il dégringola l'escalier de la dernière terrasse et se perdit dans l'épaisseur des bosquets.

Armand le regarda s'enfoncer derrière le rempart de verdure dont la masse profonde voilait la façade intérieure de l'hôtel. Affaissé sur un banc de marbre ménagé entre deux piliers, pour le repos des promeneurs, il essayait de se rappeler les paroles de Chernaz...

Les noms cités par le Provençal tintaient à ses oreilles : le malheureux les entendait... Il n'avait pas été le premier fiancé de Floriane : elle s'était engagée à d'autres avant lui... et tous avaient repris leur parole... Pourquoi... ? La folie de Johannès n'était pas une raison suffisante... Il y avait autre chose... mais quoi ?

Il avait quitté son asile de verdure, et, lentement, redescendait vers la maison. Indifférent aux corbeilles fleuries disposées au hasard des pelouses, il allait lentement, le front bas, poussant du bout du pied les menus graviers semés alentour.

Hanté par une angoisse indicible, il pénétra dans le vestibule, gagna le boudoir chinois.

La coquette ronde était déserte. Le siège de Floriane abandonné. Le métier à broder replié sous sa housse de soie demeurait délaissé.

Désémparé par l'absence de sa femme, Armand fit trois tours dans la pièce ; rangea un bibelot, ouvrit un livre. Il s'éloignait quand Mlle Roseline apparut :

— Avez-vous fait bonne promenade, dit-elle ? Anatole est ravi ; il se félicite de vous connaître...

Armand haussa les épaules d'un air accablé ; sans répondre il s'enquit :

— Où est Floriane ?

— Pas bien loin ; elle revient à l'instant.

Il ouvrit la bouche pour exiger des précisions. Cette fois encore, une sorte de crainte le retint ; il n'osa les formuler ; et, sans ajouter un mot, quitta la pièce...

CHAPITRE IX

Pendant plusieurs jours, Armand mena l'existence la plus misérable. Dévoré de curiosité, il ne pouvait s'approcher des siens sans entendre bruire à ses oreilles les paroles de Chernaz. Il se rappelait les flancailles rompues, la fuite des prétendants ; et tous les événements survenus peu de mois avant son arrivée à Roquenoire. Floriane était certainement mal remise de ces aventures, lorsqu'il l'avait connue et recherchée.

Ses pensées dévièrent. Elles l'entraînèrent vers l'époque où il devisait, le soir, avec la fille du Comte Amet, sous les grenadiers de l'hémicycle... Comme la réserve prudente de la jeune fille lui avait plu. Elle était si calme, si tranquille avec ses longues robes blanches et ses écharpes vaporeuses... Jamais il n'aurait supposé qu'elle venait de rompre un mariage projeté...

Pourquoi lui avait-on fait un mystère de ces événements... ? Si les Amet n'avaient rien à se reprocher, ils n'auraient pas caché ces choses banales entre toutes...

Il se souvenait ensuite de la rapidité avec laquelle on avait mené les préliminaires de son mariage. Il entendait encore la voix morne de son beau-père, quand il arrêtait les programmes de la cérémonie et du voyage de noces... Sans doute les projets formés pour les précédents promis de sa fille avaient servi pour le nouveau...

Plus il songeait à cela, plus il acquérait la certitude d'avoir été épousé par raison. Floriane tenait à se marier. Le négociant anobli voulait établir sa fille. Le jeune fonctionnaire était orphelin, inconnu à Roquenoire, il portait un beau nom, un titre ; il avait été soldat et les annales de la Grande Armée retentissaient de ses hauts faits... C'était un parti inespéré. Sincère, sentimental, honnête, Armand s'était pris au piège...

Il le comprenait, maintenant... Sa femme l'avait accepté pour obéir à son père... Le cœur encore meurtri des désillusions successives, elle s'était hâtée de conclure une union que lui plaisait peu... De là ve-

naient sa froideur constante, ses silences, cette sauvagerie dont elle ne donnait aucune explication...

A chaque instant, le malheureux mari se répétait :

— Je lui déplais ; elle s'ennuie avec moi... Elle souffre de s'être engagée pour la vie à un étranger...

Plusieurs fois, depuis son entretien avec Anatole, le malheureux avait été tenté de lui crier sa détresse, son desespoir de se sentir une gêne dans sa vie... A présent, il y était à peu près décidé, il quitterait Roquenoire, irait à Paris et prendrait du service dans l'armée du roi...

Ces pensées, il les ruminait pour la centième fois peut-être depuis une semaine, lorsqu'il se dirigea, ce jour-là, vers le boudoir chinois. Il était enfin résolu de demander à Floriane quelques explications quant à ses nombreux prétendants fugitifs...

Fort de cette décision, il s'avancait vers la jolie ronde ensoleillée, où il croyait trouver sa compagne... La pièce était vide. Sur une chaise, la broderie commencée demeurait posée, sans soin, comme une chose lancée à la hâte. Le minuscule dé d'or, les ciseaux, l'étui gisaient sur la console voisine...

— Où est-elle ? murmura-t-il.

Il promena sur le décor familier un regard affolé.

Chez son frère sans doute ; là-haut, dans cette tour maudite où il abrite sa folie... Ensemble, ils disent leurs espoirs déçus... Car je l'ai bien remarqué... Ils ont confiance l'un dans l'autre, et la démence de Johannès s'apaise quand il se retrouve près de sa sœur... Elle lui conte l'amertume de sa vie près de moi, ses soirées solitaires, tandis que je flâne au Cercle, et son refus d'ouvrir ses salons...

Comme un dément, il sortit de la pièce, escalada les degrés qui menaient à son appartement, et parcourut celui-ci. Viollement, il ouvrit et ferma toutes les portes, inspecta les moindres recoins et dut enfin se rendre à l'évidence : il était seul, bien seul.

Echoué sur un siège, il demeura longtemps immobile, les yeux perdus dans le vague. Peu à peu, sa colère tomba ; sa fureur s'apaisa. Il rentra en lui-même et fit un mouvement pour se remettre debout.

Il était horriblement énervé ; ses jambes tremblaient.

Il s'accrocha au meuble voisin pour ne pas tomber ; mais, en s'appuyant de tout son poids sur le frêle bonheur du jour, il fit jouer un ressort caché dans la moulure. Une tablette glissa et démasqua un compartiment secret...

Instinctivement, M. de Puyverdon fit le geste de repousser la planchette ; il se retint. Alignées au fond du tiroir, des liasses de lettres attachées ensemble par des rubans bleus attiraient son regard.

Il hésita une seconde. Un souvenir frappa sa mémoire. Ce meuble était placé jadis dans la chambre de sa femme. Au retour de leur voyage de noces, elle l'avait réclamé à sa tante et fait transporter dans son petit salon. Depuis, il avait vu à maintes reprises Floriane installée devant ce bureau en train d'écrire.

Cela ne l'avait pas inquiété. Mais, aujourd'hui, en face de ces papiers précieusement conservés, il comprenait pourquoi elle n'avait pas voulu se séparer de ce meuble. Elle y dissimulait sa correspondance avec cet ancien fiancé auquel ses parents l'avaient autorisée à écrire. Elle se réfugiait là, pour relire ces tendres billets, lorsqu'elle se croyait seule.

Armand ne réfléchit pas davantage à l'indélicatesse de son acte. Emporté par sa dououreuse fureur, il saisit un paquet et fit sauter le premier ruban. Une étroite boîte de galuchat rose fané aux angles s'en échappa. Le jeune homme l'ouvrit. Elle contenait une ravissante miniature entourée de diamants.

Un homme en costume du temps de Louis XVI était représenté sur la mince feuille d'ivoire. Cet inconnu montrait sous la poudre d'une perruque à marteaux un visage d'une singulière beauté. Presque féminins, les traits de l'inconnu étaient d'une régularité absolue. Armand considéra longtemps cette physionomie, dont aucune particularité ne lui était familière, puis déposa l'écrin et se mit à feuilleter les papiers. Ceux-ci dataient d'une époque où les gens les mieux nés n'écrivaient point de façon parfaite. Les caractères mal formés étaient pour la plupart indéchiffrables. Cependant, à force de ténacité, il parvint à lire quelques pages. Elles étaient sans intérêt, traitaient d'affaires depuis longtemps conclues. Néanmoins, une ou

deux d'entre elles montraient une angoisse profonde ; le correspondant de Pétrus Amet ou de son père parlait d'un danger terrible auquel il espérait échapper.

Ces histoires n'intéressaient point le perceuteur. Soigneusement, il rescella le paquet et remit tout en place. Alors, il aperçut au fond du tiroir une petite boîte d'acajou marqueté. Une minuscule clef de vermeil était sur la serrure. Armand l'ouvrit. Un paquet de lettres remplissait le coffret. Elles étaient toutes adressées :

*A Mademoiselle Floriane Amet
chez ses parents,
Rue des Carmélites*

A Roquenoire, près Avignon (Vaucluse)

Les mains frémissantes, les joues en feu, le cœur oppressé de ce qu'il osait faire, Puyverdon s'en saisit, les ouvrit et se mit à lire.

Tour à tour banal, cérémonieux, affectueux, familier, le courrier était uniformément signé : Edmond.

Tous les billets traitaient d'un sujet unique : une union projetée, et le pauvre mari ne fut pas long à comprendre combien le bavard Anatole avait dit vrai.

« Je suis au comble de la félicité, disait l'un : votre père a consenti à couronner mes vœux. D'ici quelques semaines, je ne vous quitterai pas, ma chère Floriane ; j'habiterai près de... »

Suivaient une foule de protestations entremêlées de combinaisons matérielles.

« ... Depuis hier, je suis votre heureux fiancé, annonçait une autre. Vous étiez superbe dans votre robe de satin vert.. Pourquoi faut-il qu'aucun de vos parents n'ait été admis à l'honneur de vous admirer... Votre père est vraiment bien sévère... d'exiger cet isolement. »

... Quelques feuillets chantaient la même allégresse. Puis insensiblement le ton se modifiait. Le fiancé de Floriane se plaignait de la froideur glaciale de la jeune fille. Il la trouvait distante, réservée, mystérieuse. Il parlait de divergences d'opinions entre leurs parents. Des discussions fâcheuses se répetaient. Edmond semblait désolé.

« ... Je ne puis comprendre pourquoi on s'obstine à refuser les explications indispensables. On devrait de-

viner combien cela est ennuyeux. Pour ma part, j'ai perdu le sommeil...

Le reste de la phrase manquait. La destinataire l'avait déchiré.

Enfin, le dernier message incohérent, haché, comme dicté par une fièvre rageuse annonçait la rupture :

« ... Tout est fini. Ma mère arrive de Roquenoire. Elle a eu avec les vôtres une discussion violemment et décisive. Je ne vous verrai plus. Les doux rêves deviennent impossibles. Mais aussi pourquoi votre père s'est-il obstiné ? Trop de mystères entourent votre Tour Maudite. Ma famille ne saurait les supporter. Adieu, Sphinx charmant... Soyez heureuse... »

Armand referma le coffret et remit tout en place... Appuyé à la tablette refermée, il demeura longtemps songeur... Ce Chasséieux aimait mal sa fiancée. Ses phrases de regret sonnaient faux... Elle était froide avec lui aussi. Elle ne l'aimait donc pas ?

Il se leva, s'approcha de la fenêtre, colla son front à la vitre fraîche, revint vers la cheminée et tira le cordon d'une sonnette.

Aussitôt, la fidèle Aurélie parut :

— Priez madame la marquise de monter, si elle est rentrée, dit-il.

Mme de Puyverdon arriva cinq minutes plus tard. Son mari ne lui laissa pas le temps de s'inquiéter des causes de cet appel. D'un bond, il s'avança vers elle, lui saisit le poignet et lui montra le bonheur du jour.

— J'ai découvert par hasard, oh ! tout à fait inopinément, je l'atteste, le secret de ce meuble, dit-il sèchement. J'y ai lu la preuve de votre roman d'autrefois avec ce garçon... lyonnais.

Il ne put articuler le nom de l'inconnu, soupira longuement et poursuivit :

— Depuis des semaines, je me doutais de cette histoire. Il se plaint des mystères qui vous entourent, je le comprends, j'en souffre aussi... Quand je vous questionnais, vous répondiez évasivement... Je n'en pouvais plus. Je voulais savoir.. et nul ne me renseignait... Tantôt, je suis venu ici ; un faux mouvement m'a fait heurter ce bureau ; le tiroir secret s'est ouvert. Pour-

quoi n'avez-vous pas détruit cette correspondance ?
Cet individu vous tenait donc au cœur ?

Floriane le considérait, une stupeur immense au fond des yeux. Elle dressa la tête ; la voix indifférente, elle répondit :

— Je ne comprends rien à ces accusations : ces choses sont oubliées depuis longtemps.

— Vous avez conservé ces lettres, pourtant.

Elle haussa les épaules pour avouer :

— J'ai oublié de brûler ces papiers. C'est bien simple, je vous assure... J'y ajoutais si peu d'importance. Cela ne me touchait en rien.

— Vous étiez engagée à ce Chasséieux, pourtant ?

— Mon père l'avait désiré. Il avait permis un échange de messages... J'ai l'habitude d'obéir. Lorsque ce monsieur s'est retiré, ma vie n'en fut pas attristée. Je subissais sa présence, je me suis consolée de son absence... sans effort.

— Il ne vous plaisait donc pas ? Pourquoi l'épouviez-vous alors ?

Elle devint écarlate, ses paupières battirent coup sur coup ; son regard se tourna vers celui de son mari, et, d'une voix sincère, elle déclara :

— En cela comme en toutes choses, je cédais aux désirs des miens.

— Vous avez fait de même lorsqu'il s'est agi de moi !

Impulsivement, dans un immense élan de franchise, elle riposta :

— Ce n'était pas la même chose... Je vous aimais.

Elle hésita ; son front s'empourpra encore, puis, un tremblement dans la voix, elle acheva :

— Faut-il le répéter ? oui... Vous m'avez été cher dès la première minute... Mais je n'ai jamais su vous le montrer. Ce n'est pas de ma faute, si l'on m'a élevée ainsi... Je dois tout dissimuler de mes impressions. Je ne sais pas... être spontanée.

Armand secoua la tête :

— Je voudrais vous croire. J'en serais heureux et fier... Trop de choses m'en empêchent. J'ignore trop de détails de votre passé, à tous...

Il s'arrêta, effrayé des mots échappés à sa violence

Plus doucement, il acheva :

— Je veux savoir la vérité tout entière... Hors d'elle, il n'est pas de bonheur possible entre nous... Racontez-moi simplement les faits que l'on dissimule ici... Dites-moi pourquoi cet Edmond a déserté votre maison, a quitté le pays et repris sa parole...

Elle hocha la tête douloureusement :

— Je ne puis... je ne puis...

— Pourquoi

— Parce que...

Un long silence tomba. Absorbés par leurs pensées, ils n'essayèrent point de le rompre et demeurèrent debout, l'un en face de l'autre, dans une attitude fermée et comme hostile.

Soudain, Armand étendit la main vers le bureau, et, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme, il reprit :

— J'ai trouvé là-bas un portrait d'homme. Il doit dater du siècle dernier. Qui représente-t-il ?

Mme de Puyverdon blêmit. Un tremblement convulsif agita ses lèvres. Son mari crut qu'elle allait défaillir ; il s'élança pour la soutenir, mais, par un effort de volonté, elle s'était ressaisie. D'une voix presque posée, elle articula :

— Je ne sais pas au juste... Un parent de mon aïeul ou un ami... Je ne l'ai jamais demandé.

On frappait à la porte de la chambre.

Aurélie entra. Elle venait annoncer le dîner. Les deux époux la suivirent en silence dans l'escalier. Lorsqu'ils pénétrèrent ensemble dans la salle à manger, le front de la marquise était redevenu serein.

... Quelques semaines s'écoulèrent encore ; l'été touchait à son terme ; l'automne drapait son écharpe dorée aux cimes des arbres et aux pampres des vignes.

La ville était déserte. Les amis de M. de Puyverdon prolongeaient dans leurs terres des vacances divertissantes ; mais le jeune homme ne s'apercevait pas de leur absence.

Redevenu maussade et taciturne, il était repris de ces accès de mélancolie qui l'accablaient lors de son installation à Roquenoire ; il se plaisait seul ; passait toutes ses journées dans le silence du petit salon abricot, à lire et à fumer des pipes.

Depuis son explication avec Floriane, il n'avait pas essayé de renouer l'entretien sur ce sujet brûlant. D'un même accord tacite, les deux époux évitaient de parler de ces choses et s'en tenaient dans leurs entretiens, à des sujets d'ordre général. Cette manière d'agir n'était point faite pour les rapprocher. Insensiblement, le fossé creusé par l'attitude distante, les absences réitérées de la jeune femme, s'élargissait. Un malaise constant les divisait, et les amabilités multiples de l'excellente tante Roseline ne parvenaient pas à le dissiper.

CHAPITRE X

De plus en plus le percepteur regrettait sa vie passée. Constattement, il se rappelait les exploits homériques accomplis naguère, par les soldats de la Grande Armée, et se prenait à souhaiter de les recommencer. Certainement, il ne lui serait pas difficile de retrouver son ancien grade. Le roi ne demanderait pas mieux que d'agrérer son concours. Cependant, par une fidélité profonde pour la mémoire de son Empereur vénéré il hésitait à mettre son projet à exécution.

S'il s'y décidait un jour, il emmenerait sa femme. A jamais éloigné de la « Tour Maudite », et de ses mystères, il vivrait ces années de joie militaire si longtemps souhaitées.

Certes, il ne l'avait pas oublié, il avait promis à son beau-père de ne jamais abandonner Mlle Roseline. Cependant, il ne pouvait se sacrifier continuellement au repos des autres. S'il restait à Roquenoire, il deviendrait fou... il le sentait. Il ne pouvait envisager cette extrémité. Si la chère tante désirait ne point se séparer de sa filleule, elle accompagnerait le ménage ; personne ne s'y opposerait...

Armand s'était presque arrêté à cette décision, lorsque son beau-père, absent depuis plusieurs mois, rentra au logis.

Il reparut un beau matin, à l'heure du déjeuner, reprit sa place à table, se montra courtois et discret ; raconta mille choses amusantes. Cependant, Armand cons-

tata un changement dans les manières du vieillard. Il était moins actif ; une inquiétude latente se lisait dans son regard. De plus, Johannès ne l'avait pas accompagné. Lorsque M. de Puyverdon demanda des nouvelles de l'absent, le comte répondit des paroles vagues, et le percepteur, gêné, n'osa réclamer des éclaircissements.

Cependant le vieillard ne négligeait point les affaires de son négoce. Au contraire, il paraissait animé d'une fièvre de gain dont on ne l'aurait jamais cru capable. Les visites se multipliaient dans le parloir du rez-de-chaussée. De son bureau, Armand entendait le défilé presque continual des paysans désireux de vendre leurs céréales au riche accapareur.

Un après-midi, comme M. de Puyverdon sortait de la perception pour gagner son appartement afin de s'habiller pour dîner au Club, où l'on fêtait la promotion d'un officier, il aperçut une femme qui faisait les cent pas dans le couloir. Habituel à croiser à tout instant les clients de son beau-père, il ne prêta aucune attention à la visiteuse et se hâta vers l'escalier. Mais par une curiosité instinctive, il ne put s'empêcher de regarder quelle était cette personne. Un cri de surprise lui échappa quand il reconnut la mère Durieu.

— Comment ? s'écria-t-il ? Vous ici, ma bonne hôtesse ?

D'un air innocent, il ajouta :

— Vous veniez me voir ?

La brave femme devint écarlate, se troubla, bafouilla, et finit par articuler :

— Non, monsieur le percepteur... Je voulais parler à M. Amet.

Le visage d'Armand manifesta un étonnement profond :

— Vraiment, fit-il ?... En quel honneur...? Vous voilà en relations avec lui...? Vous ne le connaissiez guère, pourtant !

L'aubergiste perdit toute contenance :

— Je suis la locataire de M. Amet... Il me loue une maison dans le faubourg...

Le percepteur fit un geste d'approbation :

— Je l'ignorais, dit-il...

D'un ton rempli d'intérêt, il poursuivit, jouant la comédie :

— Vous aurez longtemps à pauser, ici... Mon beau-père est sorti et ne rentrera guère qu'à l'heure du dîner. Vous aviez rendez-vous avec lui ?

La visiteuse hochant la tête négativement, Armand poursuivit :

— C'est ennuyeux... Vous serez lasse, si vous demeurez longtemps debout, dans ce passage glacial... Montez chez moi. Vous y serez mieux et plus châudemment.

La mère Durieu se fit prier un moment, mais c'était pour la forme. Elle grillait de l'envie de connaître ce fameux appartement aménagé pour le fonctionnaire alors qu'il n'était pas encore le gendre du riche négociant en grains ; elle le suivit.

Cependant, M. de Puyverdon introduisait la bonne femme, allumait les flambeaux, lui montrait un siège, s'installait vis-à-vis d'elle et demandait :

— Voyons, ma chère dame, dites-moi pourquoi vous m'aviez dissimulé vos relations avec M. Amet ?

Surprise par la brusquerie de l'attaque, la commère se troubla, hésita un moment, secoua la tête et répondit :

— Je n'aime point parler de mes affaires.

Armand eut un sourire indulgent :

— J'entends bien, fit-il... Cependant, vous auriez pu vous éviter un mensonge. C'est très mal de déguiser la vérité, ma bonne mère Durieu ; vous serez obligée de vous en accuser... Car vous avez commis une double faute... dissimuler est un péché, le faire pour si peu est ridicule.

L'aubergiste haussa les épaules et concéda :

— C'est bien vrai...! mais, je le répète, ces conversations me déplaisent...

— C'est donc qu'il y a de vilaines actions à apprendre ? coupa Puyverdon.

Elle se récria :

— Jamais de la vie...! Je n'ai pas dit cela...!

— Certes non ; mais vous le laissez supposer.

— Vous vous trompez ...!

Le regard d'Armand se planta comme une lame dans les prunelles de son interlocutrice ; lentement, mar-

telant les syllabes, il insista :

— Allons, ma bonne, ne vous obstinez pas... Je sais bien des choses, que je ne dis pas... Par exemple le sujet de vos différends avec mon beau-père.

— Ah ! il vous a dit ?

Le percepteur esquissa un geste négatif.

— Non... Le comte Amet ne parle jamais de ses affaires ; néanmoins, j'en connais quelques unes ; la vôtre par exemple, et cela tout à fait par hasard. Un jour, il y a quelques mois, je descendais de mon bureau, lorsque les échos de votre discussion avec le propriétaire sont parvenus à mes oreilles. Sur le moment, j'ai eu l'intention de vous interroger, et j'ai pensé à vous suivre aux « Armes de France... ». A la réflexion, j'ai jugé ce procédé indigne d'un gentilhomme, et je l'ai repoussé... Depuis, j'ai appris des détails troublants... je vous prie, de me confier, ce... ces faits auxquels vous faisiez allusion, ce soir-là.

Le ton du jeune homme avait pris une réelle expression de gravité. Son regard se voilait. La Mère Durieu comprit combien son ancien pensionnaire était ému et angoissé. Elle balbutia :

— Je ne puis rien dire... D'ailleurs, je ne sais rien, ou presque...

— Cependant, vous parliez comme une personne sûre de son fait.

Elle fit la moue :

— Lorsqu'on est en colère, on avance des... choses dont on n'est pas certain...

Armand s'était levé. Lentement, il s'approcha de sa visiteuse et, doucement, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre persuasive, il insista :

— Allons, ma bonne hôtesse ; ne vous faites pas prier... Dégonflez votre cœur, cela vous soulagera, et me sera profitable... peut-être... Ne me cachez rien.— Confiez-vous à moi comme à un vieil ami ; je vous jure de garder pour moi seul votre secret et de m'efforcer de vous être utile, si je le puis...

— Vous me le promettez ?

— Parole d'honneur.

Elle poussa un long soupir, essuya son front meite, et commença :

— Je le répète, monsieur le percepteur, je ne sais rien ou presque ; mais j'ai vu de mes yeux les personnes dont je vais vous parler. Cela nul ne peut le contredire ; je suis prête à l'affirmer la tête sur le billot...

« Un soir de l'hiver 1794, par une affreuse tourmente de neige, un cavalier traversa la ville au triple galop, gravit la montée du cimetière et s'arrêta devant la demeure de M. Amet.

« Il faut vous dire, monsieur : à cette époque, j'étais nouvelle mariée ; je ne m'occupais pas encore de l'auberge où ma belle-mère régnait en souveraine maîtresse. Mon époux et moi gérions une petite culture dans la plaine, et nous habitions une maisonnette plantée juste en face des entrepôts où le vieux Petrus Amet, l'aïeul de votre dame, monsieur, enfermait les grains destinés à son négoce.

« Donc cette nuit-là, où la tempête faisait rage, le voyageur mit pied à terre, heurta de plusieurs coups à la porte, attacha son cheval à l'anneau du montoir et attendit.

« Le bruit de cette chevauchée nocturne, les coups frappés, les appels de l'inconnu m'attirèrent à la fenêtre. Je le vis distinctement. Il était vêtu de noir ; un ample manteau l'entortillait dans ses plis sombres, un feutre enfoncé très bas sur son front dissimulait ses traits. Je ne pus rien apercevoir de sa figure, mais je remarquai sa taille élevée, sa noble prestance et l'énorme sacoche posée en travers de la selle de sa bête.

« Cependant, une vieille servante de tous temps au service des Amet venait ouvrir. Un instant elle parlementa avec le cavalier, puis, sans prendre l'avis de ses maîtres, introduisit le visiteur, fit entrer le cheval et ferma la porte.

« Je quittai la croisée et me préparais à me coucher, lorsque, tout à coup, dans le silence de la rue endormie, des cris s'élevèrent. L'écho d'une dispute furieuse vint à moi ; puis le calme se fit. Comme vous le supposez, monsieur, j'avais couru à mon observatoire et regardais la maison d'en face. Elle était brillamment illuminée. Les fenêtres du vieil Amet projetaient

sur la neige dont la route était drapée une lueur jaunâtre. Des ombres s'agitaient derrière les vitres éclairées. Soudain une détonation claquait. Instinctivement, je fermai les yeux. Lorsque je les rouvris, la façade de la maison Amet était redevenue obscure. Des rideaux avaient été tirés devant les croisées. J'eus beau attendre, épier, écouter, je ne perçus rien... Lorsque mon mari rentra, je lui fis part de mes observations. Il avait, par hasard, aperçu le voyageur. Cet homme, étranger au pays, il en était sûr, s'était arrêté aux « Armes de France » afin d'y demander l'adresse des marchands de grains. Mon pauvre Durieu lui-même avait donné l'indication désirée.

« Cela nous parut étrange. L'arrivée de ce cavalier avait quelque chose de mystérieux. Toute la nuit nous nous perdîmes en conjectures. L'aube arriva, puis le jour : nous parlions encore de cet événement. Mon premier souci fut de voler à ma fenêtre. Pendant notre repos, la neige était tombée en abondance ; toute trace de pas avait disparu. De l'autre côté de la rue, la maison Amet avait sa physionomie ordinaire. La porte des greniers était ouverte. Des ouvriers remplissaient des sacs ; d'autres ficelaient des ballots. Aucun ne semblait se douter des aventures déroulées pendant la nuit. En somme, nous ne savions rien ; le voyageur pouvait être reparti ; le coup de feu, produit par une balle tirée par inadvertance. Durieu et moi le comprimes. D'un commun accord, nous résolûmes de nous taire et de garder pour nous ce que nous savions.

« Un mois s'écoula. Un beau matin, on apprit dans le bourg la chance subite des Amet. Ils avaient, paraît-il, réussi une opération merveilleuse sur les céréales. Cela leur avait permis de solliciter l'adjudication générale des fournitures de blé, d'avoine, de seigle, de paille pour les armées en campagne... et de l'obtenir... Peu après, le jeune Pétrus annonçait ses fiançailles avec la fille du marquis de Chamarande, à Lyon. L'Empereur le gratifiait du titre de comte ; il achetait l'hôtel de Ruvigny, faisait restaurer les jardins et le parc, remeubler quelques pièces désaffectées, repeuplait ses écuries et ses remises, semait l'argent

par les fenêtres, éclaboussait le pays de son luxe, et de ses prodigalités.

« Vous vous en doutez, monsieur, cela n'alla pas sans soulever l'opinion. Les curieux — et ils sont nombreux par ici — s'étonnèrent de cette richesse prodigieuse. Certes, les Amet étaient à leur aise ; jamais ils n'avaient manqué de rien ; néanmoins leur train de maison était modeste. Leur nouvelle façon de vivre fit clabauder. Les jaloux trouvèrent à cette fortune subite une source malhonnête. Quelques-uns, au courant de l'arrivée nocturne du cavalier ne se gênèrent pas pour accuser l'aïeul d'avoir supprimé le voyageur, de s'être emparé des trésors enfermés dans la sacoche, et de prospérer à ses dépens.

« Ces propos vinrent aux oreilles de votre beau-père, Monsieur. Il feignit de les ignorer. Comme il était en bons termes avec les autorités il pria le procureur d'Avignon de convoquer les plus acharnés à médire. Personne ne sut ce que le magistrat leur avait raconté, mais depuis ce moment, tous garderent le silence. Aucun bruit suspect ne s'éleva. Par contre le vide se fit autour des Amet. On évita de les saluer, lorsqu'on les rencontrait, on ne les invitait nulle part. On les abandonna dans leur palais, seuls avec leur argent... »

Ecrasé par ce récit, Armand gémit :

— Ah ...! Vraiment ?... Ils ont laissé leurs concitoyens s'éloigner d'eux sans exiger des explications ?

La mère Durieu secoua la tête négativement :

« Je le pense... D'ailleurs, je dois ajouter, pour être sincère que cela ne parut pas les étonner. Ils vivaient déjà très seuls, et presque toujours entre eux... Jamais ils n'avaient frayé avec les notables du bourg. Les femmes ; la grand'mère de Pétrus, sa mère, sa tante, sa sœur, son épouse et sa fille ne sollicitèrent aucune invitation, chez les belles dames, où l'on danse l'hiver. Ils se plaisent seuls, ces gens-là, et ils ont raison...

Sa voix s'éleva, ses yeux lancèrent des flammes ; malgré son désir de rester calme, elle s'écria :

« Ils sont maudits... Leur or ; leur tour, où tant de choses étranges se passent et où ils dissimulent leurs trésors sont voués au démon.. Le malheur frappe tout ce qui les touche. La mère de votre dame est morte

à vingt-cinq ans ; la jeune russe, la femme de M. Joannès a eu juste le temps de traverser la maison... Elle était à demi trépassée, trois mois après son arrivée, en retournant là-bas... Le pauvre petit veuf est inconsolable. Et ce n'est pas tout... Les catastrophes planent sur cette famille... Je vous le dis, Monsieur le perceleur, vous n'avez pas fini d'en voir ..! »

Elle s'arrêta à bout de souffle.

Epouvanté malgré lui par ces prophéties funestes, Armand la considérait, l'œil hagard. Des minutes passèrent au bout desquelles il observa :

— Tout cela ne me dit pas pour quelles raisons vous menaciez M. Amet, l'autre jour ?

Un rire strident fusa des lèvres de l'hôtelière ; elle avoua :

— C'est vrai... J'oubliais... Mais aussi, ce n'est pas ma faute. Cette histoire est tellement compliquée...

Elle réfléchit un peu, hocha la tête, soupira et reprit :

« Imaginez-vous, Monsieur, que, peu de jours après la visite de l'étranger, j'eus à me rendre chez le vieil Amet. Je voulais lui vendre notre récolte de seigle. Il me reçut aimablement, mais froidement, comme toujours ; conclut l'affaire honnêtement, je dois le déclarer ; puis, comme je me retirais, le diable me poussa, et je ne pus m'empêcher de prononcer :

« — Vous avez reçu un beau cavalier, ces jours passés, Monsieur Pétrus. Il paraissait pressé de vous voir, et impatient d'être introduit... Peste, quel superbe voyageur et quel cheval !...

Le vieillard me regarda par dessus ses lunettes et demanda :

« — Quand donc est-il venu ?

« — Il y a trois semaines, la nuit de la grande neige.

« Le front du négociant s'obscurcit ; il concéda :

« — Oui, je m'en souviens... C'était un envoyé spécial de la Commission des fourrages... Il est reparti au petit jour... Il avait beaucoup de peine à circuler ;

« Je voulais savoir malgré tout ; je repris :

« — Je croyais qu'il était demeuré ici plus longtemps... J'attendais Durieu resté auprès de sa mère aux « Armes de France » et je me sentais inquiète de ne pas le voir

rentrer. Tout en le guettant de ma croisée, je regardais chez vous ; j'aperçus des ombres s'agiter, j'entendis des cris, puis une détonation...

« Le vieux Pétrus s'était levé. Brusquement, il saisissait mon bras, ses doigts s'incrustaient dans mon poignet, et d'une voix assourdie dont je n'oublierai jamais l'accent, il haleta :

« — Taisez-vous, imprudente.. bavarde ..! Indiscrète ..! Ne racontez jamais cette aventure... ou bien...

« Un geste de menace acheva sa phrase ; je le regardais terrifiée. Pendant ce temps, il se reprenait et, d'un ton tout à fait radouci, achevait :

« — Votre histoire est ridicule, ma bonne. Personne n'ajouterait foi à ce récit, si vous le colportiez.. en ville... Cependant, je vous remercie de me l'avoir confié. Cela me permettra de chercher à imposer silence aux bavards, s'il s'en trouve ici... Si vous me promettez de vous taire sur ce sujet, je vous dégrèverai du loyer de la maison que vous occupez. De plus, je la ferai remettre à neuf, et vous aiderai en tout, quand vous aurez besoin de moi...

« Je ne répondis pas tout de suite. Certes, j'eus tort de ne pas raconter ce que je savais; mais en moi-même, je songeais à la phrase prononcée par le vieillard. Evidemment, j'étais trop peu de chose, et nul ne me croirait. De plus, je n'étais pas riche. La misère était lourde ; les enfants nombreux et difficiles à élever ; j'acceptai...

« Depuis, je n'avais jamais eu à me plaindre. Pétrus Amet et son fils me furent secourables. Lorsque l'aïeul mourut, votre beau-père ne changea rien aux conventions et je demeurai locataire gratuite du pavillon où ma fille ainée s'est établie lors de son mariage. Le temps a passé. Trente ans sont écoulés depuis cette aventure, la prescription est là ..! Ces gens ne redoutent plus rien ; alors, ils veulent m'expulser ..! Mais je ne me laisserai pas faire, je venais pour le dire...

« Vous le comprenez, monsieur le percepteur ; on a beau être à l'abri de la justice, il n'est pas agréable de s'entendre appeler voleur !... »

Elle se tut, promena autour d'elle un regard fu-

rieux, et serra les poings dans un geste de menace. Elle n'était pas dans son état normal ; Armand s'en rendait compte... Surexcitée par sa rancune contre Amet, exaspérée par sa colère, grisée par ses propres discours, elle continua, ses prunelles dilatées, fixées sur les yeux navrés de M. de Puyverdon.

« Certes les Amet n'en sont pas à leur premier affront... Ils ont subi pas mal d'avanies, déjà... Pensez donc, Monsieur ; malgré leur défense et leurs menaces, bien des choses ont transpiré. Jamais M. Johannès ne se serait marié dans le pays ; aucune jeune fille n'en eût voulu. Quant à Mlle Floriane, elle a été heureuse de vous rencontrer... Elle avait eu deux fiançailles rompues : l'une à Lyon ; l'autre à Avignon... avec un demi-parent, le fils de Charassieux... Pour ce dernier, les choses étaient très avancées, la date de la cérémonie fixée... En dépit de la grosse dot de la promise, la mère a refusé son consentement. Elle ne pouvait passer sur la réputation fâcheuse de la famille, et aussi sur tous les mystères... La pauvre demoiselle a été bien malheureuse de cela... Elle était attachée à son cousin... Elle a dû quitter la ville et partir pour le Rhône, chez ses tantes Chamarande. Elle y est demeurée six mois. A ce moment, vous êtes arrivé. Pour votre malheur, je vous ai envoyé chez les Amet... Ils vous ont entortillé... Vous étiez facile à prendre ; seul, sans famille et triste. On vous a consolé, et puis la jeune fille était si belle... ! Pour se venger de l'affront fait aux siens, Pétrus vous a marié tout de suite, sans consulter sa fille... Il tenait à prendre une belle revanche... »

Elle s'interrompit ; elle était allée trop loin et le comprenait... De plus en plus épouvanté, Armand la dévisageait. D'une voix de tonnerre, il clama :

— Eh bien ? Achevez !...

— Je n'ose pas !

— Je vous l'ordonne !

Elle s'exécuta :

— On assure, fit-elle, le ton subitement baissé... on le dit, du moins... pour ma part, je n'en sais rien... Enfin on affirme que Mme la marquise serait demeurée en relations avec son ex-prétendu. Des gens les ont vus,

le soir, à la tombée de la nuit, au pied de la Tour Amet... parmi les monuments funéraires de l'ancien cimetière... Elle y monte le vendredi... Je l'y ai vue ; elle se tient agenouillée sur la pierre où dorment les siens... On raconte aussi que vos beaux-parents font un commerce illicite avec l'étranger... Les Italiens, surtout... et que votre dame sert de trait-d'union entre les partis...

Elle s'arrêta encore, essuya son front moite, et garda le silence. Cela ne faisait pas le compte d'Armand ; il voulait connaître la suite, savoir jusqu'où pouvait atteindre son infortune, son déshonneur, la trahison de cette pure Floriane à laquelle il avait confié sa vie...

D'un ton impératif, il commanda :

— J'attends vos conclusions... Vous en avez trop dit pour vous arrêter en aussi bonne voie... N'hésitez plus...

Il semblait râiller ; sa voix avait des sonorités mordantes. Ses prunelles étincelaient. Epouvantée de tant de fureur, la bavarde acheva :

« Les marchands de grains complotent contre le régime... On le sait ; les réunions se tiennent là-haut, et Mme Floriane les préside...

Elle avait tout dit.

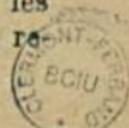
Terrifié, honteux, M. de Puyverdon baissait le front. Incapable d'articuler un son, il restait, prostré dans sa détresse sans faire un mouvement. Alors la mère Durieu rassembla autour d'elle les plis de sa mante, et s'éloigna.

Armand était tellement dérouté qu'il ne l'entendit pas sortir.

CHAPITRE XI

Armand demeura à la même place ; la tête dans ses mains, les coudes appuyés sur son bureau, il fixait les flammes dansantes du foyer avec des yeux de dément.

Maintenant il s'en rendait compte, tout le bonheur de sa vie était détruit. Jamais plus il ne pourrait être heureux et confiant auprès de ces gens auxquels, malgré tout, il s'était allié. La cohabitation avec les Amet devenait impossible. Il n'oserait jamais se re



trouver face à face avec Petrus... Cet homme, fils de voleur, d'assassin, peut-être, complice de ces deux crimes, et conspirateur par surcroit, lui faisait horreur. M. de Puyverdon devait s'en aller, partir encore, mener au loin une existence déracinée, et, là, dans le silence et la solitude, guérir son cœur. Certes, il sentait combien il lui serait difficile d'oublier Floriane... Il la cherissait si tendrement... Il souffrirait cruellement avant d'arracher de son être le souvenir des heures exquises passées auprès d'elle, dans le jardin aux verdures profondes. Perdre la joie de la revoir ; ne plus sentir autour de lui la présence silencieuse et discrète de cette compagne si longtemps espérée lui causait le plus intolérable martyre...

Et pourtant la séparation était nécessaire... Pour essayer de voir clair en lui-même, il devait mettre des lieues et des lieues entre lui et cette maison où il avait été tellement joué... Dans la spontanéité de son amour, il s'était laissé prendre aux apparences de réserve, et ce qu'il croyait de la timidité était simplement de la défiance... Soumise aux volontés paternelles, Mlle Amet s'était engagée avec lui sans discuter, alors que dans son cœur subsistait, vivant et tenace le souvenir de son premier fiancé...

Il comprenait à présent les propos ambigus de ses relations, leurs réticences... Tous les notables de Roquenoire étaient au courant de ces histoires... douteuses... les mariages arrangés, et les ruptures soudaines avant le contrat... Ils n'en avaient rien dit... Devant les menaces formulées naguère, par le vieux Pétrus, ils avaient reculé... et renoncé à éclairer le nouveau prétendant... Tout s'était ligué contre ce dernier... Seul, livré à lui-même il avait donné dans le piège...

Tout était d'une clarté lumineuse... Cependant un doute subsistait en lui. Si Floriane victime des apparences était innocente de toute duplicité ? Si la calomnie l'avait atteinte sans qu'elle l'ait méritée ? Les méchants sont tellement prompts à juger, sans aller au fond des choses...

Mais aussitôt, le souvenir des absences multiples de la belle Floriane, les réponses évasives de la tante Ro-

selline, les explications confuses, données à la suite de ces promenades mystérieuses revinrent à sa mémoire. Il se rémémora son air embarrassé lorsqu'on lui demandait d'où elle venait et le changement immédiat de la conversation, provoqué par une incidente de sa marraine...

Il voulut tenter une dernière épreuve. Jusqu'ici il n'avait osé parler franchement, ni réclamer des précisions. A présent il aurait de l'énergie ; irait droit au but, répèterait à sa femme les choses apprises, lui demanderait de les confirmer ou de les réfuter, et peut-être, le voile tomberait entre eux et le pardon serait possible.

Une force irraisonnée le poussa hors de ce petit salon abricot où il avait tant pensé à la vie conjugale possible, lorsqu'il commençait d'aimer Floriane Amet.

Quatre à quatre il descendit l'escalier, et, comme une trombe se jeta dans le boudoir chinois.

Mlle Roseline, seule dans la pièce, tricotait, assise devant la fenêtre.

La bonne fille paraissait fatiguée. Ses doigts remuaient avec peine les aiguilles d'ivoire ; ses traits portaient la trace de fatigues récentes. Armand ne s'arrêta pas à ces détails. D'un coup d'œil rapide il embrassa la charmante pièce où des gerbes de chrysanthèmes mettaient la splendeur de leur or ; il vit la chaise, le métier, l'ouvrage abandonné par Floriane et un voile de sang obscurcit son cerveau. Il serra les poings, prêt à crier ses reproches ; mais par un effort de volonté, il se contint, et d'un ton presque normal, il demanda :

— Où est ma femme ?

La tante Roseline leva le front. Ses traits contractés se détendirent. Simplement, elle articula :

— Elle est sortie !

Une colère subite dans la voix, le perceleur répéta :

— Où est-elle ? Je veux le savoir...

Le visage de la bonne tante refléta une angoisse profonde :

— Au cimetière... je crois... balbutia-t-elle avec effort.

— A cette heure ? ricana M. de Puyverdon.

Les paupières de la malheureuse s'abaissèrent pour avouer :

— Elle y monte toujours au crépuscule, vous le savez bien.

Un rictus sardonique arqua les lèvres du percepteur ; il railla :

— Vraiment ? C'est la première nouvelle... Jamais on n'avait daigné me l'apprendre.

Un étonnement sincère s'étendit sur les traits creusés de la vieille demoiselle.

— Je croyais... je supposais...

Le jeune homme tonna :

— Cela n'a aucune importance...

Il bondit vers la porte, l'ouvrit, la referma violemment derrière lui regagna sa chambre, celle où célibataire encore, il était arrivé le cœur plein d'espérance en un avenir de paix, et se laissa tomber sur un fauteuil auprès du lit. Une émotion intense l'étreignait ; il se souvenait de ces heures passées, où seul dans le silence de sa retraite, il rêvait au bonheur, à la confiance, à la tendresse partagée d'un avenir à deux...

Il s'était joliment trompé...

Une fureur le saisit. Subitement, il songea à sa mère, aux principes de droiture et d'honneur inculqués par elle dès l'enfance. Il se revit soldat fier et glorieux de son nom sans tache ; du blason intact légué par la longue lignée de gentilshommes et de preux dont il était le descendant... Il pensa au secret honteusement gardé par ces Amet auxquels il avait eu la folie de s'allier.. Sa colère redoubla. Bientôt, elle atteignit à son paroxysme. Il venait de se rappeler les phrases ambiguës de la Mère Durieu.

« Elle rencontre des gens ; le soir, lorsqu'elle va prier sur la tombe des siens... On parle de complot politique... ou bien... »

Il ne put en tolérer davantage ; un frisson glacé le secoua de la nuque aux talons. Ses dents s'entrechoquèrent. Une envie folle de fuir, de disparaître à jamais le reprit. Un moment, il s'attarda à décider tout un plan de départ ; longuement, il se força de s'habituer à ce projet de séparation définitive, et minutieusement, il commença ses préparatifs. Lorsqu'il eut

détruit toutes les lettres, les papiers, les souvenirs, classés dans ses tiroirs, il rangea les bibelots les menus objets éparpillés sur les meubles par la main prévoyante de la tante Roseline ; il enferma ensuite les miniatures de ses parents dans son portefeuille et commença sa toilette.

Avec un calme dont il ne se serait jamais cru capable, il chercha dans sa garde-robe la grosse houppelande qu'il portait en débarquant à Roquenoire, près de deux années auparavant, par un soir pareil à celui-ci... Il la revêtit, boutonna lentement les brandebourgs, se coiffa de son castor à bords évasés, chargea les pistolets, les glissa dans sa poche et sortit.

Sur le seuil il s'arrêta :

Avant de quitter ce pavillon, dont il ne franchirait plus le seuil, il jeta un long regard dans la pièce, puis souleva une portière, passa dans le bâtiment contigu où ses beaux-parents avaient installé son ménage, et entra chez sa femme.

La chambre était tiède ; un grand feu clair brillait dans la cheminée. Sur un pouf, auprès du lit, le déshabillé de satin rose, les petites mules de cygne étaient préparées.

Longuement, le jeune homme contempla ce cadre élégant, puis comme quelqu'un qui fuit un endroit où vient de se dérouler un drame horrible, il quitta la maison fébrilement, sans se retourner.

« Je ferai porter un mot à mon beau-père, pensait-il en courant vers la poste aux chevaux. Il y lira ma volonté de ne jamais rentrer chez lui... Je lui abandonne ma petite fortune, mes objets personnels, mais je ne veux plus le revoir... ni sa fille... Quant aux raisons de ma fuite, je les lui fournirai rapidement.

Vivement, il allait vers la ville basse. Déjà le soir tombait. Les rues étaient désertes. De pâles réverbères les éclairaient insuffisamment. Un brouillard pénétrant s'élevait et rendait plus mystérieux encore les passages étroits bordés de maisons hermétiques...

Au loin, une cloche sonna six coups.

M. de Puyverdon tressaillit. Un souvenir précis s'imposa à sa mémoire. Il se revit errant parmi les tombes et cherchant, sans parvenir à la trouver, la poterne du

vieux château. Les moindres détails de cette journée de chasse, où M. de Buel, entêté à poursuivre son renard l'avait abandonné sur le plateau, se précisèrent à son esprit. Il se rappela la descente rapide par la route cahoteuse et l'apparition soudaine de l'admirable créature à laquelle il devait donner son nom... Comme elle lui avait menti, plus tard, lorsqu'elle affirmait qu'elle revenait de visiter un malade. Quelle horreur...! A peine rentrée de voyage, ce soir-là, elle avait couru sur la colline, près de la Tour Mandite, et s'y était entretenue avec ces mystérieux personnages dont elle faisait sa compagnie clandestine... puis, sans redouter les mauvaises rencontres elle avait regagné son logis ; seule, par les ruelles obscures...

Il s'arrêta. Une douleur lancinante broya son cœur... Un soupçon affreux l'envahit. A cette minute même, elle était là-haut, derrière les cyprès, près de ce donjon où Johannès terrait son désespoir de veuf inconsolable... Qu'y faisait-elle ? Quel personnage y avait-elle retrouvé ?

Il voulut savoir... Brusquement, il rebroussa chemin, prit sa course vers la cime du mont ; déboucha très vite à l'entrée du cimetière et s'approcha des ruines du vieux château.

Le brouillard s'épaississait. Les contours des mausolées s'estompaient dans la vapeur opaque étendue sur le chemin des morts. Cependant, la lanterne allumée au centre de la nécropole et une lumière placée derrière une des fenêtres à meurtrières de la Tour Maudite projetaient une légère clarté sur les pierres éparses.

Armand allait traverser une haie de thuyas dont les branches entrecroisées abritaient la chapelle funéraire de sa belle famille, lorsqu'un bruit de voix assourdies le cloua sur place. Doucement, il se pencha hors de son rempart de verdure et regarda :

Une exclamation de rage mourut sur ses lèvres.

La Mère Durieu ne l'avait pas trompé... Sa femme conspirait...

Appuyée à la porte du petit temple, Floriane debout, drapée dans sa mante noire, Floriane s'entretenait à voix basse avec un homme à cheveux blancs,

très mince et de taille élancée. Il portait un manteau démodé ; à triple collet ; un feutre à larges bords dissimulait une partie de son visage. Sa main fine et singulièrement pâle s'appuyait sur le marbre foncé du monument...

Un voile de sang, passa devant les prunelles du percepteur. Sa volonté lui échappa. Brusquement, il tira son pistolet, écarta de la main gauche le feuillage taillé en muraille et pressa sur la détente.

Deux cris d'agonie traversèrent le silence ; la chute d'un corps suivit. Une voix male appela au secours ; Armand reconnut le timbre grave de Johannès. Il n'en entendit pas davantage... Le souffle lui fit défaut : son cœur battit à tout rompre. Il porta sa main à sa poitrine, et, la tête ballante, les yeux révulsés s'écroula sur le sol.

CHAPITRE XII

Depuis quinze jours, M. de Puyverdon, étendu dans son ancienne chambre de garçon se débattait sous les griffes de la congestion cérébrale.

A son chevet, Mme Roseline, vêtue de noir, tricotait en silence, et attendait une amélioration dans son état. Une détresse infinie se lisait dans les yeux attristés de la vieille fille. De temps à autre, elle interrompait sa besogne et se prenait à considérer le malade.

Comme il avait souffert pendant les deux semaines où les médecins l'avaient disputé à la mort.

A ce moment, Armand s'agita. Attentive à épier ses moindres mouvements, la bonne tante se leva, glissa son bras sous la tête du jeune homme et l'aida à changer de position.

Il soulevait ses paupières et promenait sur la petite salle aux tentures d'aurore un regard étonné. Toute trace de fièvre avait disparu de ses prunelles largement dilatées encore, mais calmes, cependant... Il murmura :

— Où suis-je ?

Puis d'une voix plus anxieuse, comme implorante il ajouta :

— Floriane ?... Je veux la voir.. !

Mlle Amet ne répondit pas. Vivement, elle posa un doigt sur ses lèvres, pour lui recommander le silence :

— Chut ..! fit-elle. Le docteur vous interdit de parler.

Armand n'était pas disposé à l'obéissance ; il répéta :

— Je veux la voir...

La vieille demoiselle hésita un moment, puis énonça :

— Elle ne peut... encore... venir à vous. Elle a été gravement atteinte...

Très vite elle compléta :

— Rassurez-vous... Elle est hors de danger...

Un lourd silence se fit entre eux... Il le rompit. Après avoir appelé à lui tout son courage il pria :

— Dites-moi, ma tante... Que s'est-il passé ?

Mlle Roseline prit délicatement la main pâle de son neveu et, doucement, dans un geste de soumission attendrie appuya son front sur les doigts inertes.

— Il ne faut pas remuer ces incidents pénibles... encore... fit-elle. Plus tard, lorsque vous serez tout à fait guéri, je vous raconterai...

Elle frissonna comme sous l'empire d'une émotion trop forte et n'acheva pas...

Il insista :

— Je ne puis demeurer dans l'ignorance des faits dont je soupçonne l'horreur.. Parlez... Je vous en conjure... Je me sens de force à supporter les pires épreuves...

Elle le regarda, un effroi subit au fond de ses yeux clairs.

— Cela vous fatiguerait inutilement, mon enfant. Demain, si vous passez une bonne nuit, je vous tiendrai au courant des faits... que l'on m'a rapportés...

Elle s'interrompit, fixa sur son neveu un regard dououreux, soupira et se tut.

— Eh bien ! ma tante ?... Je vous en prie !

Elle céda :

— Vous étiez parti comme un dément... j'avais peur... Mon frère rentra sur ces entrefaites ; je lui dépeignis votre exaltation. Une crainte le gagna ; il courut à votre appartement puis dans votre pavillon... Vous étiez parti... Deux heures s'écoulèrent... Nous étions dans les transes mortelles... Ni vous ni votre femme

ne reveniez... Huit heures sonnèrent. Peu après le jardinier des Dames Carmélites demanda à être introduit. J'eus le pressentiment d'un malheur. Je bondis vers la porte et posai quelques questions à cet homme ; il expliqua :

« — Je rentrai de la chasse aux oiseaux nocturnes lorsqu'en longeant le mur du cimetière, j'ai entendu deux détonations. Je me suis précipité vers l'endroit d'où elles paraissaient venir, et j'ai trouvé, au pied du mausolée de votre famille Mme la marquise et son mari, tous deux étendus et privés de sentiment. Incliné vers sa sœur, M. Johannès essayait de la ranimer. Je viens vous prévenir, et aussi vous chercher pour que vous puissiez agir au plus vite.

« Le brave garçon était bouleversé. Ancien serviteur de mon père, il nous est dévoué. Sans perdre un instant, nous volâmes à votre secours. Dix minutes plus tard, nous revenions avec vos deux corps. Floriane avait reçu une balle dans l'épaule droite. Vous étiez évanoui. Une heure après, le docteur, appelé d'urgence, diagnostiquait pour vous, une fièvre cérébrale, pour ma filleule une fracture du bras. Dès que vous fûtes couchés, chacun dans une pièce séparée, je me rendis au couvent. Sans grands efforts, j'obtins de la mère supérieure que le secret de cet accident nous serait gardé. Le médecin, vieil ami de la famille, fit la même promesse. Il fallait avant tout empêcher la ville entière de clabauder à nos dépens... »

Elle s'arrêta ; posa son regard tranquille sur celui du jeune homme et ajouta :

— Nous n'avons jamais aimé défrayer la chronique et mêler des étrangers à nos affaires.

Elle soupira, leva les yeux au ciel et acheva :

— Peut-être avons-nous tort d'être aussi discrets ; mais on nous a appris à nous taire. Nous ne serions pas capables de modifier ces habitudes...

Elle se tut et reprit son tricot.

Pendant quelques minutes, les aiguilles d'ivoire s'entrechoquant troublerent seules le silence de leur bruit d'osselets. Le regard rivé à celui de sa gardienne, Armand la considérait avec persistance. Le récit de sa tante lui paraissait incomplet. Il se rappelait main-

tenant les divers incidents de cette journée fatale.

Il revoyait la Mère Durieu assise en face de lui, dans le salon abricot. Il entendait les paroles accusatrices de la commère. Il se souvenait des soupçons nés en son esprit en les écoutant. Il songeait à sa rage, à son indignation, à sa honte...

Par un pénible retour en arrière, il eut la vision horrible de son arrivée au cimetière, de sa brève station derrière les cyprès.

Ses paupières s'abaissèrent ; sa main s'éleva comme pour éloigner ce hideux spectacle. Comme en un panorama déroulé sous ses yeux, il apercevait Floriane appuyée à la stèle distinguant nettement, la haute stature de l'inconnu debout près d'elle...

Un frisson le secoua tout entier... Les prunelles révulsées il murmura :

— Je m'en souviens, maintenant... Je suis un assassin... J'ai tiré, je l'ai blessée... Ma balle a fracassé son épaule...

Il considéra ses doigts dans une épouvante indicible et répéta :

— Assassin... ! Je suis un assassin... !

Mlle Roseline ne releva pas ces paroles. Par contre son émotion se fit plus intense. Le nez baissé sur les mailles de son tricot, elle se perdit dans la contemplation de la brassière qu'elle confectionnait...

Cependant Armand brûlait du désir de renouer l'entretien. Bien des questions se pressaient sur ses lèvres. Une, surtout lui tenait au cœur. Il eût voulu savoir quel était l'interlocuteur de sa femme, le soir maudit. La vieille fille n'y faisait aucune allusion. Il n'avait pas rêvé, pourtant... Un homme, grand, mince, au vêtement sombre s'entretenait familièrement avec Floriane... Il en était certain. Il observa :

— Elle se trouvait avec un inconnu, lorsque... j'ai armé mon pistolet... Quel était ce personnage... Où est-il passé ?

La vieille le regarda ; ses yeux s'emplirent de larmes. Elle détourna la tête pour répondre :

— Un inconnu ?... Mais non, mon enfant... C'était Johannès...

Elle montra sa jupe noire puis ajouta :

— Il est mort...

— Ciel ? Je l'ai tué...

Mlle Amet hocha négativement la tête... Sa voix grave affirma :

— Non... Il n'a pas été atteint par votre projectile. Mais, vous l'avez remarqué, n'est-ce pas ? Le pauvre petit n'était pas très solide... Il avait eu tant de malheurs...

Elle baissa le ton, puis compléta :

— Sa femme est morte empoisonnée par des fruits, là-bas dans son pays... Il ne pouvait se consoler... Ses facultés s'étaient affaiblies. Vos coups de feu l'ont épouvanté. Il a pris peur et...

Elle hésita encore, puis, brusquement, elle acheva :

— Il s'est jeté du haut de la Tour, dans la soirée...

Elle respira plusieurs fois coup sur coup et retomba dans son mutisme.

Armand réfléchissait ; il songeait à la physionomie étrange du pauvre d'esprit ; il revoyait sa coquetterie excessive ; la minceur presque féminine de son malheureux beau-frère et songeait à part lui :

« L'étranger que j'ai vu auprès de Floriane n'était pas cet infortuné Johannès. Il n'y avait aucune ressemblance entre cet homme à la silhouette hautaine et le frêle garçon aux formes quasi-juvéniles. Et puis, l'inconnu avait les cheveux blancs... »

Son indignation redoubla ; il considéra la vieille fille avec une expression de rage sourde, puis pensa :

« Elle ment encore... Pourquoi ? Je ne saurai donc jamais rien ? La vérité fuita toujours devant moi... Personne n'éclaircira mes doutes ? »

Il serra les poings, plissa son front et se reprit à ruminer son angoisse. Au bout de quelques minutes, il demanda :

— Ma femme a beaucoup souffert ? Elle me hait, sans doute.

Mlle Roseline abandonna son ouvrage, releva ses lunettes sur son front et, regardant le jeune homme, répondit simplement :

— Floriane vous aime ; elle vous plaint et vous comprend. Elle n'a cessé de vous appeler dans son délit, de vous demander pardon... Vous voir est son uni-

que désir. Le docteur ne le permet pas encore. Elle est trop faible.

Armand faillit protester ; nier cette tendresse que l'on prêtait à la blessée ; crier qu'elle s'était constamment montrée froide et réservée, parler des diverses fiançailles rompues. Il se contint. Intérieurement, il songeait à son crime, à l'acte de démence commis par lui et il se sentit rougir de honte. Il souhaita de disparaître à jamais. Entre ses dents, il murmura :

— Quand je serai assez fort pour me lever, je quitterai cette maison pour n'y jamais revenir. Puisque rien au monde ne peut contraindre ces... gens à m'avouer la vérité toute nue, je m'éloignerai...

Seulement, avant de partir, il solliciterait le pardon de celle qu'il avait meurtrie. Dès qu'il l'aurait obtenu, il reprendrait son existence militaire et s'efforcerait d'oublier.

Par une espèce de fausse compréhension des événements tragiques auxquels il était mêlé, il n'éprouvait aucun remords de son acte. Il avait trop souffert ; il était encore trop cruellement blessé pour comprendre l'injustice de sa rancune. Au lieu de plaindre Floriane, au lieu de regretter sa jalousie, il se considérait comme une victime des Amet et trouvait presque justes les châtiments réservés à leur duplicité.

Les yeux fermés, les mains étendues sur la couverture de soie piquée, il ressassait tout cela. Un véritable chaos emplissait sa tête endolorie par la fièvre. Incapable de mettre en ordre les pensées qui se heurtaient en lui, il fit un effort pour les chasser, voulut triompher de la hantise, et se souleva sur ses oreillers. Une fois encore, il questionna :

— Monsieur Amet est à Roquenoire, en ce moment ? Il a dû être fort affligé de la fin dramatique de son fils ?

La vieille tante esquissa un geste affirmatif.

— Certainement, dit-elle. Cependant, il savait Johanna affreusement malheureux. Il connaissait la détresse de sa vie ; il a considéré la mort de son enfant comme une délivrance.

Elle leva les yeux vers le plafond et conclut :

— Personne ne peut rien contre le destin. Celui de

mon neveu était de mourir jeune ; celui de ma nièce d'être martyrisé par ceux qu'elle chérit ; le mien...

Elle s'arrêta, courba le front dans une attitude résignée et conclut :

— De voir partir les êtres aimés sans pouvoir les accompagner...

Elle demeura un long moment silencieuse ; puis, comme poussée par une force irrésistible, expliqua :

— Vous en avez beaucoup voulu à votre femme de ses absences nocturnes. Vous avez eu tort. Elle allait prier sur la tombe de nos aieux, selon la coutume de ceux de notre race. Nos ancêtres étaient Maures. Notre nom le prouve assez. D'eux nous avons hérité notre attitude sauvage, ces goûts de silence et de contemplation ; ce besoin de solitude, de paix, dont tant de gens se sont étonnés. De ces orientaux nomades, nous avons conservé les coutumes familiales ; le respect de la mère, la soumission absolue au chef de la Maison, enfin la modestie, la réserve imposée jadis aux filles et aux femmes...

Elle se tut ; ses yeux se posèrent sur ceux de son neveu comme pour y lire ses impressions. M. de Puyverdon tenait ses paupières abaissées ; elle ne put constater l'effet produit par ses paroles. Alors, elle reprit son ouvrage et se remit à tricoter.

Enfoncé dans ses oreillers, Armand se répétait en lui-même les renseignements fournis par la vieille demoiselle, et bien des choses obscures jusque là s'éclairaient. Il se rappelait l'obéissance passive que Floriane témoignait aux volontés paternelles. Certains détails échappés à son souvenir devinrent présents à sa mémoire. Il se rappela la gêne avec laquelle sa femme avait accueilli les avances des mondains de la région. Il revit la jolie créature au bal du préfet. Assise sur sa banquette, raide sous sa parure de saphirs, elle semblait au supplice. Et c'en était un vraiment pour elle, de se sentir exposée, épaules et bras nus, à tant de regards curieux...

— Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ? pensa-t-il... Je ne ne serais pas obstiné à la forcer à sortir...

Mais aussitôt une mauvaise réflexion traversa son esprit. Les paroles de la mère Durieu chantèrent à son

oreille. Il secoua la tête avant de murmurer :

— Balivernes que cela ! Inventions assemblées à plaisir pour me duper encore ! La chère tante essaie de m'abuser avec ses airs innocents... Je ne me laisserai plus prendre au piège. Si ma femme est froide et distante, c'est parce qu'elle ne m'aime pas.

Il regarda sa frèle garde-malade. Absorbée par sa besogne, elle comptait les mailles de son tricot. Il y eut sur sa physionomie immobile un masque de tristesse bien différent de la sérénité habituellement répandue sur ses traits. Le profil de la pauvre fille paraissait amaigri. Ses paupières s'étaient enfoncées dans leurs orbites. Un souffle inégal qui parfois s'achevait en un long soupir soulevait sa poitrine. Mlle Roseline avait donc tellement souffert de la mort de Johannès ?

Longuement, le percepteur considérait le front ridé, voilé à demi par les ondulations argentées de ses épais bandeaux, puis il abaissa les yeux, remarqua les mains fines de la travailleuse. Elle étaient d'une pâleur de vieil ivoire. Des veines saillantes les marquaient d'un réseau de cordes entrelacées. Les traces du ravage causé par ces quelques jours d'angoisse étaient encore plus visibles sur les doigts menuis de la vieille fille.

Il détourna la tête et reprit sa méditation. Tout ce qu'il y avait de mystérieux dans son aventure se présentait de nouveau à sa pensée avec une intensité inouie. Pourquoi persistait-on à lui cacher ces choses ?

Il se retourna brusquement et découvrit ses bras. Mlle Roseline se redressa, déposa son ouvrage, ramena la couverture vers les épaules, souleva l'oreilier, se pencha vers lui, le contempla longtemps... Les yeux clos, Armand semblait endormi. Alors, sans le perdre de vue, la douce créature alla jusqu'à la porte de l'antichambre, la poussa et se glissa sur le palier.

Pétrus Amet l'attendait, debout sur la plus haute marche de l'escalier. Quand il aperçut sa sœur, il murmura :

— Eh bien ?

— Il s'est réveillé... et m'a demandé quelques éclaircissements.

— Il a recouvré la mémoire ?

— Oui !

Le visage du vieillard se contracta :

— Qu'as-tu répondu ?

— Ce dont nous étions convenus. Mais je l'ai compris, cela ne lui suffit pas. Il ne nous croit pas...

— Ah ! il saura... le reste en son temps. Pour l'instant, il doit récupérer des forces. A-t-il réclamé sa femme ? Se souvient-il de ses violences ?

Sa sœur fit une moue dubitative pour déclarer :

— Il a appelé Floriane, dès que ses paupières se soulevèrent. Depuis, il ne l'a point nommée. Lorsqu'il ira mieux, il désirera sans doute de la rencontrer.

— Espérons-le.... Si son mari lui gardait une rancune invincible, elle ne survivrait pas à ce coup.. La pauvre enfant. Si tu l'entendais, elle se plaint dans son délire... le supplie de pardonner, gémit, se lamente.. Tant aimer son mari et ne pas le rendre heureux la torture... Ah ! je donnerais ma fortune pour la voir de nouveau paisible et souriante auprès de la fenêtre du boudoir chinois.

Il saisit le bras de la vieille demoiselle et, dans un souffle acheva :

— Pourquoi Dieu nous réserve-t-il d'aussi cruelles épreuves ? Si je devais la perdre aussi, je ne pourrais résister à tant de douleur.

Il passa brusquement la main sur son front, comme pour l'alléger de pensées obsédantes, et, sans ajouter un mot, s'enfonça dans les profondeurs de l'escalier.

Songeuse, la pauvre tante regagna la chambre d'Armand. Le malade n'avait pas bougé. Elle s'approcha du lit, s'assit sur son siège, et se remit à tricoter.

Deux semaines sécoulerent encore. Il y eut des alternatives de haut et de bas dans l'état de M. de Puyverdon. Tantôt de violents accès de fièvre le plongeaient dans la plus extrême agitation. A d'autres moments, une torpeur morne le terrassait. Etendu sur son lit, il demeurait inerte, les yeux mi-clos, perdu dans une songerie vague, et sa fidèle garde désespérait de le soulager.

De son côté, Floriane n'allait guère mieux. Si sa blessure à l'épaule se guérissait lentement, sa faiblesse

demeurait la même, et son état général peu satisfaisant. Pendant des journées entières, elle pleurait. Cette femme, jadis impassible, ne prenait aucun souci de cacher ses impressions. Sans trêve, elle discutait avec elle-même, s'accusait des pires fautes, confessait sa détresse avec une ardeur exaltée. Elle ne se le dissimulait plus aujourd'hui : elle avait rendu son mari malheureux. Elle l'aimait et n'avait pas su lui montrer à quel point... Par une ridicule réserve, elle demeurait muette, absorbée, prisonnière de coutumes désuètes, dont elle ne parvenait pas à se libérer... Comme elle regrettait aujourd'hui d'avoir gardé le silence sur ces choses graves ! et dont elle n'était pas responsable... Hélas ! le secret dont le poids la tuait n'était pas le sien ; elle ne pouvait le divulguer sans être parjure aux serments les plus solennels.

Le drame du cimetière ne l'avait pas surprise. Depuis trois mois, elle lisait le doute, le soupçon dans les regards de son cher mari... Dès le retour de leur voyage de noces, elle avait pressenti la catastrophe, et s'était sentie impuissante à l'éviter... Pour tromper l'angoisse où se débattait son mari, elle aurait dû accepter de mener à ses côtés l'existence mondaine et brillante qu'il souhaitait. Elle eût dû l'accompagner dans les salons, donner des fêtes, chasser et monter à cheval... Mais, elle le savait seule, c'était impossible. Vivre au grand jour, comme tout le monde, n'était pas permis à l'héritière de Pétrus Amet... Trop de mystères dormaient dans la Tour Maudite... et rêver le bonheur était une chimère qu'elle devait chasser à jamais...

CHAPITRE XIII

Cependant M. de Puyverdon entrait en convalescence. Depuis deux jours, le docteur lui avait permis de se lever ; mais, pris d'un paresse subite, le jeune homme hésitait à quitter son lit. Une inquiétude sourde demeurait en son esprit à la pensée de se retrouver en face de Floriane.

Il ne pouvait plus différer de la revoir, pourtant. Mlle Roseline affirmait que la blessée était en état de parler sans fatigue. L'épaule brisée se ressoudait.

Il devait prendre un parti. Le problème de ses relations futures avec sa femme allait se résoudre. La situation présente ne pouvait se prolonger. Déjà, ses meilleurs amis demandaient à le voir, à lui tenir compagnie. Il ne pouvait autoriser l'accès de sa maison sans être fixé sur l'avenir. Si, après son entretien nécessaire avec la fille de Pétrus Amet, il comprenait que toute espérance de paix intérieure était morte pour lui, il demanderait un changement de poste, quitterait la maison, ou bien, reprendrait du service aux colonies et disparaîtrait à jamais.

Il remuait ces pensées dans sa tête encore douloureuse, sans avoir le courage de s'arrêter à une décision. Il était trop accoutumé aux réponses embarrassées de Floriane, pour espérer des explications sincères de sa part. En outre, il se sentait humilié de sa violence, de sa fureur jalouse, de l'acte fatal commis par lui... Avant tout, il devait obtenir son pardon des souffrances physiques causées.

A cet instant, Mlle Roseline entra dans la chambre :
Elle demanda :

— Eh bien, mon enfant, êtes-vous décidé à vous lever ? J'ai prévenu ma filleule du désir où vous êtes de la voir. Elle vous attend. A deux reprises déjà, elle vous a réclamé.

— Comment va-t-elle ce matin ? murmura le convalescent.

Sur une réponse satisfaisante, il ajouta :

— Je suis prêt à vous accompagner chez elle, ma tante.

La portière de la chambre de Floriane se souleva. Armand entra. Le visage de la jeune femme se détachait sur la blancheur de l'oreiller parmi les boucles de sa chevelure ardente. Une sorte de tremblement convulsif l'agitait. De grosses larmes roulaient dans ses prunelles agrandies par la souffrance.

Quand son mari la vit si blanche et si amincie, une émotion indicible l'étreignit. Incapable de prononcer une seule parole, il s'approcha du lit, s'appuya de la main au chevet de bois doré et demeura longtemps immobile à la contempler.

La respiration saccadée, la physionomie anxieuse de

la jeune femme le bouleversèrent. Il sentit la tendresse ancienne envahir son cœur. Subitement, il comprit combien il était attaché à cette créature si belle dans la résignation et la douleur.

Il se sentit misérable, indigne de toute pitié, affreusement coupable d'avoir douté de la sincérité, de la bonté de cette âme si droite, et il fit un effort pour exprimer ses sentiments. Mais toute réaction lui fut impossible ; étreint par le remords, il se laissa tomber à genoux devant le lit, saisit la petite main brûlante abandonnée sur la couverture, posa son front contre elle et murmura avec humilité :

— Pardon ! Pardon !!

— Je ne vous accuse pas, et vous n'avez point à vous excuser. Les événements survenus ne sont point notre œuvre. La fatalité seule les a amenés. Tous les autres auraient agi comme vous-même... Vous êtes bon d'être venu...

Elle fit un mouvement pour se soulever. Sa marraine s'élança. Floriane murmura :

— Je voudrais demeurer seule avec mon mari, ma tante... Voulez-vous avoir la complaisance de nous laisser ?

Mme Roseline l'installa confortablement sur ses oreillers et disparut.

Armand s'approcha ; les yeux de la malade rencontrèrent les siens... Il baissa la tête. La malheureuse blessee avait beaucoup changé. Les larmes s'étaient desséchées sur ses joues empourprées. De la main, elle désignait une bergère placée près du lit, lui faisait signe de s'asseoir ; puis, d'une voix un peu haletante encore, mais ferme, elle commençait :

— J'ai à vous confesser une foule de choses. Malheureusement, je ne suis pas très habile à ce genre de discours... Jusqu'ici, je m'en rends compte à présent, j'ai été d'une gaucherie stupide à votre égard... Je vous aimais de toutes mes forces ; je n'ai pas osé vous le montrer... Pour cela, il eût fallu avoir le droit d'être confiante ; vous faire partager un secret dont je n'étais que la dépositaire ; trahir les miens, et j'en étais incapable...

Armand sentit un frisson le parcourir tout entier.

Quelle horreur allait-il apprendre ? Floriane poursuivait :

— Aujourd'hui, je puis parler ; tous les voiles tomberont devant vous, et peut-être le silence dont nous avons tous deux cruellement souffert vous sera-t-il complètement expliqué...

« Un soir de décembre 1793, mon père et mon aïeul étaient seuls dans leur bureau, en train de réviser leurs comptes de fin d'année, lorsqu'on sonna à la porte de la rue. A cette époque, nous n'habitons pas cet hôtel, mais une maison de la Montée du cimetière, où se trouve à présent un de nos greniers à blé.

« La vieille nourrice de ma marraine remplissait chez nous les fonctions de femme de charge. Elle courut ouvrir. Un voyageur drapé dans un manteau noir se tenait debout sous le porche. Comme il lui était inconnu, la brave femme allait le renvoyer et pousser les verrous sans s'attarder, mais il insista épertement et elle le laissa passer. Il entra donc avec son cheval, un magnifique étalon noir comme l'ébène, attacha la bête sous la voûte et se précipita dans le cabinet de mes parents.

« En l'apercevant, mon père bondit. Il avait reconnu son cousin germain, François-Guillaume Levallier, ancien conventionnel, fournisseur aux armées de la République et plusieurs fois millionnaire, du chef de son oncle maternel dont il avait hérité.

« Comme la plupart des méridionaux, les miens étaient royalistes. Ils avaient été désespérés de la chute de la monarchie et si, par mesure de prudence, ils dissimulaient leurs sentiments sous une indifférence parfaite, ils ne cessaient de pleurer le roi, la reine morts sur l'échafaud.

« En se retrouvant en face de l'un des régicides les plus acharnés à la perte de leurs souverains, mon aïeul et son fils sentirent leur ancienne rancune grandir. Un même élan les porta vers le nouveau venu, toujours immobile sur le seuil...

— Misérable ! clama mon grand-père... comment osez-vous ?

— Je dois vous parler... seul. Un secret important me pèse. Je veux aussi vous expliquer...

Stupéfié par tant d'audace, bon papa se reprit et répliqua :

— Vous êtes l'enfant de ma sœur bien-aimée, je ne puis refuser de vous entendre. En son nom, je consens à oublier pour un moment nos anciennes rancunes. Mais je vous en prie, soyez bref.

« Sur un signe, mon père se retira dans la pièce voisine. Ecroulé sur un siège, contre la porte de communication, il entendait avec épouvante les paroles coléreuses, les reproches sanglants, les menaces échangées entre les deux parents.

« Soudain, un cri terrible domina la dispute. Un bruit de lutte lui succéda. La main au loquet, papa attendait, prêt à intervenir, lorsqu'un coup de feu retentit.

« Aussitôt, la porte s'ouvrit. Sur le plancher, en travers de la pièce, François-Guillaume Levallier était tombé. Un filet de sang coulait sur sa joue.

« — Il a voulu m'assassiner, cria mon aïeul. J'ai tenté de le désarmer ; en arrachant le pistolet de sa main, j'ai pressé la détente. Il a reçu un projectile dans le crâne.

« Mon père s'agenouilla auprès du malheureux. Il était privé de sentiment. Cependant sa blessure semblait bénigne...

« — Nous le tirerons de là, assura mon aïeul... Pour le moment, il faut étouffer l'affaire, empêcher les curieux de s'intéresser à nous et cacher notre parent.

« En guise d'explication, il ajouta :

« — Ce malheureux est proscrit. En qualité de séide de Robespierre, il a été condamné en Thermidor. Prévenu à l'avance, il a pu se sauver et passer en Suisse, pays d'origine des siens. Sa fortune était placée à Genève ; ses intérêts étaient là. Pendant quatre mois, il a vécu dans une paix complète à Ouchy. Il se croyait oublié. Désireux de rentrer à Paris pour y régler certaines affaires importantes, il a réalisé tout son avoir. s'est fait conduire jusqu'au port le plus proche sur la rive française du lac Léman, et a gagné Lyon. Comme il se préparait à partir pour Bourg-en-Bresse, il a été reconnu par un policier, rencontré à la poste et pris en filature. Par bonheur, il connaissait parfaitement le

pays. Bien monté, il a pu doubler les étapes et circuler très rapidement. A la faveur de la bourrasque de neige, il est parvenu jusqu'à cette maison, et m'a supplié de le cacher. Il croit sa piste perdue. Demain, la neige aura effacé ses empreintes. Si l'on vient nous interroger, nous pourrons nier sa visite, sans crainte d'être démentis.

« Du geste, il montra la sacoche déposée sur la table par le voyageur et ajouta :

« — Il y a là-dedans plus de six cent mille livres en billets de caisse. C'est un véritable trésor. Enferme-le dans mon secrétaire ; puis aide-moi à transporter ce malheureux dans ma chambre.

« A ces mots, mon père se récria :

« — Il serait de la dernière imprudence de garder ce blessé auprès de nous. Si, par impossible, il avait été suivi, nous serions inquiétés ; on perquisitionnerait, et il serait découvert sans tarder. Si vous m'en croyez, nous l'emporterons jusqu'à la Tour maudite ; nous l'enfermerons dans la salle souterraine, où, sans redouter les démarches indiscrettes, nous le soignerons. Ma sœur sera informée de l'incident ; elle est bonne et pieuse ; elle s'installera au chevet de notre cousin et, Dieu aidant, le guérira.

« Ce projet sembla très sage à mon aïeul. On l'adulta. Ma tante Roseline prévenue s'établit au chevet du moribond, veilla jour et nuit sur son repos. Au bout d'une quinzaine, il était bien mieux ; cependant, une fièvre violente ne le quittait pas ; il avait le délire, prononçait des paroles incohérentes et passait des heures à pleurer en tremblant de peur. Bientôt, la blessure fut complètement cicatrisée. Le malade put se lever, marcher un peu dans sa chambre ; mais, si la plaie ne donnait plus aucune inquiétude à son infirmière, son état mental ne cessait d'inspirer des craintes. Son esprit paraissait dérangé. Il était devenu craintif et faible comme un enfant. La clarté du jour, une lumière trop vive le plongeaient dans un affreux désordre cérébral, et on avait toutes les peines du monde à l'apaiser.

« Pendant ce temps, mon aïeul faisait face à l'orage. Malgré les minutieuses précautions prises, François-

Guillaume Levallier avait été aperçu. D'abord, il avait demandé notre adresse à l'hôtel des « Armes de France » ; ensuite, une de nos voisines l'avait entendu parlementer avec notre servante. Des propos malsonnans revinrent aux oreilles de mon père. Il fallut acheter le silence des témoins. On ne négligea rien pour l'obtenir. Néanmoins, on bavarda. Mon grand-père subit quelques affronts. Les notables de la contrée s'écartaient de lui lorsqu'il entrait au Cercle ; ses meilleurs amis firent mine de ne pas le reconnaître quand ils le croisèrent dans la rue ; il leur demanda des explications. Aux réponses embrouillées des gens, il comprit de quelle horrible action il était soupçonné. Cela influa sur son caractère ; il devint misanthrope, se terra chez lui, languit quelques mois et s'éteignit un an après l'arrivée de son neveu proscrit.

« De ce jour, mon père ne voulut plus habiter la maison ancestrale, témoin de tant de malheurs. Depuis quelque temps, il courtisait une belle Lyonnaise : Malvina de Chamarande et désirait de l'épouser. On eut beau représenter à la jeune fille que ceux auxquels elle s'alliait avaient une réputation fâcheuse, elle ne voulut rien entendre ; elle aimait son fiancé et passa sur tout. Le mariage fut conclu. Pour loger la nouvelle épousée, les miens achetèrent l'hôtel de Ruvigny et s'y installèrent. »

La jeune femme s'interrompit, passa sur son front sa main transparente, jeta un long regard sur Armand impassible à son chevet et poursuivit :

« Ma pauvre maman ignorait le drame qui avait bouleversé l'existence des miens. Elle apprit, un soir, par hasard, les accusations dont on accablait son mari. Elle fut bouleversée ; pourtant, comme elle chérissait profondément mon père, elle refusa d'y ajouter foi, et, simplement, lui posa quelques questions. Il répondit franchement. Sans détours, il lui conta l'aventure et lui proposa de l'amener jusqu'à la Tour Maudite, afin de lui montrer l'infortuné dément. Elle accepta. Par une fatalité cruelle, François-Guillaume était ce jour-là dans un état d'exaltation affreuse. Sa surexcitation arrivée au paroxysme le poussait à commettre des actes désordonnés. Il pleurait, se roulait sur les tapis,

poussait des cris discordants, riait convulsivement, hoquetait, chantait...

« Maman attendait mon frère. Elle fut horriblement impressionnée. Lorsque, six mois plus tard, Johannès vint au monde, il se ressentait de l'émotion maternelle. Trop chétif et grêle, on crut impossible de l'élever. Il grandit cependant, mais son humeur demeura sombre ; il parlait peu, se montrait déifiant, fuyait la société de ses camarades, se plaisait seul, dans la Tour, auprès de notre parent dont il avait le pouvoir d'apaiser la fureur.

Elle s'arrêta de nouveau. Elle haletait et semblait à bout de forces. Les yeux fixés sur elle, M. de Puyverdon ne perdait pas une de ses syllabes. Des minutes s'écoulèrent au bout desquelles elle reprit :

« Cependant, mon père multipliait les démarches en vue de faire réviser le procès de mon cousin. La peine de mort prononcée par contumace était toujours exécutoire.

« Les policiers du Consulat, d'abord, ceux de l'Empire ensuite recherchaient les conventionnels échappés aux répressions contre-révolutionnaires. La tête de l'infortuné François-Guillaume était mise à prix ; son hôtel de Paris, sa maison des champs, ses écuries, ses valeurs en banque placées sous séquestre. Malgré ses relations avec les autorités, papa n'arrivait pas à libérer le malheureux de cette appréhension. Trop de gens envieux de ses biens avaient intérêt à faire disparaître... La moindre indiscretion pouvait le perdre. Il fallait redoubler de précautions.

« De cette minute, les miens s'enfermèrent chez eux. Ils n'avaient jamais beaucoup aimé le monde ; en véritables fils de Maures, ils détestaient l'intrusion d'étrangers dans leur logis. Elevés à vivre entre soi, ils s'accoutumèrent très bien à ne voir personne ; d'ailleurs, puisque certains détournaient la tête devant eux, ils éviteraient de nouvelles humiliations. Subitement, mon père donna sa démission du Cercle ; ma bonne marraine s'éloigna des œuvres auxquelles elle se dépensait. Cela ne l'empêcha pas de faire le bien ; M. le curé reçut, de sa main, des offrandes considérables, et les pauvres, des secours importants.

« Des mois passèrent. Je fus recherchée en mariage et fiancée. Mais, je l'affirme, je n'éprouvais qu'une sincère estime pour Charassieux. Mon père désirait cette union, je me soumettais sans enthousiasme, et aussi sans déplaisir. J'espérais m'accoutumer à vivre à ses côtés, quand, un jour, il reprit sa parole. Pendant un de ses séjours à l'auberge, il avait entendu parler de François-Guillaume. Un quidam bien informé, raconta, après boire, l'arrivée nocturne du voyageur. Il laissait entendre qu'à ce moment les affaires des miens allaient au plus mal. Les achats de céréales étaient désastreux. Il ajoutait qu'au lendemain de la venue de l'étranger chez nous, notre commerce avait pris une énorme envergure. Nous avions acheté notre hôtel et accru notre train de vie au dépens des louis d'or entassés dans la sacoche de l'étranger. Mme Charassieux, informée par son héritier, exigea des éclaircissements... Mon père le prit de haut, refusa de lui en donner, et, sans tergiverser, le mit à la porte.

« Mes fiançailles furent rompues. Cela accrut notre fâcheux renom. J'en fus humiliée ; je n'osais plus me montrer ; je choisissais pour aller à l'église, les heures matinales, et pour me rendre au cimetière, la tombée du jour. De plus, j'avais fait la connaissance de notre prisonnier. Sa folie, devenue très douce, était peu dangereuse. Depuis longtemps, il ne criait plus, vivait à peu près comme tout le monde, lisait, écrivait, se paraît avec recherche. Parfois encore, des accès de désespoir le prenaient ; alors, je devais aller à lui, l'entourer, le consoler, l'apaiser comme un petit enfant, et seule, je parvenais à le calmer.

Elle soupira, baissa les yeux, et d'une voix très basse continua :

— Je devais courir à lui, m'enfermer pendant des heures dans son cabinet, lui raconter des histoires, lui promettre monts et merveilles et, à force de douces paroles, lui procurer un peu de paix...

Elle s'interrompit, devint écarlate, détourna son regard et expliqua :

— J'allais le voir tous les soirs, ou presque, au crépuscule. J'y retournais parfois, après le dîner, pendant votre partie au Cercle. Pour m'y rendre, je n'avais

pas à sortir de la maison. Un souterrain creusé sous les caves permettait d'accéder jusqu'à l'escalier caché dans les ruines du petit temple édifié dans le parc. Grâce à lui, j'atteignais très vite les salles secrètes de la Tour. Trois ou quatre fois à peine, à l'époque des grandes pluies, je dus me rendre au donjon par la Montée du Cimetière... J'en revenais un soir, il y a deux ans, lorsque vous m'avez rencontrée et suivie...

Armand était devenu livide. Il dévisageait sa femme comme s'il eut espéré encore de nouveaux détails. Floriane demeurait silencieuse ; les yeux fermés, la tête appuyée contre ses oreillers, elle semblait épuisée par ce long récit. Cependant, bien des points demeuraient obscurs au jeune homme. Dans sa fièvre de savoir, il oublia l'état de faiblesse où se trouvait Floriane et doucement, il murmura :

— Et maintenant ?

— Il va mieux... je vais vous l'expliquer. Je demande seulement quelques instants de répit.

M. de Puyverdon s'inclina silencieusement ; puis, par un grand effort, il parvint à se lever, à s'approcher de la fenêtre et à coller son front contre la vitre fraîche.

Au dehors, le jardin ravagé par l'hiver étendait la variété de ses pelouses roussies par le gel. Les chênes verts, les mélèzes et les pins parasols agitaient leurs branches sous la bise aiguë et leurs aiguilles éparpillées tourbillonnaient avant de se poser sur le sol... Dans le ciel gris, un vol de corbeaux passa, mettant son ombre dans le paysage. Au loin, par une éclaircie pratiquée dans la pinède, la Tour Maudite apparaissait. Massive et imposante, elle semblait dominer la colline de son mystère impénétrable.

Armand s'écarta de la croisée ; lentement, il se rapprocha du lit. Floriane avait retrouvé quelques forces. Elle le regarda longuement dans les yeux et poursuivit :

— Il y a quelques mois, mon père, dont les démarches en vue d'obtenir la réhabilitation de son parent ne s'étaient pas ralenties un instant, revint un jour avec de bonnes nouvelles. Le roi Louis XVIII consentait à faire grâce au condamné. Sa Majesté avait appris que

François-Guillaume était absent de Paris lors de la mise en accusation de son frère et au moment du procès de la reine Marie-Antoinette, ne le considérait plus comme régicide et lui restituait la totalité de ses biens.

« Notre joie fut immense. Nous allions donc pouvoir conduire notre pauvre sousin à Marseille, dans une Maison de Santé : celle où l'on soignait Johannès, lorsqu'il se sentait fatigué, depuis la mort de... sa.. sa..

Son visage s'empourpra ; elle baissa le front, avant d'expliquer :

« Il s'était marié en Russie. Sa femme mourut accidentellement peu après. La cervelle trop fragile de mon frère se dérangea complètement. Il devint taciturne, sombre ; il voulait attenter à ses jours. A certaines époques où son mal devenait plus aigu, on devait l'enfermer... Je vous ai caché cela... Mon père l'exigea.. Ah ! j'ai terriblement souffert de ces mystères.. Mais j'avais l'habitude d'obéir...

Armand esquissa un geste d'indifférence ; il y eut un silence. La jeune femme le rompit pour demander :

— Vous avez conduit votre cousin dans un asile ?
— Mon père s'en est chargé. Il se remet peu à peu. Son état général est meilleur... Il se consolidera tout à fait, à présent, puisque....

Elle regarda son mari ; une flamme dansa dans ses yeux. Son mari répéta :

— Puisque ?
— Il est guéri...

Très vite, comme prise de honte, elle acheva :

— Oui, le soir.. le.. enfin.. le jour de.. mon.. accident, il paraissait bien plus calme ; pour la première fois depuis des semaines, il était sorti de la Tour. J'étais près de lui, contre la tombe de ma mère et je le consolais. Certaines lueurs d'intelligence traversaient les ténèbres de son cerveau. Il se souvenait de sa carrière politique et déplorait le passé, ses erreurs, ses violences, les crimes de ses compagnons de l'Assemblée... A ce moment, une détonation traversa l'étable.. Je tombai... Quand je repris connaissance, je connus votre.. votre... courroux et les excès où vous avait conduit tant de fureur... Mon père me dit l'acci-

dent dont mon frère fut la victime, et pour me donner la force de supporter cette nouvelle épreuve, il m'apprit la guérison de notre cousin... Les coups de feu tirés par vous avaient produit une commotion violente sur l'esprit de François-Guillaume. La conscience des événements passés lui revenait. Depuis ce jour, il suit un traitement destiné à le réconforter et à lui rendre toute sa force physique trop diminuée pendant sa longue réclusion...

Un long soupir souleva sa poitrine ; elle conclut :

— Le portrait trouvé par vous dans mon bureau était le sien. Voilà, mon ami, le mystère dont je vous ai fait souffrir. Certes, j'ai été coupable de vous dissimuler ces choses ; mais, vous le comprenez, elles ne m'appartenaient point... L'existence de notre parent était en jeu. Le moindre mot imprudent pouvait le perdre à jamais. Et puis, l'honneur de notre nom en dépendait. En somme, mon aïeul l'avait blessé, ce proscrit... Cependant, nous n'aurions pas dû rechercher votre alliance... sans vous mettre au courant de la situation terrible où nous nous débattions. »

Elle enfouit son visage dans ses mains et se mit à sangloter. Elle était à bout de forces.

La voix fremissante d'Armand clama :

— Floriane !... Floriane ! Je vous en prie !

Elle écarta les doigts, l'aperçut bouleversé par les choses apprises et dit :

— Mon ami, nous sommes causes de vos tortures ; pourrez-vous nous pardonner ?

Comme il faisait un geste pour l'interrompre, elle acheva :

— Je vous en prie ; ne vous accusez pas. Toute la faute est de notre côté. Votre violence est la preuve de votre affection. Je ne regrette pas la douleur physique qui en résulta, puisqu'elle m'a montré à quel point je vous suis chère... Depuis longtemps, j'avais vu croître un malentendu entre nous... Je le devinais à votre visage fermé, à vos questions multipliées, à l'expression haineuse de votre regard. J'assistais à la métamorphose, sans pouvoir l'enrayer... Oh ! j'en souffrais aussi, mais j'étais si sotte, si gauche, si froide et réservée... j'avais tellement peur de paraître audacieuse

et de vous déplaire. Et puis, il y avait notre réputation.

Ils demeurèrent un instant silencieux. Puis Armand demanda :

— Que s'est-il passé entre votre aïeul et M. Levallier, le soir de votre querelle ?

Floriane écarquilla de grands yeux. Son mari doutait donc encore ? Elle répondit simplement :

— Peu de choses, et vraiment on est surpris de voir le résultat terrible d'aussi minces événements. En arrivant chez nous, mon cousin, affolé par la poursuite dont il était l'objet, avait perdu la saine compréhension des choses. En termes véhéments, il supplia mon grand-père de l'aider à dérouter ses ennemis. Après bien des prières, bon papa y consentit. Mais, en fervent royaliste, il se permit quelques remontrances pour les amitiés funestes dont son neveu s'était entouré, et les excès dans lesquels il était tombé. François-Guillaume le prit fort mal. En phrases dithyrambiques, il lui dépeignit la beauté du régime nouveau, la pureté de mœurs de ceux qu'il nommait les martyrs de Thermidor... et le désintéressement de la horde conventionnelle. Mon aïeul ne put tolérer pareilles apologies. Sans hésiter, il ordonna au fanatique de se taire ou de quitter sa maison. A ces mots, le fugitif éclata en menaces, tira son pistolet et visa son interlocuteur. Celui-ci était d'une force herculéenne ; il bondit vers le jeune homme, s'empara de sa main droite et tenta de lui arracher son arme. Une lutte s'engagea. Comme il se débattait, mon aïeul fit partir la décharge. Notre parent la reçut dans la tête...

Cette fois, elle avait tout dit. Ses yeux cherchèrent le regard de son mari, pour essayer de retrouver en eux cette clarté d'absolue confiance dont elle connaissait si bien le reflet ; mais elle ne put la voir. La tête dans ses mains, Armand repassait en lui-même son existence écoulée depuis les deux ans qu'il habitait la ville. Comme il avait eu tort, lui aussi, de ne pas exiger d'explications ! Il aurait dû s'adresser à son beau-père, dès le premier jour, exiger l'éclaircissement de toute cette ombre dans laquelle il se débattait. Mais son stupide orgueil, son espèce de rancune envers les siens l'en avaient empêché... et le drame s'était accom-

pli... inévitable.

Il acheva soudain une phrase intérieurement commencée et s'écria :

— Vous avez été horriblement calomniés... Je m'explique à présent votre haine du monde.. Désormais..

Un beau sourire aux lèvres, la malade l'interrompit :

— Maintenant, dit-elle, tout est net. Je recevrai autant qu'il vous plaira, et si vous le voulez, François-Guillaume assistera, près de nous, à l'inauguration de nos salons. Il dira à chacun l'aventure ancienne et prouvera aux plus incrédules que la sacoche aux six cent mille francs existait ; elle est toujours pleine des billets de caisse reçus à Genève en 1794 ; cela démontrera l'honnêteté de mon aïeul et l'intégrité avec laquelle chacun de nous a veillé sur le dépôt confié.

Armand s'était levé. Ces paroles emportaient ses derniers doutes. Une joie délirante étincelait dans ses prunelles de velours sombre. Comme il allait être heureux, désormais !

Lentement, avec des précautions infinies, il posa ses lèvres sur l'épaule blessée de la jeune femme et murmura :

— Je passerai ma vie à me repentir de cette atroce chose... Jamais je n'aurai assez de jours pour me faire pardonner..

De sa main fine, Floriane écarta les mots prêts à venir :

— Aimez plus tendrement encore, fit-elle doucement, et je serai comblée...

— Mon amie... si chère et précieuse, pourrez-vous jamais oublier ma stupidité, ma sotte crédulité en des racontars idiots ?

Elle blottit sa tête contre la poitrine de ce maître à jamais choisi et supplia :

— Taisez-vous. Cet accident dont vous déplorez la cause fut une chose bienheureuse... dont je demeure éblouie comme du plus immense bienfait de la Providence. Sans la fureur qui arma votre main, nous serions à cette heure deux êtres séparés et misérables...

A L'AUBE DE LA VIE

Par GENEVIÈVE MANDON

CHAPITRE PREMIER

Marguerite Fastier émitta d'un geste discret les restes de sa brioche pour les moineaux effrontés qui se pressaient autour d'elle en piaillant, puis, enveloppant du doux regard de ses yeux noisette, le long et charmant bassin, elle sourit au joli groupe de Polyphème surprenant Acis et Galatée, et s'éloigna lentement de la Fontaine Médicis, sous la gracieuse voûte de verdure des hauts platanes.

Indifférente aux regards admiratifs que lui attiraient sa beauté et la distinction de toute sa personne, elle quitta le jardin du Luxembourg, en songeant au cher grand'papa qui l'attendait dans l'appartement de la rue Guynemer.

Son Grand-Père ! le commandant Fastier, dont elle était toute la joie et qui, avec l'égoïsme propre à ceux qui ont beaucoup souffert, l'accaprait, la gardait pour lui seul avec une tyrannie d'avare, tyrannie bien douce au cœur de Marguerite et à sa solitude d'orpheline.

Au souvenir du vieillard, dont la chaude tendresse guidait sa jeunesse inexpérimentée, Marguerite pressa le pas, car il ne fallait pas inquiéter par une absence prolongée le bon papa auquel elle devait tout.

(A suivre.)

LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

2 francs

Abonnement d'un an :

| | |
|-------------------------------|---------|
| France et Colonies | 80 fr. |
| Etranger (Tarif réduit) | 90 fr. |
| Etranger (Autres pays) | 100 fr. |

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 2 fr.

Les numéros de Mars et Septembre : 7 francs

(Ces deux numéros, très importants, donnent toutes les nouveautés de début de saison)

TARIF DES ABONNEMENTS

| | |
|-------------------------|----------------|
| France et Colonies | UN AN : 25 fr. |
| Etranger (Tarif réduit) | — 33 » |
| Etranger (Autres pays) | — 40 » |

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, Rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

LES **PATRONS** **FAVORIS**



DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS